This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

Stanford University Libraries
3 6105 015 475 234

SECONDE SÉRIE : N° 3

L'Esprit Militaire

HISTOIRE SENTIMENTALE

PAR STÉFANE-POL

341.6
B 582
Ser. 2
No. 3

V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot, Paris

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

341.6
B582
ser 2
no.3

LELAN

L'ESPRIT MILITAIRE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Palodin-Philanthrope *(épuisé)*.

Les Châtelains de la Hêtraie *(épuisé)*.

THÉATRE

Les Bacchis, adaptation de la pièce de Plaute *(épu*

Vers l'avenir, drame en 4 actes, joué pour la pre
fois sur la scène du Grand-Théâtre de Nîmes, le 7
1904 (GIARD et BRIÈRE, éditeurs) 2

CRITIQUE

Trois grandes Figures (George Sand, Flaubert, M
let). Préface d'ARMAND SILVESTRE (FLAMMARION,
teur). 3

DIVERS

Double-Vierge, étude de mœurs *(épuisé)*.

Les Deux Évangiles, considération sur la guer
peine de mort, le duel (GIARD et BRIÈRE, éditeurs). (

Le Berry de George Sand *(épuisé)*.

HISTOIRE

Autour de Robespierre : le conventionnel Le
d'après des documents inédits. Préface de Vic
SARDOU. *Ouvrage couronné par l'Académie Fr*
(prix Thérouanne), 1 vol. grand in-8° ; orné de d
et d'autographes (FLAMMARION, éditeur). . . . .

La Jeunesse de Napoléon III, avec la correspo
inédite de ses précepteurs ; 1 vol. grand in-8°
nant 44 dessins originaux de Napoléon III enfa
la reine Hortense et d'artistes familiers d'Aren
(JUVEN, éditeur). 5

Tous droits réservés.

BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

L'ESPRIT MILITAIRE

HISTOIRE SENTIMENTALE

PAR

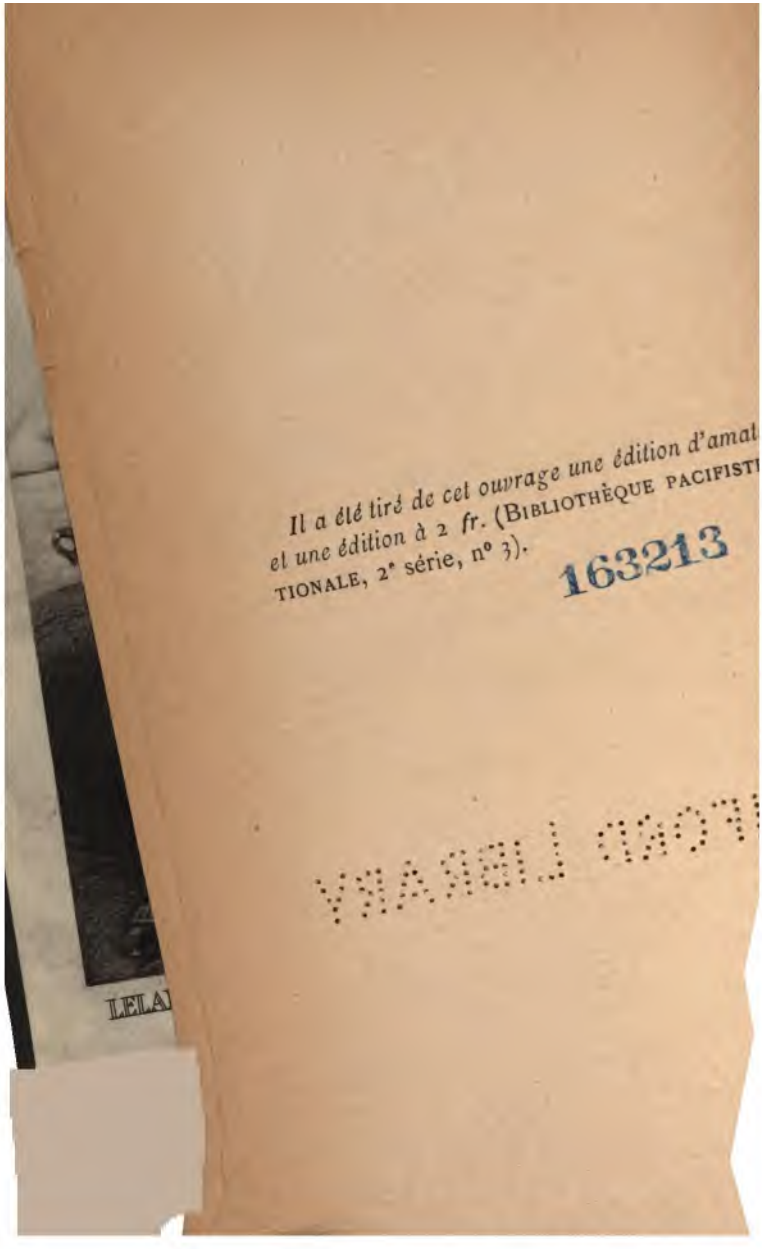
STÉFANE-POL

Que le souci, légitime et provisoirement nécessaire, d'avoir une armée forte, ne nous empêche point de stigmatiser les écarts de l'esprit militaire et les horreurs des inutiles boucheries.

STANFORD LIBRARY

V. GIARD ET E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, RUE SOUFFLOT, ET 12, RUE TOULLIER

1904



Il a été tiré de cet ouvrage une édition d'amat
et une édition à 2 fr. (BIBLIOTHÈQUE PACIFIST
TIONALE, 2e série, n° 3).

163213

A MA SŒUR MARIE

Avril a réveillé la terre de sa torpeur ; la sève monte aux bourgeons verts. Il semble que les cœurs s'ensoleillent, au départ des brumeux frimas ; des rêves généreux éclosent, dont la moisson sera précieuse, aux étés futurs.

Je recueille ces rêves en les entourant d'une documentation abondante, car les appréciations peuvent sembler téméraires quand elles naissent du seul effort de l'imagination ou du raisonnement.

Je supplie les femmes — mères, sœurs, filles, amies — d'appuyer la cause que je ne puis qu'inhabilement défendre.

Qu'on ne voie dans cette étude hâtive, où s'égrènent parcimonieusement mes propres pensées, qu'un acte de foi, qu'un cri d'espoir, qu'un hommage rendu à la Vie, tandis que l'œuvre de Mort se poursuit en Orient.

Celui qui a réuni ces lignes a tenu à répudier la barbarie des mots philosophiques et à adopter la forme légère du roman : c'est un cœur simple qui invite d'autres cœurs à s'élever vers un même idéal.

Avril 1904.

L'ESPRIT MILITAIRE

CHAPITRE PREMIER

ISOLEMENT

Les rayons obliques du soleil faisaient flamboyer l'immensité de la mer ; le ciel s'empourprait étrangement ; la côte entière semblait baigner dans le sang.

Denise se rapprocha de son aïeul, et le vieillard eut un sourire :

— Qu'as-tu, mon enfant ?

— Oh ! C'est affreux !

— Quoi ?

Elle lui désigna, du geste, une masse inerte, haillon dégouttant que les flots venaient de déposer sur la grève : c'était le corps d'un suicidé. La dépouille du malheureux les touchait presque ; sa face, déchirée par les rochers, n'était plus qu'une

épouvantable plaie, où le rouge du ciel se confondait avec les plaques carminées de chair vive.

La foule entoura bientôt le noyé.

Parmi les indifférents, deux jeunes gens, Jean de Rosay et le docteur Pierre Brévalt s'approchaient. Le premier, élégant, serré dans son uniforme d'officier de cavalerie, s'inclina devant Denise ; la jeune fille se troubla en lui rendant son salut : puis, tandis que Brévalt venait vers elle à son tour, elle lui tendit amicalement la main et ses yeux profonds eurent un éclair d'ironie :

— Toujours vos rêveries ?

— Toujours !

Le jeune homme ajouta :

— Vous savez pourquoi il est mort, celui-là ?

— Non.

— La misère...

— Pauvre homme !

Un frisson la secoua, et son regard exprimait combien l'innocente moquerie de tout à l'heure était factice, combien elle était reconnaissante à ce rêveur de l'abstraire parfois des banalités égoïstes d'une vie de désœuvrés.

Depuis deux mois qu'elle vivait là, pour essayer de rétablir la santé de son grand-père, elle n'avait

d'autres distractions que la visite de ces deux jeunes gens et la lecture de livres sévères, que Brévalt lui communiquait, annotés par lui.

Son père, tué en duel quelque dix ans auparavant, avait été le compagnon d'armes du père de Jean de Rosay ; sa mère, morte de chagrin, était restée jusqu'à son dernier jour l'amie préférée de la mère de Pierre Brévalt ; et cela créait, entre les jeunes gens, mieux qu'une sympathie, presque une affinité. Jean observait seulement plus de réserve mondaine à l'égard de Denise ; son compagnon, uniquement guidé par l'Idée, restait plus familier, plus fraternel.

Il reprit le mot de la jeune fille :

— Oui, pauvre homme !... Et c'est nous qui sommes ses assassins, nous les organisateurs de la misère, nous qui augmentons chaque année le budget de la guerre, au lieu de donner des remèdes à ceux qui souffrent et du pain aux malheureux.

Et comme il voyait le vieillard dessiner un haussement d'épaules :

— Ne vous moquez pas, mon général, vous serez un jour de mon avis.

Tous les quatre se dirigèrent vers la ville.

Ils marchèrent quelque temps sans parler ; mai un incident vint les tirer de leur songerie.

Traqué par deux enfants, un caniche, la queu ornée de vieilles loques, hurlait sous les coup répétés de ses tortionnaires : des baguettes d coudrier à l'extrémité acérée meurtrissaient s pauvre chair ; affolé, il n'avait plus même l'ins tinct de défense ; il ne songeait point à mordre ses yeux suppliaient au contraire, mais les gamin répondaient par des rires à cette muette prière. Arrivés sur la grande place, près d'une fontain monumentale, ils empoignèrent la bête et la plon gèrent dans la vasque, continuant à larder se flancs pour l'empêcher de remonter à la surfac de l'eau.

Le docteur s'était précipité vers les enfants ; en quelques secondes il avait brisé les baguette meurtrières, écarté les coupables, et dégagé l chien. Celui-ci manifestait déjà sa reconnaissanc en se pressant contre ses jambes ; il s'ébrouait vigoureusement, couvrant de taches de boue le vêtements et la face de son sauveur, tandis qu les gamins, sournois, dissimulés derrière un voiture en station, faisaient pleuvoir sur lui un grêle de cailloux.

Le général, qui avait ri de l'aventure, d'abord, menaça les vauriens de sa canne. Ils se sauvèrent.

— Voilà comment on élève nos enfants, s'écria Brévalt. Au lieu de combattre les mauvais penchants, on développe chez eux les idées de meurtre, de lutte, de fausse vaillance. Il y a quelque chose à faire !

Le vieillard murmura « utopiste » ! et, se tournant vers de Rosay :

— Il est déjà tard. Voulez-vous dîner avec nous ?

Tandis que le jeune officier acceptait avec empressement, il compléta sa pensée :

— Je n'invite pas Brévalt; il faut qu'il se décrotte à l'aise...

Le docteur s'attrista de cette boutade, et il lut dans les yeux de Denise une sorte de malaise : la pression de main dont elle accompagna son adieu fut plus sèche que d'habitude, et son ami Jean de Rosay plastronait plus que jamais dans son uniforme immaculé.

Il partit le cœur découragé, tandis que le général mâchonnait encore : « utopiste !... utopiste !... pékin !... »

. . . . . .

... Les lueurs dont le couchant s'embrasait encore s'anémièrent peu à peu. La nuit vint surprendre le jeune homme tandis que, sa fenêtre largement ouverte sur les lointains des villas fleuries, il traçait, pour un ami très cher, ces lignes divagantes où s'exaltait son âme d'apôtre :

« Oui, c'est la loi sacrée ! C'est notre conscience qui nous crie : Tu ne tueras pas. Tu ne te laisseras pas aller à la colère, et tu mépriseras l'injure. Tu seras fort, mais tu seras doux, même envers les animaux, car la douceur est la vertu des forts. Tu créeras autour de toi une atmosphère d'amour : l'amour est la raison d'être de la vie.

» ..... Malheur à l'homme seul ; malheur à l'homme égoïste et méchant, qui poursuit son propre bonheur sans penser à celui de ses semblables. Mais malheur, plus encore, à ceux qui spéculent sur les existences humaines pour se créer à eux-mêmes la plus fugitive des gloires, la plus discutable des renommées.

» ..... Ne crains point les protestations des méchants et des ignorants, reste ferme dans ta foi ; ne suis pas servilement la foule qui se rue vers

le mal, et n'adopte pas l'avis du plus grand nombre lorsqu'il s'écarte de la vérité.

» ..... Laisse dire, laisse faire ! Prêche la bonne parole avec les bons et les justes : que votre cohorte sacrée traverse sans trouble les grands espaces dépourvus d'amour. Les chiens s'épuiseront à hurler ; la caravane passera, grossissant toujours son cortège triomphal... »

Une brise embaumée vint le faire tressaillir. Ces parfums de fleurs rares, et aussi le souvenir de Denise évoqué tout à coup, commençaient à le griser.

Il continua néanmoins :

« Votre chemin est rude ; vos pieds s'écorchent aux cailloux de la route ; mais qu'importe ! s'il suffit de quelques gouttes de votre sang pour éviter — dans l'avenir qui se prépare — les inutiles tueries et les rouges hécatombes !

» Vous aurez contre vous ce faux esprit militaire ..... »

Il n'en put écrire davantage ; et, dans ses deux mains, emprisonnée, sa tête, trop lourde, s'affaissa sur la feuille écrite.

Sa sensibilité s'était tellement exaspérée qu'il se mit à sangloter.

*
* *

Dès les premières lueurs du jour, Pierre, guidé par une force invincible, se dirigea vers la maison qu'habitaient le général Bertet et sa petite-fille : c'était une villa modeste, couverte de la base au sommet de plantes grimpantes et de roses épanouies ; assez éloignée du centre de la ville, presque isolée parmi des jardins et de larges bouquets de pins, elle se dressait à mi-côte, sur une pente rude qui dévalait vers la mer.

Les volets verts étaient à moitié clos, sous le rayonnement du jour trop cru ; une servante, de temps en temps, les ouvrait tout grands pour battre un tapis, brosser des vêtements : chaque fois le jeune homme éprouvait une secousse nerveuse ; son cœur cessait de battre. Etait-ce crainte d'être découvert là, dissimulé derrière un rideau de grappes fleuries ? N'était-ce pas plutôt l'espoir, un peu fou à cette heure matinale, d'apercevoir Denise ?

Peut-être n'analysait-il pas lui-même ses impressions. Il avait cru, jusqu'alors, ne point aimer d'amour la petite-fille du général ; l'amitié l'avait préservé d'un sentiment plus grave. La sympa-

thie grandissante dont il avait éprouvé chaque jour les progrès, lui semblait si douce, si précieuse, pour son âme de poète, qu'il aurait craint d'asservir son rêve en le laissant s'enfermer dans le domaine de la passion.

Mais, cette fois, un élément nouveau venait troubler sa quiétude ; sa mémoire lui retraçait les moindres détails des incidents de la veille : après l'avoir fait réellement souffrir, la préférence de Denise pour le jeune officier commençait à le scandaliser. Il s'était mis, d'abord, à chercher des excuses — la femme la meilleure n'est-elle pas toujours un peu futile ! — et il pardonnait presque à son amie. Puis, sans transition, une révolte avait grondé en lui, et sa jalousie s'exaspérait à mesure qu'il estimait davantage être la victime d'une injustice.

Il n'épargnait point le général dans les blâmes que lui inspirait sa rancune. Il le revoyait avec ses brusqueries de vieux soldat, son entêtement souvent ridicule, son scepticisme gouailleur devant toute idée généreuse, et se rappelait un autre gros chagrin qu'il lui avait fait, la semaine précédente : Brévalt avait apporté, pour Denise, plusieurs livres de haute et saine littérature ; il

les avait choisis avec un soin pieux, se berçant de l'illusion que les mêmes pages évoqueraient, dans l'esprit de la jeune fille, les mêmes pensées, les mêmes espoirs qu'il avait caressés en les lisant. Mais le vieillard, en ouvrant au hasard un des volumes, y avait découvert une critique raisonnée — presque scientifique — de ce que l'auteur commettait l'imprudence d'appeler « le militarisme »... Et, sans mot dire, sans pousser plus loin son enquête, il avait fait un paquet de tous ces livres, et les avait retournés au domicile de Pierre.

Le jeune homme s'était bien gardé de faire allusion à cet affront ; il comptait s'en expliquer plus tard, quand le temps aurait adouci son propre ressentiment.

Pour le moment, il se morfondait dans cette attente imprécise que l'amant recherche et subit — besoin de souffrir parce que l'être qu'on chérit apparaît comme la cause de notre souffrance. — Tout lui était prétexte à prolonger ce pèlerinage inutile ; sa mortification se muait en une sorte de jouissance, et il eût été certainement déçu dans son désir d'être victime si, tout à coup, Denise

lui était apparue et l'avait appelé vers elle.

Il aimait vraiment.

La découverte qu'il en fit le troublait à ce point qu'il n'aperçut pas une vieille femme et son fils, fournisseurs habituels de la villa, qui passaient près de lui. Le fils, un gnome horriblement déformé, l'interpella de sa voix zézayante :

— Bonjour, monsieur le docteur.

— Bonjour !... Bonne pêche ?

— Heu !... Pas riche !...

Il s'éloigna en sifflant une marche militaire et disparut au milieu des arbres avec sa mère.

Brévalt avait répondu machinalement ; mais il n'en fallut pas davantage pour donner un tour nouveau à ses idées ; cette femme misérable lui avait naguère conté son histoire : le mari parti en 1870, fait prisonnier, tandis qu'elle-même avait subi, dans les contrées investies, les outrages des vainqueurs ; des soldats allemands, après avoir abusé d'elle, l'avaient laissée pantelante, enceinte... Et ce bossu lui était né, d'un sang exécré. Pour se venger de l'être anonyme qui l'avait rendue mère, elle avait entretenu son fils dans la haine de l'étranger. Le mari était revenu d'Allemagne, fiévreux, phtisique, et il avait

voulu, d'abord, tuer ce marmot informe dont la vue lui était odieuse ; mais il n'eut que la force, avant d'expirer, de raconter ses dernières prouesses — une évasion mouvementée au cours de laquelle il avait éventré quatre sentinelles. Ce récit de tueries, la mère l'avait répété bien souvent à son fils ; et le bossu frémissait en narrant, à son tour, les exploits de celui qu'il considérait comme son père.

Brévalt se demanda s'il ne pourrait point, par ces miséreux, obtenir des nouvelles des habitants de la villa ; il attendit quelques minutes, et les vit sortir de la maison et s'éloigner en gravissant la côte.

Alors, pris du désir impérieux de savoir, il s'élança à leur poursuite et les rejoignit, haletant.

Les autres le regardèrent, tout stupides :

— Comme vous voilà fait, monsieur le docteur ! fit le bossu. Ne dirait-on pas que vous êtes pressé pour courir ainsi ?

— Sûrement, reprit la mère, vous allez prendre chaud et froid, comme le général...

Et répondant à l'exclamation du jeune homme, elle ajouta :

— Oui ! Il paraît que M. Bertet a passé une mauvaise nuit ; vous feriez peut-être bien d'y aller voir ; un médecin, ça rassure toujours... Pendant que j'y pense, il faut que je vous demande un conseil pour mon pauvre gars : il crache ses poumons ; c'est à fendre l'âme, mon bon monsieur !... Allons, viens ici, toi, et dis-nous où tu as mal ?

Brévalt n'écoutait plus : par une association d'idées moins généreuse que naturelle, il se voyait déjà au chevet du vieillard, avec Denise.

CHAPITRE II

PARADOXES

Le général fut gravement malade, et Brévalt, qui le soignait d'ailleurs avec un admirable dévouement, eut la joie de demeurer près de Denise pendant des journées entières. Souvent, même, il lui arrivait de prendre ses repas avec elle, dans une salle voisine de celle où reposait le malade ; le soir, il prolongeait, sous des prétextes enfantins, ce tête-à-tête où sa passion s'exacerbait.

Les visites de Jean de Rosay venaient malheureusement interrompre leurs entretiens. La conversation devenait alors banale ; les deux jeunes hommes se sentaient gênés, et Denise, qui n'était point coquette, s'attristait à deviner la cause de leur naissante antipathie. Au lieu de chercher,

dans le champ de leurs idées, un point commun où ils eussent pu se rencontrer, ils s'appliquaient à émettre des opinions volontairement contradictoires; et quand leurs convictions ne se heurtaient point en réalité, ils faisaient tout le possible pour se persuader qu'elles étaient inconciliables.

Un jour que de Rosay avait apporté à Denise *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, une discussion s'engagea sur les théories exposées dans cet ouvrage.

Le docteur y découvrait les pires paradoxes. Entr'ouvrant l'un des volumes, il se mit à analyser le passage où l'auteur cherche à établir que le militaire est vertueux parce qu'il est religieux; pourquoi religieux, d'ailleurs ! J. de Maistre, embarrassé dans son raisonnement, se tire d'affaire par un exemple :

« Les lettres de Racine vous ont sans doute appris que lorsqu'il suivait l'armée de Louis XIV en 1691, en qualité d'historiographe de France, jamais il n'assistait à la messe dans le camp sans y voir quelque mousquetaire communier avec la plus grande édification. »

Ainsi doivent, paraît-il, s'évanouir les doutes légendaires sur la vertu des mousquetaires !

De Maistre raisonne avec plus de légèreté encore, lorsqu'il prétend montrer que la guerre est éternelle. Oubliant que la supériorité de la civilisation consiste justement à s'élever au-dessus de la barbarie, il se contente de noter que « le sauvage tient si fort à ses habitudes les plus brutales que rien ne peut l'en dégoûter », pas même l'envie qu'il devrait éprouver en voyant « nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe, notre délicatesse, nos jouissances de toutes sortes ». Et, ajoute-t-il, les nations les plus civilisées ont, sous ce rapport, des coutumes invétérées, comme les sociétés de sauvages.

— De Maistre a raison ! s'écria tout à coup de Rosay. La guerre est éternelle. Je dirai plus, la guerre est naturelle : au lieu de disséquer des phrases de ce livre, lisez la magnifique démonstration que voici...

Il avait pris le volume des mains du docteur, et, ponctuant soigneusement chaque phrase, il se mit à lire :

« Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera :* dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mo-

violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent,* et combien sont *tuées !* Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi superbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal ; l'homme demande tout à la fois, à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup

sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? non sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux ; lui qui est né pour aimer ; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer, et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer ; lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement*[1] ? C'est la guerre qui accomplira le *décret*. N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre ; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins : il

1. Gen. IX, 5.

fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais? il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV, mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : *Nous ne voulons plus vous servir.* Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat ; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, *il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même ; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort*[1].

» Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort[2]. »

Il y eut un instant de silence ; mais Brévalt ne tarda point à répondre :

— Là encore le raisonnement de de Maistre est absurde ! De même qu'il omettait, dans sa comparaison entre les civilisés et les sauvages, le seul

1. *Infixæ sunt gentes in interitu, quem fecerunt* (Ps. IX, 16).

2. Car le dernier ennemi qui doit être détruit, c'est la mort (S. Paul aux Cor.).

élément qui constituât précisément leur différence, de même il oublie, dans ses nouvelles comparaisons, le mobile principal, et peut-être unique, qui pousse à la destruction et qui excuse le meurtre. Pourquoi les animaux de proie se jettent-ils sur les autres ? pour vivre. Pourquoi l'homme tue-t-il les animaux ? pour vivre presque toujours ; pour se divertir, beaucoup plus rarement ; mais, dans tous les cas, c'est l'intérêt qui le fait agir. Or de Maistre avoue tout le premier que le soldat qui combat *ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait,* c'est une fureur qui l'anime : quelle comparaison peut-on établir entre ce fou et l'être qui détruit pour se nourrir, pour se vêtir, ou même pour s'amuser plus ou moins cruellement ? Mais de Maistre ne s'inquiète guère de ces antinomies : il a prononcé le grand mot, *fureur divine* ; il le reprend pour dire que la *guerre est divine* en elle-même, dans ses conséquences, dans la gloire qui l'environne, dans l'attrait inexplicable qui nous y porte, dans la protection accordée aux grands capitaines... Et voilà bien où le système de l'écrivain apparaît dans toute son inconséquence : pour nous démontrer la divinité de la guerre, sinon sa légitimité, il est obligé de reconnaître que le résul-

tat des opérations guerrières échappe aux plus sages prévisions des capitaines...

Le docteur avait repris le livre. Il y était écrit ceci :

« Quatre siècles avant notre ère, des oies sauvèrent le Capitole ; neuf siècles après la même époque, sous l'empereur Arnoulf, Rome fut prise par un lièvre... L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. »

— C'est en vertu de ces principes, ajouta Brévalt, que de Maistre nous dissuade d'essayer de vaincre cet odieux préjugé de la guerre, qui met la vie de centaines de mille hommes à la merci du plus futile événement ! La guerre serait de droit divin, comme les princes d'autrefois, comme ce prince d'Outre-Rhin qui use encore de ce stratagème commode d'enfourcher son Dieu et de s'en faire un palefroi ! Croyez-moi, de Rosay ! Le droit divin de la guerre ira bientôt rejoindre les accessoires démodés de Jupiter tonnant et de ses compagnons de l'Olympe : de Maistre n'a pas connu la gloire d'Offenbach !... Mais il a eu, il faut le reconnaître, des moments de lucidité, des éclairs de bon sens ; je vous demande, à mon tour, un peu d'attention.

Et il lut ce qui suit :

« J'ai souvent eu une vision dont je veux vous faire part. J'imagine qu'une intelligence, étrangère à notre globe, vient pour quelque raison *suffisante* et s'entretient avec quelqu'un de nous sur l'ordre qui règne dans ce monde. Parmi les choses curieuses qu'on lui raconte, on lui dit que la corruption et les vices dont on l'a parfaitement instruite, exigent que l'homme, dans de certaines circonstances, meure par la main de l'homme ; que ce droit de tuer sans crime n'est confié, parmi nous, qu'au bourreau et au soldat. « L'un, ajoutera-t-on, donne la mort aux » coupables, convaincus et condamnés ; et ses exécutions » sont heureusement si rares, qu'un de ces ministres de » mort suffit dans une province. Quant aux soldats, il n'y » en a jamais assez : car ils doivent tuer sans mesure, et » toujours d'honnêtes gens. De ces deux tueurs de profes- » sion, le soldat et l'exécuteur, l'un est fort honoré, et l'a » toujours été parmi toutes les nations qui ont habité jus- » qu'à présent ce globe où vous êtes arrivé ; l'autre, au » contraire, est tout aussi généralement déclaré infâme ; » devinez, je vous prie, sur qui tombe l'anathème ? »

» Certainement le génie voyageur ne balancerait pas un instant ; il ferait du bourreau tous les éloges que vous n'avez pu lui refuser l'autre jour, monsieur le comte, malgré tous nos préjugés, lorsque vous nous parliez de ce *gentilhomme*, comme disait Voltaire. « C'est un être su- » blime, nous dirait-il ; c'est la pierre angulaire de la so- » ciété ; puisque le crime est venu habiter votre terre, et » qu'il ne peut être arrêté que par le châtiment ; ôtez du » monde l'exécuteur, et tout ordre disparaît avec lui. » Quelle grandeur d'âme, d'ailleurs ! quel noble désintéres-

» sement ne doit-on pas nécessairement supposer dans » l'homme qui se dévoue à des fonctions si respectables » sans doute, mais si pénibles et si contraires à votre nature ! » car je m'aperçois, depuis que je suis parmi vous, que, » lorsque vous êtes de sang-froid, il vous en coûte pour » tuer une poule. Je suis donc persuadé que l'opinion l'en- » vironne de tout l'honneur dont il a besoin, et qui lui est » dû à si juste titre. Quant au soldat, c'est, à tout prendre, » un ministre de cruautés et d'injustices. Combien y a-t-il » de guerres évidemment justes ? Combien n'y en a-t-il pas » d'évidemment injustes ! Combien d'injustices particu- » lières, d'horreurs et d'atrocités inutiles ! J'imagine donc » que l'opinion a très justement versé parmi vous autant de » honte sur la tête du soldat, qu'elle a jeté de gloire sur » celle de l'exécuteur impassible des arrêts de la justice » souveraine. »

» Vous savez ce qui en est, messieurs, et le génie se serait trompé ! Le militaire et le bourreau occupent en effet les deux extrémités de l'échelle sociale ; mais c'est dans le sens inverse de cette belle théorie. »

Ce soir-là, Denise resta songeuse ; elle avait paru, tour à tour, partager l'avis de ses deux amis ; elle se sentait désorientée : l'atavisme la guidait vers une voie que la raison voulait lui faire abandonner.

CHAPITRE III

INITIATION

La santé du général avait inquiété de nouveau sa petite-fille et ses amis ; on craignit, pendant plusieurs jours, un dénouement fatal.

Le docteur continuait à passer la plupart de ses soirées à la villa. Tout en surveillant le malade, Denise et lui s'entretenaient des questions qu'ils avaient, quelques jours plus tôt, agitées avec de Rosay : c'était, pour elle, un moyen d'échapper à l'angoissante inquiétude ; pour lui, c'était une manière de préservation contre la sentimentalité dont il n'aurait pu, sans cela, réprimer d'involontaires manifestations.

Les circonstances rendaient moins abstraits les raisonnements de Brévalt. Il démontrait plus fa-

cilement à la jeune fille le prix de la vie et l'absurdité du mépris de la mort, conséquence de la sauvagerie des siècles passés.

Il lui contait les vieilles traditions : il évoquait les temps les plus reculés, les animaux armés d'ongles, de dents, de cornes, attaquant les hommes, et ceux-ci coupant des branches d'arbres et tuant les bêtes, puis se ruant à leur tour les uns sur les autres, pour se disputer la nourriture et le gîte, ou tout simplement par amour de la discorde ; car ils n'ont pas le respect de la vie ; il leur plaît de braver la mort et de donner leur sang, pourvu qu'ils répandent celui des autres.

Mais, pourtant, une sélection se produit. Il y a des degrés dans la sauvagerie ; de glorieuses exceptions marquent comme des sommets lumineux dans l'Histoire.

Les peuples les plus guerriers sont ceux qui ne sont point heureux chez eux ; ils courent au loin pour tenter le hasard des batailles. C'est ainsi que les Spartiates, esclaves de lois stupidement dures, vont chercher, dans les camps, la liberté et l'indépendance. Mais où sont les grands hommes de Sparte ?... Quelques soldats courageux, sachant mourir, mais ne sachant même pas combattre : il

leur faut, pour prendre Ithome, appeler les Athéniens, plus instruits qu'eux, et pourtant moins guerriers... La conclusion ? c'est que les philosophes, les historiens, les poètes, les orateurs, ont fait d'Athènes la reine du monde, et que les Grecs ont occupé, grâce à elle, et sans que Sparte y soit pour rien, les premiers rangs dans la science et dans l'art.

Les religions et leurs prophètes réagissent contre « le mal de tuer » : Confucius inscrit, comme première des vertus capitales « l'*humanité*, c'est-à-dire une charité universelle pour tous ceux de notre espèce sans exception ». La loi de Moïse dit : « Tu ne tueras pas. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tu soulageras l'animal qui succombe sous le fardeau. » Et, parmi les grossières prescriptions du Deutéronome, se glissent des incitations à la douceur envers les femmes, les enfants et les bêtes ; les soldats doivent respecter jusqu'aux arbres fruitiers qui se trouvent autour des villes assiégées...

Puis la religion d'amour du Christ, si déformée, si incomprise, se manifestant à peine dans quelques prohibitions isolées : le pape Innocent III interdisant, entre chrétiens, l'emploi d'ar-

mes à feu ; le concile de Latran frappant d'anathème ceux qui se servent d'arcs et d'arbalètes « inventions mortelles et odieuses à Dieu ».

Pour mesurer l'étape parcourue en dix-neuf siècles de christianisme, Denise et Brévalt interrogeaient les récits historiques.

Depuis Jésus-Christ, ils n'y apercevaient que guerres étrangères, civiles, religieuses, tueries collectives, assassinats, duels, trahisons, vengeances, horreurs, supplices, les hécatombes d'armées ayant comme corollaire les meurtres individuels... Toujours du sang !

Des mots horribles se pressaient, pêle-mêle dans leur souvenir : vêpres siciliennes, Jacquerie, Saint-Barthélemy, massacres de chrétiens, de juifs, d'hérétiques.

Parmi les pages rapidement feuilletées de notre histoire, ils épelaient le long martyrologue des victimes connues, si peu nombreuses en comparaison de l'innombrable théorie des sacrifiés.

Vercingétorix supplicié en l'an 46, Alexandre Sévère assassiné (235), Postumus massacré par son armée (269) ; puis les meurtres de Valentinien (387), d'Aétius (454), d'Aegidius (464). En 510 Clovis fait égorger les rois francs ; Clodomir

agit de même (523) à l'égard de Sigismond et de sa famille, et ses propres fils sont mis à mort par leurs oncles, Clotaire et Childebert (524).

Six ans après, meurtre d'Hermanfroi par Thierry. En 560, Clotaire fait brûler son fils avec sa femme et ses enfants. En 566, Chilpéric fait assassiner Galswinthe pour épouser Frédégonde ; et tandis que celle-ci fait tuer Sigebert (575), Clovis, troisième fils de Chilpéric (580) et Prétextat, évêque de Rouen (586), Mérovée se tue (576) et Chilpéric est assassiné.

Clotaire II fait périr Brunehaut et ses petits-fils (613) ; Grimoald et ses enfants sont mis à mort par Clovis II (656) ; Childéric, sa femme et son fils sont massacrés dans la forêt de Bondy (673). Ebroïn, Grimoald, fils de Pépin, et Vaïfre sont tués (681, 714, 761), Bernard, roi d'Italie, supplicié (818). En 864, Charles le Chauve fait périr Pépin II (864). Les meurtres de Charles le Bon et de Guillaume-l'Enfant signalent l'année 1126, et Jean sans Terre fait disparaître Arthur de Bretagne en 1203.

Ils brûlent les étapes du crime ; ils franchissent des années, des siècles même, sans s'arrêter aux

massacres collectifs, aux persécutions cruelles, aux supplices organisés : Charles d'Espagne est assassiné par le roi de Navarre Charles le Mauvais (1354) ; Jeanne d'Arc est livrée au feu (1431) ; Jean V, comte d'Armagnac, assiégé dans Lectoure par Louis XI, capitule et est exécuté, au mépris d'un traité formel ; sa femme est empoisonnée (1473) ; l'année suivante, c'est le roi lui-même qu'on tente de faire périr par le poison ; en 1477, le duc de Nemours est enfermé dans une cage de fer, puis supplicié : ses enfants sont placés près de l'échafaud, pour recevoir sur leur tête le sang de leur père.

Louise de Savoie suborne des témoins pour obtenir la condamnation de Semblançay et le fait pendre au gibet de Montfaucon (1527) ; Rincon, ambassadeur de France auprès de Soliman, est tué en surprise (1541), La Châtaigneraie assassiné en duel par Jarnac (1547), Anne Dubourg supplicié (1559) ; Poltrot de Méré, après avoir exercé le métier d'espion militaire, se fait la main au meurtre : il est lui-même écartelé, pour avoir assassiné le duc de Guise (1563) ; Montgommery, qui, en 1559, avait tué Henri II dans un tournoi, est exécuté en place de Grève, quinze ans après,

malgré une promesse formelle que Catherine de Médicis se fit un plaisir de violer.

Puis ce sont des grappes d'assassinats : ceux du duc de Guise et du cardinal de Guise (1588), ceux d'Henri III (1589) et de Henri IV (1610). Ravaillac, illuminé, fanatique, procure du moins un spectacle agréable à ses contemporains : il est tenaillé, écartelé, avec des raffinements encore inconnus. Il ne suffit pas à Louis XIII de faire tuer Concini dans la cour du Louvre ; il fait décapiter et brûler sa femme comme sorcière (1617).

Après avoir pourfendu en duel un nombre assez considérable de ses contemporains, Bouteville expie à son tour sa triste célébrité (1627) ; son supplice précède de quelques années ceux de Montmorency, insurgé contre le roi, de Louis de Marillac, coupable de sympathie pour Marie de Médicis, et ceux de Cinq-Mars et de de Thou, qui clôturent le règne de Louis XIII.

A partir de l'avènement de Louis XIV, ces exécutions sensationnelles deviennent moins fréquentes : l'éclat du grand règne demande plus de décence dans les procédés ; les mœurs paraissent plus policées. Mais les ignominies reparaissent sous Louis XV ; elles sont réservées tantôt aux

rapports internationaux (les Anglais assassineront, en 1754, le négociateur français Jumonville), tantôt à la répression des crimes imaginaires sur la personne d'innocents obscurs (affaire Calas en 1765) ou de capitaines notoires (Lally-Tollendal, 1766).

Et ce ne sont là que des homicides, des assassinats, des martyres de personnages appartenant à l'histoire (à celle, du moins, qu'on enseigne dans les établissements scolaires). — Combien d'autres atrocités, dont le récit n'est point parvenu jusqu'à nous! Combien de meurtres en traîtrise, combien de tortures et de supplices mortels subis par les petits pour le bon plaisir des grands!

A côté des mises à mort individuelles, que d'exécutions collectives! Que de guerres extérieures! Que de guerres civiles! Que de guerres religieuses! Au XIV^e^ siècle, quarante-trois années de carnage; au XV^e^, soixante et onze années; au XVI^e^, quatre-vingt-cinq, le flot de sang gonflant toujours; soixante-neuf ans de luttes homicides au XVII^e^; cinquante-huit au XVIII^e^; au total cent quatre-vingt-quatre batailles rangées et trois cent vingt-six années de luttes en cinq cents ans!

Enfin, c'est la Révolution, creuset formidable

où se fondent les sublimités et les horreurs ; les Terreurs, rouge ou blanche ; le premier Empire, sanglante épopée, où l'acier des épées se trempe dans le sang européen, et les époques plus proches, encore marquées çà et là de taches rouges, jusqu'à l'horrible tuerie de 1870.

De ces deux ordres de crimes, les meurtres et les guerres, devaient naître inéluctablement deux sentiments extrêmes : l'esprit de révolte et l'ivresse des conquêtes.

Les hommes furent las de se voir sans droits et sans défense : ils firent 1789. Un homme rêva de faire mieux que les anciens capitaines ; il voulut conquérir le monde.

Tout cela était contradictoire : la Révolution créait les droits ; les guerres du premier Empire fauchaient les existences. Et pourtant cela était une aurore. La pérennité de ces droits était à jamais consacrée ; ces chevauchées militaires à travers les peuples semaient chez eux l'horreur de la guerre. C'était bien une aurore : l'aurore de la raison émergeant de l'horizon pourpre.

Il y eut, depuis, des égarements : des chefs d'Etat et des hommes de sang s'insurgèrent con-

tre la raison. Insigne folie ! Depuis la proclamation des droits de l'homme et depuis la saignée, que firent à l'Europe les guerres napoléoniennes, les peuples civilisés ne devraient plus combattre que pour leur indépendance ; le sang a trop longtemps coulé ; s'il en a fallu pour féconder la terre, elle doit être fertile pour toujours !...

Ainsi parlait Brévalt, lorsqu'il s'aperçut que Denise pleurait : elle songeait à ce qu'elle venait de lire et d'entendre ; elle pensait surtout que la folie humaine, quoique atténuée, faisait sans cesse des victimes. Le souvenir de la mort, de son père, assassiné en duel, lui revint, plus douloureux que jamais. Elle revit sa mère en deuil, son désespoir atroce, et la chambre où, à son tour, elle s'éteignit...

Respectueux de cette douleur, qu'il avait involontairement ravivée, le docteur allait quitter son amie lorsqu'il entendit des coups légers, frappés sur les vitres d'une fenêtre. C'était le petit bossu, le fils de la pêcheuse, qui venait le prévenir qu'un de ses malades réclamait son assistance :

— Vous savez bien, expliqua-t-il, c'est le grand

monsieur roux, qui est arrivé la semaine dernière à l'hôtel Beau-Rivage ?

— Je sais ! repondit Brévalt.

Pour Denise qui l'interrogeait du regard, il ajouta :

— Ce pauvre homme est perdu... C'est navrant! Il arrive ici juste pour mourir... et mourir loin des siens... une femme, cinq enfants, sans fortune... là-bas, en Allemagne...

Le bossu redressa la tête ; un sentiment de rage crispait ses traits :

— Un Allemand! s'écria-t-il. Un sale Prussien !... Ah ! si j'avais su !... Vous allez le laisser crever, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

CHAPITRE IV

CHOSES VUES

Le jour où le général Bertet, enfin guéri, put s'étendre sur une chaise longue, il s'installa dans la salle où les deux jeunes gens avaient, pendant des heures, échangé leurs graves idées.

Désormais, le docteur se fit plus rare à la villa. Malgré les marques d'affectueuse reconnaissance dont il était l'objet, il comprit que sa présence était moins goûtée, même par Denise : celle-ci craignait qu'une discussion ne s'élevât entre les deux hommes ; son grand-père avait repris son idée fixe, en découvrant, sur une table, des livres qu'il estimait « dangereux ».

Brévalt, pour ne pas contrarier sa manie, remporta ces ouvrages, et il dut laisser de Rosay re-

prendre peu à peu son ascendant sur le vieux militaire ; il en souffrit beaucoup, mais ne se découragea pas : au-dessus de son amour pour Denise, au-dessus de son amitié pour le général, il estimait qu'il devait mettre une tâche, noble entre toutes, une sorte d'apostolat social dont la jeune fille avait subi la première empreinte ; il croyait à un avenir de justice et de bonté, et, pour cette régénération du monde, il pensait qu'une régénération de la femme s'imposait.

Mais son ambition ne se bornait point à catéchiser sa jeune amie ; il voulait persuader l'aïeul, et de Rosay lui-même.

Comme la lecture était devenue la plus grande distraction de M. Bertet, le docteur s'empara de ce moyen ; il emprunta à la bibliothèque de la ville quelques brochures, quelques livres réputés « de tout repos », et il se mit à en extraire un aperçu chronologique des mœurs guerrières. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'opinions exprimées par des philosophes pessimistes ou des moralistes moroses, mais de *choses vues* par des militaires de profession.

Son travail terminé, il supplia le général de lui prêter quelque attention.

Il avait écrit, en premier lieu, une analyse de deux articles lumineusement documentés de la docte *Revue des Deux-Mondes* [1]. On y lisait notamment, sous le titre « Luxembourg et le prince d'Orange ; l'expédition de Bodegrave ; le séjour à Utrecht », un discours du duc de Luxembourg à ses troupes :

« Allez, mes enfants ; pillez, tuez, violez et brûlez, afin que je voie si je ne me suis point trompé au choix que j'ai fait de l'élite des troupes du roi ! »

Ces paroles avaient échauffé puissamment l'enthousiasme des troupes. On put les voir, sur l'heure « faire provision de boîtes d'allumettes, dont les uns emplissaient leurs chapeaux, les autres leurs pochettes ; et ils partirent aussi gaîment que s'ils fussent allés à des noces [2] ».

Les troupes arrivent dans le bourg de Swammerdam. Et Louvois raconte allégrement à Condé : « On mit le feu dans tout le village, et l'on grilla tous les Hollandais qui y étaient, dont on ne laissa pas sortir un seul des maisons. »

1. Numéros des 15 avril 1902 et 1er février 1904 (Pierre de Ségur).

2. Lettres de Luxembourg à Louvois et à Condé de décembre 1672 et janvier 1673. Archives de la guerre et de Chantilly ; *Gazette* de 1672. *Advis fidèle aux véritables Hollandais touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et de Swammerdam.*

Mais le chef s'en est allé et les troupes, exaspérées par la fatigue et les souffrances perdent toute discipline. Elles se dispersent dans le bourg, où l'ombre de la nuit voile le plus affreux pillage. Ce ne sont que massacres et viols, dévastations faites à plaisir, double ivresse du vin et du sang, maisons en cendres, débris rouges et fumants, cadavres calcinés épars parmi les ruines.

Puis c'est le tour de Bodegrave : des compagnies, la torche en main, se répandent dans toutes les rues, brûlent méthodiquement, et quartier par quartier, plus de deux mille maisons.

Le système de la destruction et des incendies raisonnés, se continue dans les villages qui avoisinent Utrecht.

« Le terrible Mélac est un jour envoyé pour châtier un village, où l'on avait tiré sur un parti français. Il ne trouve rien de mieux que de mettre le feu aux quatre coins du bourg : « Comme ce fut la nuit qu'il y arriva et que les maisons de ce pays sont fort combustibles, rien ne s'est sauvé de ce qui est dedans, chevaux, vaches, et, à ce qu'on dit, assez de paysans, femmes et petits enfants. » Une autre fois, dans le bourg de Verden, le même Mélac « brûle cinq génisses et plus de

cinquante bestiaux, aussi bien que les gens du logis ». Et l'on arrive au point que l'on se trouve, dit Luxembourg, « embarrassé pour avoir de quoi brûler, car il n'y a plus que les endroits dont les chemins sont inaccessibles ».

Quant au principe des pilleries particulières il est appliqué largement :

« Quand Condé, au printemps de 1673, rejoint Luxembourg à Utrecht, tous deux partagent en frères les beaux tableaux, les antiques tapisseries, les précieuses porcelaines qui abondent dans la ville, » et ils n'ont pas de préoccupation plus grande que celle du transport de ces porcelaines si fragiles jusque dans leur domicile particulier (en France) par la voie des canaux de Hollande.

Le récit de la bataille de Nerwinde (1693) n'est pas moins écœurant :

«... En un moment, dit un témoin, *le lit de la rivière fut tellement rempli de cadavres que l'eau fut arrêtée et déborda sur les prairies voisines.* Il y eut une si grande quantité de noyés, écrit aussi d'Harcourt[1], que le reste passa dessus comme sur un pont. *Pendant plusieurs journées, la Geete demeura teinte de sang.* »

« L'armée française remporta la victoire ; mais par quels

1. Lettre du 30 juillet ; archives de la guerre, t. 1206.

flots de sang l'avait-on achetée ! 10.000 de nos soldats gisaient sur le champ de bataille. La perte des alliés se montait environ au double, 18.000 hommes selon certaines évaluations, et 22.000 selon les autres. Les vainqueurs, qui passèrent la nuit dans le camp si chèrement conquis, durent l'abandonner le lendemain, *tant l'infection était intolérable*. Malgré les soins qu'on prit pour enterrer tant de cadavres, durant de longues années le terrain demeura jonché de crânes, d'ossements blanchis, de débris de toutes sortes. L'été qui suivit la bataille, un voyageur anglais, traversant ces parages, eut la curiosité de visiter le théâtre du drame. Il gravit les pentes de Nerwinde, d'où son œil embrassait l'ensemble de la plaine. Du sol, fécondé par la mort, avait germé, dit-il [1], une floraison de pavots rouges. A ses pieds s'étendait un tapis écarlate, qu'on eût pris pour une nappe de sang. Un frisson, à cette vue, lui parcourut les membres ; en sa mémoire de protestant, nourrie de citations bibliques, surgit ce verset d'Isaïe : « La terre épanche son sang et refuse de recouvrir les morts ! »

Le docteur avait ajouté, en marge de ces citations :

— Et pourquoi cette lutte sanglante entre les soldats français et les alliés? Quelques mois auparavant, on avait fait courir le bruit que Louis XIV s'était laissé dissuader de ses projets de conquête

1. Lettre de lord Perth à sa sœur, du 17 juin 1694, citée par Macaulay.

par Mme de Maintenon ; il fallait donc, dans l'esprit du roi, que l'honneur de Mme de Maintenon fût sauf. Il ordonna, en conséquence, à Luxembourg de prendre une ville et de gagner une bataille contre Guillaume d'Orange ; le fidèle serviteur exécuta ponctuellement l'ordre donné.

*
* *

Brévalt, franchissant l'espace d'un siècle, avait noté au cours de ses lectures de documents, cette description du champ de bataille de la Tremblaye, faite par un royaliste qui passa dans les abords de Mortagne, le 18 octobre 1793 [1].

« .... C'était la première fois que je voyais les suites d'un semblable carnage, et il me fit une impression inexprimable. Toute la route que nous parcourions depuis Cholet jusqu'à Mortagne où nous nous rendions, et surtout le voisinage de la Tremblaie, était jonché de cadavres : les uns gisaient nus, les autres à demi dépouillés... D'autres étaient à demi enterrés ; ces derniers étaient les plus hideux et leur vue me causa une horreur indicible. On voyait des chapeaux, des casques, des bonnets, des armes brisées ; des moutons coupés par la moitié, des chevaux éventrés, des matelas, des couettes, et autres effets pillés, jetés pêle-mêle... Nos chevaux effrayés, obligés d'enjam-

1. Bouthillier de Saint-André, *Mémoires d'un père à ses enfants.*

ber à chaque pas sur des corps morts, refusaient d'avancer, se cabraient, ruaient et nous causaient une grande frayeur. Nous remarquâmes que le nombre des républicains morts était beaucoup plus considérable que celui des vendéens, malgré qu'en définitive le champ de bataille fût demeuré aux premiers. »

Le docteur s'était contenté de clore d'une simple remarque la citation qui précède : « Voilà le bénéfice de la victoire ! » Et il avait poursuivi :

Alph. de Beauchamp, très sympathique aux vendéens, raconte, dans son *Histoire de la guerre de la Vendée* (4e édition. Paris, 1820, t. I, p. 101 et suiv.) comment, du 10 mars au 22 avril 1793, le sang des républicains ne cessa de couler à Machecoul :

« On ne les assommait plus, on les attachait à une corde qui les liait l'un à l'autre par le bras, ce que les assassins appelaient leur chapelet. Les victimes étaient ainsi traînées dans la cour du château, placées à genoux au bord d'un fossé profond, et impitoyablement fusillées. On achevait ceux qui n'avaient pas reçu de coups mortels. Joubert, président du district, eut les poignets sciés et périt sous les coups de fourches et de baïonnettes. On enterra des hommes vivants, et, à la reprise de la ville, on vit encore, dans une vaste prairie voisine, qui servait de tombeau aux républicains immolés, un bras hors de terre, dont la main, accrochée à une poignée d'herbes, semblait celle d'un spectre qui s'était efforcé vainement de sortir de la fosse. »

Crétineau-Joly, écrivain royaliste, décrivant les mêmes horreurs, ajoute (*Histoire de la Vendée militaire*, 5e édit. Paris, 1865, t. I, p. 122 et suiv.) :

« Ici, comme dans une partie de la Bretagne et du Maine, on verra des femmes, suivant l'exemple des druidesses, s'attacher à leurs parents qui vont combattre, puis, avec des faucilles recourbées, ouvrir le ventre de leurs ennemis tombés, et chercher dans leurs entrailles le reste de vie qu'y ont laissé les balles ou les baïonnettes vendéennes. »

Le docteur avait ajouté :

Les représailles furent également atroces et les fureurs s'exaspérèrent au point que ce n'étaient plus des hommes, mais des bêtes qui s'exterminaient. Et ces combattants étaient, de part et d'autre, des Français !

Puis, Brévalt s'était contenté, pour achever cette première série de notes, de reproduire les deux passages suivants du *Journal du canonnier Bricard*[1] (1792-1802) :

« Le 11 fructidor an IV (août 1796), des paysans s'adressèrent à nos généraux, qui étaient en avant. Croyant fermement que c'étaient des Autrichiens, parce qu'ils parlaient allemand, ils se vantèrent d'avoir tué quantité de *carmagnoles* (surnom que nous avions dans le pays), et de les avoir enfouis dans des caves. Les généraux firent des questions afin de connaître ceux qui avaient commis

1. Ch. Delagrave, édit. 1891 ; pages 231 et 237.

ces belles actions. A l'envi l'un de l'autre, ils s'écrièrent : « C'est moi ! c'est moi ! » et c'était à qui d'entre eux en avait le plus tué, faisant voir les dépouilles de cadavres, ainsi que des chariots de l'ambulance. Les généraux, suffisamment instruits, les firent arrêter et fusiller ; on incendia le village où ces crimes avaient été commis.

» Passant une petite rivière, nous fîmes prendre position dans une gorge que la division Championnet venait d'évacuer.

» Là un convoi considérable de blessés, de munitions de guerre et de bouche avait été arrêté, pillé et massacré. Des recherches furent faites, parmi les habitants d'un bourg voisin, afin de découvrir les auteurs d'un pareil crime ; ceux qui en furent convaincus eurent chacun un membre coupé *rasibus* du corps, et le bourg fut livré à toutes les horreurs de la guerre ; en moins de deux heures il fut dévoré par les flammes. Tant de cruautés avaient été suscitées par le brigandage des mauvais sujets de l'armée. Les paysans, réduits à la dernière misère, se vengeaient contre les malheureux obligés de voyager derrière l'armée et interceptaient tous nos convois. »

. . . . . .

« ... On aura peine à croire que quantité de soldats, indignes de ce nom, étaient répandus dans les maisons pour y enfoncer les tonneaux de vin, y voler, et y violer les femmes..... Croira-t-on que plusieurs y furent pris par l'ennemi, les uns dans le vin jusqu'aux genoux, les autres violant des mères de famille en présence de leurs maris! »

CHAPITRE V

POUR LES CALOMNIATEURS ET LES APOSTATS DE LA GLOIRE MILITAIRE

Le général Bertet n'avait pas eu besoin de lire toutes ces dépositions pour savoir que la guerre était horrible ; bien qu'il ne voulût pas en convenir, les récits sanglants lui rappelaient de cuisants souvenirs et lui causaient un singulier malaise.

Son âme de soldat mettait le courage des camps au-dessus de toutes les vertus.

Sa raison et son expérience lui avaient enseigné, au contraire, qu'il n'y avait là qu'une fièvre, dont les manifestations brutales étaient souvent odieuses.

Comme le vieux militaire n'était pas homme à compromissions, il fallait que l'un de ces deux

sentiments chassât l'autre ; on comprend que la raison fut sacrifiée, et que Brévalt et ses grimoires furent durement traités !

Il se reprocha d'avoir perdu son temps à cette lecture, et, prenant dans sa bibliothèque les *Mémoires du général baron de Marbot,* il en relut avec attendrissement l'épigraphe, tirée du testament de Napoléon : « ... J'engage le colonel Marbot à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises et à en confondre les calomniateurs et les apostats. »

Puis, avisant Denise :

— Tu liras là-dedans, lui dit-il, la célébration de notre plus pur héroïsme militaire. Cela te reposera des prêches imbéciles de Brévalt.

La jeune fille entr'ouvrit machinalement l'un des volumes, et parcourut la biographie de Masséna[1] :

« André Masséna naquit le 6 mai 1758 à la Turbie, bourgade du petit état de Monaco...

» André, dont le caractère ardent et aventureux ne pouvait se plier à la vie monotone et laborieuse d'une fabrique, abandonna, dès l'âge de treize ans, la maison de son oncle et alla s'embarquer clandestinement comme mousse

1. *Mémoires de Marbot,* 40e édition, t. III, p. 7.

sur un vaisseau marchand, en compagnie d'un de ses cousins nommé Bavastro, qui devint, pendant les guerres de l'Empire, le plus célèbre corsaire de la Méditerranée. » André, s'étant dégoûté de la marine « s'enrôla comme simple fantassin dans le régiment de Royal-Italien sous les auspices de son oncle Marcel ». Lassé d'attendre le grade de sous-lieutenant, il rejoignit son cousin Bavastro, et, profitant du voisinage des frontières de France, de Piémont, de l'Etat de Gênes et de la mer, *ils firent sur une grande échelle le commerce interlope, c'est-à-dire la contrebande... Cette circonstance lui devint plus tard d'une très grande utilité, lorsqu'il eut à commander des troupes dans ces contrées. Endurci par le rude métier de contrebandier, obligé d'épier sans cesse les démarches des douaniers sans laisser pénétrer les siennes, Masséna acquit, à son insu, l'intelligence de la guerre, ainsi que la vigilance et l'activité sans lesquelles on ne peut être un bon officier.* Ayant ainsi amassé quelques capitaux, il épousa une Française, M^lle^ Lamarre, fille d'un chirurgien d'Antibes, et se fixa dans cette ville, où il faisait un petit commerce d'huile d'olive et de fruits secs de Provence, lorsque survint la révolution de 1789.

» Il s'enrôla dans le 1^er^ bataillon des volontaires du Var, devint rapidement capitaine adjudant-major, major, colonel et général de brigade, et eut sous ses ordres Napoléon Bonaparte, alors simple capitaine d'artillerie... »

Denise ne put s'empêcher de faire la remarque suivante : en quelques mois, l'ancien contrebandier, l'ancien marchand d'huile d'olive, a prouvé que l'éducation de la caserne n'était pas indispen-

sable pour faire un guerrier redoutable ; en quelques années, il a montré que l'amour immodéré de l'or et les habitudes de dilapidation n'empêchaient point un « enfant chéri de la victoire » de devenir duc, prince et maréchal de France.

Ces titres lui valurent, d'ailleurs, de beaux appointements. Marbot n'ajoute-t-il pas : « ... Pour récompenser sa bonne conduite et sa fermeté aux combats d'Essling et de Wagram, l'Empereur le nomma prince d'Essling, en lui accordant une nouvelle dotation de 500.000 francs de rente, qu'il cumulait avec celle de 300.000 du duché de Rivoli, et 200.000 francs d'appointements comme maréchal et chef d'armée... »

Juste un million de rentes !

« Le nouveau prince, ajoute Marbot, n'en dépensa pas un sou de plus. »

Cette lecture produisit sur la jeune fille un effet contraire à celui qu'en attendait son grand-père ; mais son désir de savoir s'en accentua, et elle se mit à feuilleter les trois volumes que lui avait communiqués le général.

Sa sensibilité fut, plus d'une fois, mise à l'épreuve.

Ce fut de l'horreur plus encore que de l'attendrissement qu'elle éprouva, à l'évocation de ce jeune officier qui confiait à Marbot le portrait d'un être aimé : « Un affreux coup de baïonnette lui avait ouvert le bas-ventre, d'où s'échappaient les intestins. »

Elle frissonna, en lisant qu'Exelmans fit fusiller, comme Français rebelles, des Autrichiens dont le double crime avait été de se griser et de parler correctement la langue française [1].

Elle fut stupéfaite en apprenant que des soldats du même pays se massacrent « par erreur ». Des bataillons de la même armée tirent les uns sur les autres. Les méprises sont quelquefois simplement individuelles : après la bataille de la Moskova, Le Couteulx, aide de camp du prince Berthier, se précipite au secours de l'Empereur en danger; il est revêtu d'une pelisse et d'un bonnet fourré, et commet l'imprudence de brandir une lance de cosaque, dont il vient de s'emparer ; un grenadier de la garde, le prenant pour un officier ennemi, le poursuit et lui passe son énorme sabre au travers du corps.

Mais qu'est-ce que cela, à côté de la rébellion,

1. Tome III, p. 354.

de la trahison, de la mésintelligence entre les chefs, de la confusion des ordres, de l'ignorance technique générale, qui font plus de victimes que les erreurs isolées ou que la fureur des combats!

Cette fureur guerrière elle-même n'est-elle pas vraiment un état pathologique? Marbot ne le cache pas: « Qu'on nomme amour de la gloire, ou bien *folie*, le sentiment qui nous excitait, il nous dominait impérieusement, et nous marchions sans regarder derrière nous [1]. »

C'est lui qui souligne le mot « folie »; et il dit ailleurs, parlant de Friedland [2]:

« Après une bataille, tout est douleur sur les derrières d'une armée victorieuse, dont la marche est jalonnée de cadavres, de mourants et de blessés, tandis que les guerriers qui ont survécu, oubliant bientôt ceux de leurs camarades qui sont tombés dans les combats, se réjouissent de leur succès, et marchent gaîment à de nouvelles aventures. »

Denise reprit, tour à tour, chacun des trois tomes des mémoires de Marbot, et marqua d'un

1. Tome II, p. 115.
2. Tome I, p. 373.

signet les pages qui lui semblaient dignes d'être retenues.

C'était, d'abord, le siège de Gênes[1] :

« Je ne me sens pas le courage de décrire ce que la garnison et la population de Gênes eurent à souffrir pendant les deux mois que dura ce siège mémorable. La famine, la guerre et un terrible typhus firent des ravages immenses ! La garnison perdit *10.000* hommes sur 16.000, et l'on ramassait tous les jours dans les rues sept à huit cents cadavres d'habitants de tout âge, de tout sexe, et de toute condition, qu'on portait derrière l'église de Carignan dans une énorme fosse remplie de chaux vive. Le nombre de ces victimes s'éleva à plus de *30.000*, presque toutes mortes de faim ! »... « Tous les chiens et les chats de la ville furent mangés. Un rat se vendait fort cher. Enfin la misère devint si affreuse, que lorsque les troupes françaises faisaient une sortie, les habitants les suivaient en foule hors des portes, et là, riches et pauvres, femmes, enfants et vieillards, se mettaient à couper de l'herbe, des orties et des feuilles, qu'ils faisaient ensuite cuire avec du sel... Nos troupes elles-mêmes faisaient cuire des orties et toutes sortes d'herbes avec de la chair de cheval. Les familles les plus riches et les plus distinguées leur enviaient cette viande, toute dégoûtante qu'elle fût, car la pénurie des fourrages avait rendu presque tous les chevaux malades, et l'on distribuait même la chair de ceux qui mouraient d'étisie !... »

Puis, quelques lignes significatives :

« ... Le général en chef Masséna, qui avait besoin d'un

1. Tome I, p. 96 et suiv.

grand nombre d'officiers autour de lui (*car il en faisait tuer ou blesser quelques-uns presque tous les jours*), me fit ordonner d'aller faire auprès de lui le service d'aide de camp. »

Ce même Masséna avait fait 3.000 Autrichiens prisonniers; ne pouvant ni les garder, ni les nourrir, il les fit placer sur des vaisseaux rasés, au milieu du port, et prévint le général ennemi qu'il pouvait leur faire parvenir librement des vivres. Pour une raison inexpliquée, le chef autrichien n'usa pas de cette permission :

« ... Les malheureux Autrichiens hurlaient de rage et de faim sur les pontons. C'était vraiment affreux ! Enfin, après avoir mangé leurs brodequins, havresacs, gibernes et même peut-être quelques cadavres, ils moururent presque tous d'inanition[1] ! »

Ensuite, c'est la bataille d'Eylau (février 1807):

« Depuis l'invention de la poudre, on n'en avait pas vu d'aussi terribles effets... Les Russes eurent 25.000 hommes hors de combat, et bien qu'on n'ait porté qu'à dix mille le nombre des Français atteints par le fer ou le feu, je l'évalue

1. Quelques années après ce fut le tour de prisonniers français; les Espagnols, les reléguèrent dans l'île déserte de Cabrera, qui ne possédait ni eau, ni maisons. A peu près nus, vivant en sauvages dans des sortes de tanières, ils moururent presque tous de misère et de chagrin. Ceux qui survécurent restèrent là pendant *six années*, jusqu'à la paix de 1814 (Marbot, tome II, p. 52).

au moins à 20.000 hommes. Le total pour les deux armées fut donc de 45.000 hommes... »

Ici Denise inscrivit en marge : Russes et Français sont aujourd'hui unis ! »

Puis elle marqua spécialement ce passage où Marbot raconte un épisode personnel de la bataille d'Eylau [1] :

« ...Le grenadier russe, redoublant de fureur, me portait encore un coup, lorsque la force qu'il y mit le faisant trébucher, sa baïonnette s'enfonça dans la cuisse de ma jument, qui, rendue par la douleur à des instincts féroces, se précipita sur le Russe et d'une seule bouchée lui arracha avec ses dents le nez, les lèvres, les paupières, ainsi que toute la peau du visage, et en fit une *tête de mort vivante et toute rouge !* C'était horrible à voir ! Puis, se jetant avec furie au milieu des combattants, Lisette, ruant et mordant, renverse tout ce qu'elle rencontre sur son passage. L'officier ennemi, qui avait si souvent essayé de me frapper, ayant voulu l'arrêter par la bride, elle le saisit par le ventre, et l'enlevant avec facilité, elle l'emporta hors de la mêlée, au bas du monticule, où, après lui avoir arraché les entrailles à coups de dents et broyé le corps sous ses pieds, elle le laissa mourant sur la neige. »

Cependant la jument entraîne Marbot, à travers les balles ennemies, jusqu'au cimetière d'Eylau. Puis, épuisée, elle s'affaisse et tombe d'un côté en

1. Tome I, p. 350.

faisant crouler, de l'autre, son cavalier ensanglanté:

« ... Je m'évanouis complètement, sans être ranimé par le grand fracas que les quatre-vingt-dix escadrons de Murat allant à la charge firent en passant auprès de moi et peut-être sur moi ! J'estime que mon évanouissement dura quatre heures, et lorsque je repris mes sens, voici l'horrible position dans laquelle je me trouvais : j'étais complètement nu (dans la neige), n'ayant plus que mon chapeau et ma botte droite. Un soldat du train, me croyant mort, m'avait dépouillé selon l'usage, et voulant m'arracher la seule botte qui me restât, me tirait par une jambe, en m'appuyant un de ses pieds sur le ventre ! Les fortes secousses que cet homme me donnait m'ayant sans doute ranimé, je parvins à soulever le haut du corps et à rendre des caillots de sang qui obstruaient mon gosier... J'avais la figure, les épaules et la poitrine noires, tandis que le sang sorti de ma blessure au bras rougissait les autres parties de mon corps... Mon chapeau et mes cheveux étaient remplis d'une neige ensanglantée ; je roulais des yeux hagards et devais être horrible à voir. Aussi le soldat du train détourna la tête et s'éloigna avec mes effets... »

Marbot fut miraculeusement sauvé, mais la gangrène se mit à l'un de ses pieds, qui était gelé. Le médecin le fit tenir par quatre hommes, et « s'armant d'un bistouri, il enleva l'escarre et creusa dans son pied pour extirper les chairs mortes, absolument comme on cure les parties gâtées d'une pomme. »

Dans le second volume des *Mémoires* de Marbot, Denise s'attarda à méditer ce passage (prise de Saragosse, 1809[1]) :

« ... Le jour qui suivit la capitulation, la garnison de Saragosse, après avoir défilé devant le maréchal Lannes, déposa les armes et fut dirigée sur la France comme prisonnière de guerre ; mais comme elle était encore au nombre de 40.000 hommes, les deux tiers s'évadèrent pour recommencer à tuer des Français, en se joignant à divers partisans qui nous faisaient une guerre acharnée. Cependant une très grande partie des hommes sortis de Saragosse moururent du typhus, dont ils avaient emporté le germe. Quant à la ville, ses rues, presque entièrement détruites, étaient *de vrais charniers remplis de morts et de mourants !* La contagion s'étendit même sur les troupes françaises qui formèrent la nouvelle garnison. »

— Voilà à quoi sert la victoire ! se dit la jeune fille, et elle poursuivit sa lecture.

A la bataille d'Eckmühl[2], le combat de cavalerie entre Français et Autrichiens ne fut, dit Marbot « qu'une *boucherie* » et il souligne le mot. Les Autrichiens, en effet, n'étaient cuirassés que par devant, et les sabres français leur lardaient à loisir le dos.

1. Page 110.
2. Page 125.

L'écrivain ne s'apitoie guère ; il a une conclusion pratique : « Ce combat décida sans appel une question débattue depuis longtemps, celle de la nécessité des cuirasses doubles. »

Cette *expérience* très intéressante coûta aux Autrichiens « 5.000 tués et 15.000 prisonniers » ; « ils ne nous prirent que quelques hommes et nous en tuèrent quinze cents ». Une bagatelle !

Mais voici mieux encore : c'est la boucherie *par erreur des chefs*. Après la prise de Ratisbonne, l'armée se dirigeait sur Vienne[1]. Masséna « commit l'imprudence énorme d'attaquer, le 3 mai, le pont d'Ebelsberg, sur la Traun ». Cette attaque devenait complètement inutile puisqu'elle avait pour but de laisser franchir aux Français une rivière *qu'ils avaient déjà passée*. Masséna eut plus de 1.000 soldats tués et 2.000 blessés. La sanction ? « L'Empereur blâma ce déplorable abus de sang des hommes. »

A la bataille de Wagram, les Autrichiens « avouèrent 24.000 tués ou blessés... Selon les bulletins, nous fîmes 20.000 prisonniers... Notre

1. Page 146.

perte en tués et en blessés fut à peu près égale à celle des ennemis ».

Denise pensa :

— C'est pour perpétuer la mémoire de telles hécatombes qu'on donne aux rues de nos villes des noms de batailles !

Ici, l'horreur fut plus grande encore que dans certains combats : c'était au milieu des céréales déjà mûres que tombaient les soldats ; l'année était précoce ; il faisait une chaleur terrible, et les obus mettaient le feu à tous les points de l'immense plaine, incendiant les épis, carbonisant les blessés, fauchant du même coup les hommes et les moissons !... « Le feu de paille, avoue Marbot, avait tué presque autant de soldats que le feu du combat [1]. »

Cependant le maréchal Soult envahit le Portugal et s'empara d'Oporto (février 1809 [2]). Il y eut là, sur un pont qu'encombraient quatre mille fuyards des deux sexes, vieillards et enfants surtout, des scènes que les amis de la Paix pourraient faire revivre avec fruit : pris entre les feux des

1. Page 267.
2. Page 362.

Français et des Portugais, ces malheureuses victimes essayent de se frayer un chemin ; le pont est rompu en plusieurs endroits ; la foule se précipite dans des barques qui cèdent sous le poids trop considérable et s'enfoncent, tandis que balles et boulets balayent ceux qui restent sur le pont et les font s'écrouler dans l'eau.

« Le fleuve, écrit Marbot, fut bientôt couvert de cadavres, sur lesquels venait échouer et périr tout ce qui tentait encore le passage. »

« Jusque-là, continue-t-il, nos troupes n'avaient agi que d'après les lois de la guerre... Mais nos soldats aperçurent sur la grande place une trentaine de leurs camarades, que les Portugais avaient pris la veille, et *auxquels ils venaient d'arracher les yeux, la langue,* et qu'ils avaient mutilés avec un raffinement de barbarie digne de cannibales. La plupart de ces malheureux Français respiraient encore ! »

On peut deviner ce que durent être les représailles, sur lesquelles, en bon patriote, ne s'appesantit pas le général Marbot ; il se contente de dire qu'elles furent terribles : « on porte, ajoute-t-il, à 10.000 le nombre de Portugais qui périrent dans cette journée, » tandis que les Français ne perdirent, d'après lui, que 500 hommes. Mais nous ne fûmes pas toujours aussi heureux dans cette invasion du Portugal : « le feu de l'ennemi,

les maladies et les *assassinats* avaient fait perdre au maréchal Soult 6.000 bons soldats. Il avait emmené 58 pièces d'artillerie : il revenait avec un seul canon ; et pourtant, sa réputation de vaillant soldat et de général habile n'en fut point ébranlée... »

Ce qui frappait le plus Denise dans cette description, c'était l'introduction d'un élément nouveau « l'assassinat ».

Une curiosité lui vint, et elle ne put la satisfaire : elle aurait voulu savoir où commence l'assassinat et où finit le meurtre militaire par surprise ou par embûche?

La lecture du troisième volume de Marbot ne l'intéressa pas moins [1].

A propos de la prise de Smolensk (p. 130), le général écrit :

1. Consulter, sur les événements qui s'écoulèrent du 22 juin 1812 au 26 décembre de la même année : *La campagne de Russie d'après le journal illustré d'un témoin oculaire*, par G. de Faber du Faur, major de l'artillerie wurtembergeoise, et de Kausler, major au corps royal de l'état-major général wurtembergeois (Introduction d'Armand Dayot), et les *trente et un* mémoires de différents témoins français et étrangers énumérés aux pages IX, X et XI de ce volume (E. Flammarion, éditeur).

« ... Ce ne fut que le lendemain au point du jour que les Français pénétrèrent dans la place, dont les rues étaient jonchées de cadavres russes et de débris fumants. La prise de Smolensk nous avait coûté 12.000 hommes tués ou blessés !... perte immense qu'on aurait pu éviter en passant la Dniéper en amont. »

Hommage rendu à la supériorité de la stratégie sur le courage militaire.

Plus loin (bataille de la Moskova, page 135) :

« ... Les deux armées éprouvèrent des pertes *immenses* qu'on évalue au total de 50.000 morts ou blessés !... Les Français eurent 49 généraux tués ou blessés et 20.000 hommes mis hors de combat. La perte des Russes fut d'un tiers plus considérable... Douze mille chevaux restèrent dans les champs... »

« ... Quelques jours avant la bataille de la Moskova, les Cosaques ayant enlevé une centaine de malades français, le général Koutousoff les envoya, par des chemins détournés, au gouverneur de Moscou, qui, sans pitié pour leurs souffrances et leurs fatigues, les laissa d'abord quarante-huit heures sans manger, et les fit ensuite promener en triomphe dans les rues... Cette affreuse promenade terminée, la plupart de ceux de nos soldats qui vivaient encore furent assommés par la populace... »

Mais l'exécution sommaire par la populace ordinaire ne suffisait pas. On trouva mieux pour l'incendie de Moscou (p. 141) :

« ... On apprit que, avant de quitter Moscou, Rostops-

chine avait fait ouvrir le bagne, les prisons, et rendu la liberté à tous les forçats, en leur faisant distribuer un très grand nombre de torches confectionnées par des ouvriers anglais... »

Et, en note, on indique le passage de l'ouvrage où M. de Ségur décrit les mêmes horreurs :

« ... Les prisons s'ouvrent : une foule sale et dégoûtante en sort tumultueusement... Dès lors, la grande Moscou n'appartient plus ni aux Russes, ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa ; on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent pour que le pillage et l'incendie éclatassent partout à la fois ... »

— Ainsi, se dit Denise, cette immense catastrophe, produit normal de la guerre, a été le fait de forçats !

Et la fantastique imagination d'un d'Esparbès est au-dessous de la vérité, quand elle nous représente une troupe de soldats désemparés déchaînant contre l'ennemi les pensionnaires d'un asile d'aliénés !

Quand l'armée revit le champ de bataille de la Moskova « la terre, sillonnée par des boulets, était couverte de débris de casques, de cuirasses, de roues, d'armes, de lambeaux d'uniformes et de

trente mille cadavres à demi dévorés par les loups!... M. de Ségur, dans la première édition de son ouvrage sur la *Campagne de Russie*, dit qu'en repassant sur le champ de bataille de la Moskova, on aperçut un malheureux Français qui, ayant eu les deux jambes brisées dans le combat, s'était blotti dans le corps d'un cheval ouvert par un obus, et y avait passé cinquante jours, se nourrissant et pansant ses blessures avec la chair putréfiée des morts... ».

Après l'incendie de Moscou, l'incendie de Polotsk (page 175) :

« Polotsk brûla complètement : les pertes des deux partis furent considérables ; néanmoins la retraite de nos troupes s'effectua avec ordre : on emmena nos blessés transportables ; *les autres, ainsi qu'un grand nombre de Russes, périrent dans les flammes.* »

Ici Marbot fait la constatation d'un fait bien connu :

« Il paraît que le désaccord le plus complet régnait entre les chefs de l'armée ennemie, car pendant cette nuit de combat Steinghel resta fort tranquille dans son camp et ne seconda pas plus l'attaque de Wittgenstein que celui-ci n'avait secondé la sienne le jour précédent. »

Et le désir d'être équitable oblige l'éditeur de

Marbot à viser, en note, « le funeste désaccord qui régnait trop souvent parmi les lieutenants de Napoléon ».

Très pénétrée des idées du docteur, Denise pensa que ce « désaccord » familier aux chefs des armées, s'appellerait chez leurs subordonnés *trahison* : il engendre les désastres, les hécatombes d'hommes. Mais pour un général, comme Bazaine, que la mémoire des hommes a flétri, dix échappent à la vindicte populaire et se drapent dans leur majesté de grands capitaines.

Marbot conclut :

« Dans ces rudes engagements de quatre jours et une nuit, les Russes eurent six généraux et 10.000 hommes tués ou blessés. La perte des Français et de leurs alliés ne fut que de 5.000 hommes hors de combat. »

Il décrit, plus loin, l'arrivée à Wilna (9 décembre, page 219) :

« Repoussés des magasins ainsi que des habitations particulières, l'immense majorité des hommes affamés se porta vers les hôpitaux, qui furent bientôt encombrés outre mesure, bien qu'il ne s'y trouvât pas assez de vivres pour tous ces malheureux ; mais ils étaient du moins à l'abri des grands froids. Cet avantage précaire détermina cependant plus de *20.000 malades et blessés*, parmi lesquels se trouvaient 200 officiers et 8 généraux, à ne pas aller plus loin ! Leurs

forces morales et physiques étaient épuisées. Le lieutenant Hernoux, l'un des plus vigoureux et des plus braves officiers de mon régiment, était tellement consterné de ce qu'il voyait depuis quelques jours, qu'il se coucha sur la neige, et, rien ne pouvant le déterminer à se lever, il y mourut. Plusieurs militaires de tous grades se brûlèrent la cervelle pour mettre un terme à leurs misères ! »

La petite-fille du général ferma un instant les paupières : les mots *famine, maladie, suicide,* dansaient devant ses yeux ; elle ne pouvait plus lire.

Cependant elle eut le courage de rouvrir le livre ; elle y lut (page 294) :

« L'armée de Napoléon perdit à la bataille de la Katzbach 13.000 hommes tués ou noyés, 20.000 prisonniers, et 50 pièces de canons. Ce fut une véritable calamité. Le maréchal Macdonald, dont les *faux calculs stratégiques* avaient amené cette catastrophe irréparable... »

— Ainsi, se dit-elle, ce n'est ni le manque de courage, ni le défaut d'endurance, ni même le hasard des batailles qui ont causé cette nouvelle perte de 33.000 hommes ! Ce sont de *faux calculs stratégiques* ! !

Elle poursuivit :

Le maréchal « ... sut, tout en perdant la confiance de l'armée, conserver son estime par la franchise et la loyauté avec lesquels il convint de ses torts. »

Franchise ! — Loyauté ! — Torts ! — Ces termes lui semblaient étranges, employés ainsi !

Elle parcourut avec dégoût les derniers feuillets du volume :

« La bataille de Leipzig, commencée le 16 octobre 1813, dura trois jours...

» Les Français avaient conservé leurs positions pendant les trois jours qu'avait duré la bataille ; mais ce succès moral n'avait été obtenu qu'au prix de bien du sang, car, tant en tués qu'en blessés, ils avaient près de 40.000 hommes hors de combat ! Il est vrai que les ennemis en avaient perdu 60.000.

» Ajoutons à cela que l'artillerie française ayant tiré depuis trois jours 220.000 coups de canon... il ne restait plus aux réserves que 16.000 coups, c'est-à-dire de quoi entretenir le feu du combat pendant deux heures seulement. »

Puis les alliés pénètrent dans Leipzig, et Marbot signale :

« On porte à *13.000 le nombre des Français massacrés dans les maisons,* et à *25.000 celui des prisonniers.* »

Enfin, ce sont les derniers événements de 1813 : en Allemagne les places fortes dans lesquelles l'armée française avait laissé des garnisons furent cernées, assiégées, et succombèrent :

En Espagne « la bataille de Vitoria fit honneur aux

talents et à la valeur du général Clausel, qui rallia l'armée et lui donna une direction. Dans cette malheureuse journée, les Français perdirent 6.000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et laissèrent au pouvoir des ennemis une grande partie de leur artillerie et presque tous leurs bagages.

» ... Il y eut, le 9 décembre, à Saint-Pierre-de-Rube, une bataille qui dura cinq jours consécutifs, et qui fut une des plus sanglantes de cette guerre, car elle coûta 16.000 hommes aux ennemis et 10.000 aux Français...

» ... Ainsi, à la fin de 1813, nous avions perdu toute l'Allemagne, toute l'Espagne, la plus grande partie de l'Italie ; et l'armée de Wellington, qui venait de franchir la Bidassoa et les Pyrénées occidentales, campait sur le territoire *français*, en menaçant Bayonne, la Navarre et le Bordelais. »

Après avoir médité sur cette conclusion mélancolique, Denise referma définitivement les *Mémoires* de Marbot.

Les raisonnements de son ami Brévalt n'avaient réussi qu'à la troubler ; la lecture d'un écrivain militaire venait de la convaincre.

CHAPITRE VI

L'ESPRIT MILITAIRE

— Vous êtes triste aujourd'hui, Denise ?

Le lieutenant mettait une telle tendresse dans cette interrogation que la jeune fille répondit avec un sourire :

— Pardonnez-moi, j'ai passé une assez mauvaise nuit... De l'insomnie... Et aussi des cauchemars, quand j'arrivais enfin à dormir.

— Effet du remords ! ajouta plaisamment l'aïeul. Brévalt lui avait empoisonné l'esprit avec ses rêveries ; j'ai employé un contrepoison énergique...

— Je ne vois pas que le résultat soit bien merveilleux, confessa de Rosay.

— Elle s'est retrempée dans la lecture des *Mémoi-*

res de Marbot, et la voilà maintenant bien équilibrée, débarrassée de ses stupides sentimentalités... Voyons ! Denise, avoue que tu regrettes d'avoir été si sotte ?

La jeune fille ne répondait pas.

— Pendant ma maladie, continua le vieillard, Brévalt a fait un siège en règle de sa conscience. Notre jeune ami a de très grandes qualités, et j'aurais mauvaise grâce à oublier son dévouement pour moi ; mais j'estime que, dans la circonstance, il s'est rendu coupable d'un véritable abus de confiance.

Si de Rosay n'avait su garder son sang-froid, il aurait accentué encore le reproche du général, tant son dépit avait été violent de constater l'intimité du docteur et de Denise.

Mais celle-ci ne paraissait nullement émue des critiques de son grand-père.

Elle se prépara, au contraire, à la discussion ;

— Nous avons longuement parlé, Pierre et moi, dit-elle, de ce qu'on est convenu d'appeler « l'esprit militaire »...

— C'est ce qui fait notre force ! s'écria le général. Je me demande à quoi nous serions bons si nous perdions l'esprit militaire !

— Vous avez raison si vous parlez du *bon* esprit militaire.

— Ah ! Brévalt, l'homme du « distinguo », fait des sélections ?

— Oui.

— Et son critérium ?... C'est son bon plaisir, sans doute ?

— Non. Pour lui, le *bon* esprit militaire, c'est l'esprit de dévouement ; c'est l'esprit de sacrifice et de discrète réserve, qui fait dire à l'officier : « S'il faut défendre mon pays, je le défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; mais je souhaite ardemment que cette éventualité ne se présente pas, car ma patrie subirait *certainement* une saignée terrible, et tout le courage de nos soldats n'éviterait *peut-être* point un désastre. » Le *bon* esprit militaire, c'est aussi l'esprit de tutélaire bienveillance qui rend certains chefs si populaires parmi leurs hommes, qui leur permet d'instruire leurs subordonnés sans fatigue et de les préparer à la vie plus encore qu'à la mort...

S'animant peu à peu, Denise ajouta :

— Le citoyen n'est pas marqué pour la mort des champs de bataille par cela seul qu'il revêt un costume militaire. Nombreuses sont les « clas-

ses » de soldat qui n'ont jamais subi, qui ne subiront jamais le feu de l'ennemi ou les fièvres des campements. Pourquoi ces soldats n'ont-ils gardé, le plus souvent, qu'un mauvais souvenir de leur incorporation? La raison en est évidente : leurs officiers avaient oublié que ces masses d'hommes ne devaient pas être fatalement des instruments de destruction, des éléments disciplinés d'une immense machine de guerre, et que sous chaque uniforme de troupier battait un cœur humain, aussi accessible aux sentiments généreux qu'aux brutalités de la vie des camps ; au lieu de poursuivre l'épanouissement des vertus civiques, ils avaient entretenu des levains grossiers, où fermentait comme une haine contre les institutions militaires elles-mêmes... Vous voyez qu'il est bon de faire des distinctions ?

— Déclamations ! déclamations !! murmura le général. Cela peut être exact pour les armées étrangères, mais chez nous !...

— Oh ! certes, l'armée française est privilégiée, concéda Denise, mais les brutalités auxquelles je faisais allusion n'y sont pas inconnues...

— Des exemples ?

— Il n'y a pas longtemps [1], les feuilles rendaient compte de voies de fait commises par un capitaine sur un soldat du fort d'Aubervilliers. Plus récemment encore [2], un sapeur du génie était cravaché par un officier.

— Accusation n'est pas culpabilité.

1. Journaux du 24 mars 1904. Voici un extrait du rapport de M. le commandant Ravary, reproduit par le *Figaro* : « En parcourant une chambre, affectée à une section de la compagnie, le capitaine B... remarquait, caché sous une serviette, à la tête du lit du soldat A..., un bourgeron de treillis mouillé. Mécontent à la vue de cette négligence dans la tenue d'un paquetage, l'officier fit appeler le soldat A... et lui adressa des reproches sévères en termes très vifs. Comme le militaire écoutait la réprimande sans mot dire, le capitaine, d'un geste brusque, lui heurta, de sa main ouverte, le côté droit de la tête. Le coup fut porté avec une certaine vivacité, car le soldat A... fondit en larmes. Le sergent Bonnelier, qui assistait à la scène, estima que l'officier avait giflé son subordonné ; l'adjudant et le soldat Flameng entendirent le bruit sec d'un soufflet. Là-dessus, le capitaine B... tourna les talons et sortit de la chambre. »

A l'audience, le capitaine B... a déclaré n'avoir pas frappé le soldat A..., mais l'avoir seulement saisi un peu trop vivement par le cou, pour lui tourner la tête dans la direction de son paquetage.

Après la plaidoirie de Me Léon Prieur, le Conseil a condamné le capitaine B..., pour voies de fait, à 20 jours de prison avec sursis.

2. Journaux du 24 avril 1904. — A Versailles, le 18 mars, le soldat G... avait été frappé successivement d'un coup de stick et d'un coup de pied. Le deuxième Conseil de guerre de Paris a condamné l'officier coupable, M. L..., à un mois d'emprisonnement.

— Les prévenus ont été condamnés.

— Ah ! c'est possible !

Et le général reprit, un moment après :

— Brévalt t'a bien stylée ; mais s'il pense nous démontrer ainsi les dangers de l'esprit militaire, il perd son temps ! Ce n'est pas parce que quelques chefs ne comprennent pas leur devoir qu'il faut faire rejaillir la faute sur tous... Il serait trop facile de tirer de cas isolés des principes généraux !

— Des cas isolés ! reprit Denise. Mais je le vois partout ce *mauvais* esprit militaire ! Il ne se manifeste pas seulement à la caserne ; on le surprend dans le monde, comme dans les rapports journaliers entre militaires et civils, dans les salons comme dans l'intimité des familles...

Caressante, elle s'approcha de son grand-père :

— Je connais un général excellent, qui a toujours été aussi juste et aussi humain pour ses soldats qu'il est indulgent et tendre pour sa petite-fille...

— ... Et il a néanmoins le mauvais esprit militaire ?

— Quelquefois ! Surtout lorsqu'il veut persuader aux autres et se persuader à lui-même que

tout est héroïsme et gloire dans notre histoire militaire.

— Vieille querelle ! Brévalt ne m'a pas pardonné le renvoi de ses livres.

— Pierre ne doit pas être mis en cause, je vous assure ! Je me suis fait une conviction en lisant les ouvrages que vous m'avez remis vous-même.

— Les *Mémoires* de Marbot ?

— Mais oui !... Et je suis aujourd'hui plus convaincue que jamais du danger de cet esprit militaire mal entendu... C'est lui qui vous fait nier les sauvageries et la honte de la guerre ; c'est lui qui donne à Jean des désirs mauvais...

— Lesquels, grands Dieux ? s'exclama en riant de Rosay.

— Le souhait d'une conflagration des peuples, pour obtenir de l'avancement.

— Oh !

— Ne niez pas ! Vous m'avez avoué un jour...

— Dans un moment de mauvaise humeur, peut-être.

— Prenez garde que cet instant de mauvaise humeur ne revienne à chaque déception d'amour-propre, à chaque élévation d'un camarade au grade ou au poste que vous convoitez ! D'ailleurs

cet esprit fâcheux ne se borne pas à quelques méfaits isolés. Il crée, entre militaires, une solidarité trop étroite, qui les aveugle sur leurs qualités et sur leurs défauts : vous en arrivez ainsi à tout excuser de l'élément soldatesque, et à ne rien souffrir de l'être inférieur que vous nommez « pékin » ; vous considérez même tous les efforts de l'esprit comme inutiles ou nuisibles, quand ils ne tendent point à une œuvre ou à une simple distraction d'ordre militaire. Vous vous faites une mentalité si spéciale qu'elle gagne, comme une fièvre endémique, les plus modestes sous-officiers, et jusqu'aux simples troupiers : ils nourrissent, eux aussi, le mépris du « civil »... Bien mieux, le sentiment de leur supériorité va jusqu'à l'arrogance lorsqu'ils appartiennent à une arme d'élite : les pauvres fantassins sont traités par les artilleurs ou par les cavaliers comme des soldats d'un ordre inférieur, voisin du civil ; l'esprit militaire exaspéré est devenu successivement l'esprit de corps, l'esprit d'armes, l'esprit de régiment — petits esprits s'il en fût !

Le général restait pensif ; de Rosay avait esquissé deux ou trois gestes de protestation, mais il n'osait maintenant rompre le silence

qu'observait le vieux militaire. Denise, que les soins du ménage appelaient dans une autre partie de la villa, s'esquiva et les laissa seuls.

— Il faut reconnaître, remarqua le général, que ces critiques sont fondées...

— ... Et exagérées, ajouta de Rosnay.

— Exagérées sans doute ! mais, croyez-en mon expérience, il y aurait beaucoup à dire sur les côtés faibles du concept militaire. Je l'ai constaté, il n'y a pas bien longtemps encore, en lisant le compte rendu de cette fameuse affaire Dreyfus qui a bouleversé la France. Depuis l'origine du procès, l'esprit militaire y joue le principal rôle : c'est d'abord le général Mercier qui met la justice en mouvement contre le gré du ministre des Affaires étrangères ; on lui représente les dangers que peuvent nous créer les débats, on lui montre les difficultés diplomatiques inéluctables, le pays divisé par une guerre de religion et souffrant peut-être d'une crise industrielle et commerciale. Rien n'y fait... Le général Mercier pense sans doute que l'honneur de l'armée est en jeu ; c'est l'esprit militaire qui le fait agir.

Plus tard, les charges accumulées contre le condamné ne semblent pas suffisantes : un offi-

cier supérieur s'emploie alors à fabriquer des faux ; arrêté, enfermé, il se suicide. Pourquoi tout cela ? L'esprit militaire vous l'expliquera.

Un autre officier, sous l'œil bienveillant de ses chefs, fabrique un livre de fausse comptabilité : on transforme un service du Ministère de la Guerre en laboratoire de policiers. Un autre encore, mésestimé de tous, est adulé, choyé publiquement par les plus loyaux ; au lieu de le rayer de nos cadres, on en fait le palladium de l'honneur de l'armée !... Esprit militaire faussé.

Avez-vous lu l'enquête — la première — faite par la Cour de Cassation ? Des généraux, anciens ministres de la Guerre, sont convoqués et déposent contre le condamné. On leur demande les éléments de leur conviction ; les magistrats supposent qu'ils ont puisé dans une étude approfondie du dossier la certitude de la culpabilité. Erreur profonde. Le général Billot s'écrie : « J'ai pu *parcourir rapidement le dossier* ; » le général Chanoine : « *Je n'avais plus à ma disposition le dossier*, qui avait été transmis à M. le garde des Sceaux. » C'est de l'esprit de justice qu'on leur demandait ; c'est avec l'esprit militaire qu'ils répondent.

M. de Mitty, un des plus jeunes et des plus brillants chefs d'escadrons de notre armée, dépose : « L'attitude de Dreyfus m'a produit un profond dégoût. J'ai pu constater notamment lorsqu'il défila devant les troupes, que, ne se trouvant pas au même pas que le brigadier qui commandait l'escorte, il en changea, et ce détail m'a paru étrange dans une telle circonstance. » Cette déposition n'est-elle pas stupéfiante ?

Enfin le capitaine Lebrun-Renault — témoin capital, puisqu'il prétend avoir reçu des aveux de Dreyfus — discute, épilogue, affirme, se dérobe : « ... Je ne m'en souviens pas, dit-il. On peut très bien ne pas considérer la déclaration de Dreyfus comme des aveux ; si on m'a parlé d'aveux, j'ai pu dire qu'il ne m'en avait pas été fait. J'ai considéré que c'étaient plutôt des excuses que présentait Dreyfus... » Et puis, aussitôt, il essaie de diminuer l'importance de l'aveu qu'à son tour il vient de proférer... A sa sortie de la salle d'audience, anxieux de connaître l'effet de sa déposition sur les magistrats, il souffle au greffier qui le reconduit : « Croyez-vous que j'aie été clair ? Pensez-vous que l'impression soit bonne ? » Le pauvre homme avait très certainement cru se

débattre pour l'honneur de l'armée ; l'esprit militaire l'envahissait.

Le vieillard était retombé, de nouveau, dans un profond silence. De Rosay, cette fois, osa émettre une objection :

— Cette affaire a créé un état de véritable pathologie mentale ; il ne faudrait pas en tirer des conséquences extrêmes...

— Peut-être !...

Passant brusquement à un autre ordre d'idées, le général ajouta :

— Vous avez protesté, tout à l'heure, quand Denise parlait de ce que peut faire le désir d'avancement... Il faut avouer pourtant que nous avons tous passé par là ! Il n'y a pas un seul d'entre nous qui, à une période difficile de sa carrière, n'ait rêvé plaies et bosses, sans trop songer aux conséquences... pour les autres. Ce mauvais sentiment est si naturel, si universellement répandu, qu'on en retrouve l'aveu sur les lèvres des officiers de toutes armes, de tous grades, de toutes nations.

Il alla prendre un livre dans sa bibliothèque :

— Voici une publication intéressante, qu'un

de mes amis m'a adressée hier ; c'est le récit, par un lieutenant anglais [1], des campagnes de Portugal, d'Espagne, de Belgique et de France, de 1813 à 1815 ; je n'ai fait que l'entr'ouvrir au hasard, à la place où vous voyez ce signet, et voici ce que j'ai lu :

« Kennedy était très fier d'être le plus ancien officier présent au régiment ; j'aurais voulu combattre et faire quelque acte d'audace, *tout exprès pour faire avoir de l'avancement à Kennedy, qui est un officier plein de mérite.* »

Continuant à feuilleter le volume, le général dit en souriant :

— Ecoutez bien ; voici une manifestation de l'esprit militaire que Denise n'a pas relevée dans son réquisitoire :

« Prière pour la victoire de Waterloo :

» O Dieu... accepte nos louanges et nos actions de grâce pour la victoire signalée que tu as récemment accordée aux armées alliées dans les Flandres... Accorde, nous t'en supplions, aux armées alliées ta bénédiction et la continuation de ta faveur ; étends ta droite pour les aider et pour les diriger... »

— C'est, conclut le général, la vieille coutume

1. *Journal du lieutenant Woodberry*, traduit de l'anglais par Georges Hélie (Plon Nourrit, 1896).

militaire des « Te Deum » et des invocations au Dieu des armées... Nous n'avons pas fait beaucoup de progrès depuis 1815...

Le lieutenant de Rosay avait pris le livre à son tour ; ses yeux s'arrêtaient involontairement sur certains mots, sur certaines phrases, dont ce rapide examen ne lui permettait point de comprendre le sens :

— Voudrez-vous, mon général, me passer cet ouvrage quand vous l'aurez lu ?

— Gardez-le, mon ami ; j'ai encore besoin de repos et je ne pourrais certainement pas le lire ces jours-ci. Vous me le rapporterez la semaine prochaine.

Ce soir-là, le jeune officier se coucha tard ; les *Mémoires* du lieutenant Woodberry n'avaient pourtant rien qui différât des autres mémoires militaires ; mais les circonstances dans lesquelles il avait conçu le désir d'en prendre connaissance lui avaient ouvert des horizons nouveaux : il avait vu s'amollir la vieille intransigeance du général Bertet ; des doutes avaient assailli son propre cerveau ; de tout ce qu'il avait lu jadis, rien de précis n'était resté ; il lui semblait, au contraire,

que les lignes de ce simple « journal » allaient rester éternellement gravées dans son souvenir.

Il crut, de bonne foi, avoir participé, avec le héros du livre, aux campagnes de jadis ; il ne vit dans les régiments et aux armées d'alors que vols, déprédations de toutes sortes, saouleries, libertinages avec les filles rencontrées dans les pays parcourus, aventures d'amour et de chair plus encore qu'aventures de guerre ; puis, des soldats mourant de faim ou désertant, dans chacune des armées ennemies ; des étrangers venant ravager le territoire français sous prétexte de soutenir une caste politique, ou des soldats français faisant irruption dans les pays voisins et repoussés par les alliés, au son des cloches, aux cris répétés de « Viva Inglaterra ! Rompa Buonaparte ! » — car c'était, dans la pensée de beaucoup, pour ou contre Napoléon qu'on se battait, et non pour ou contre la France...

Napoléon ! Idole d'un jour, rapidement remplacée par une autre dans l'esprit de la foule.

Quelle note suggestive que celle-ci, datée de Paris, 8 juillet 1815[1] :

« Après avoir dîné chez Véry, nous nous sommes pro-

1. Page 341.

menés dans le jardin des Tuileries; nous avons vu le Roi se montrer à ses partisans à l'une des fenêtres du palais. La populace répondait à ses saluts par ses vociférations de « vive le Roi ! » Si son rival Napoléon s'était montré en même temps et avait prononcé quelques mots du haut d'un banc, le peuple aurait bien vite crié : vive l'Empereur ! »

De Rosay retint les passages suivants :

D'abord, ces lignes datées d'*Olite :* « Le vieillard me raconta ce qu'il avait fait pour nuire à l'ennemi de son pays; puis il me mena à une grotte près d'un col qui traverse la montagne, et j'y vis sept squelettes de français, que lui et son fils avaient massacrés. Plusieurs milliers de braves gens ont subi pareil sort dans ce pays, victimes de l'ambition de Napoléon [1]. »

Du camp de Maubeuge (21 juin 1815) : « J'ai vu aujourd'hui de telles scènes, après que nous avons eu franchi la frontière, que mon cœur en saignait pour ces malheureux paysans : leurs moissons, qui offraient de si belles promesses, ont été détruites à plaisir par les Prussiens, les Hanovriens, les Belges, et, je suis fâché de le dire, par les Anglais [2]... »

De Ressons, route de gauche de Compiègne (28 juin 1815) : « ... Aujourd'hui nous passâmes près d'un superbe château... Toutes les armoires avaient été forcées... Nous trouvâmes dans une chambre un vieux monsieur et deux belles jeunes filles. Quelle fut notre horreur et notre indignation en apprenant du vieillard qui pleurait, que ses deux filles avaient été violées sous ses yeux, et que les

1. Page 110.
2. Page 319.

Prussiens l'avaient battu et attaché à la fenêtre pendant le temps qu'ils commettaient cet outrage[1] !... »

Du camp du Bourget (2 juillet 1815) : « Nous parcourûmes les rues pour y trouver une maison où nous puissions dormir, mais toutes étaient dans le plus horrible état. Dans l'une d'elles, nous découvrîmes deux hommes et un enfant assassinés ; je dis assassinés, car ils avaient tout l'air de paysans[2]. »

De Paris (11 juillet 1815) : « Je suis fâché de voir l'état dans lequel sont les musées. Ceux du Jardin des Plantes sont déjà honteusement pillés, particulièrement le Muséum et l'amphithéâtre de chirurgie et d'anatomie. Plusieurs centaines de bouteilles ont été enlevées ; j'ai vu un individu qui en tenait deux et qui buvait l'esprit de vin qu'elles contenaient, et qui avait servi à conserver quelques lambeaux de chair humaine ou de curieux débris anatomiques[3]... »

De Rosay ne put s'endormir qu'au matin naissant. Son ordonnance, en le réveillant, lui remit ce court billet de Denise :

« J'apprends, mon cher ami, que vous avez voulu vous documenter sur les tueries de 1814 et 1815 ; j'ai copié, tout exprès pour vous, ce récit véridique d'un militaire, fils de militaire[4] ; méditez-le, il en vaut la peine.

» DENISE. »

1. Page 327.
2. Page 331.
3. Page 345.
4. Alfred de Vigny.

Elle avait transcrit ceci :

« C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'empereur et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau avec trente mille hommes.

» Nous devions attaquer Reims que l'empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un *dur à cuire*, voulut prendre sa revanche. Nous étions près d'Epernay et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait et après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près d'un joli château blanc, à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

» — Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic : là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe, avec son bonnet d'évêque ?

» — Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

» — Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'empereur, pour le quart

d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Worenzoff. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

» Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste, peu à peu comme je fais là, il me dit en prononçant un mot à chaque grain semé au vent.

» — Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. — Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... Vous les tournerez du côté de Reims... A onze heures... onze heures et demie, la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu... de la petite affaire de Craonne, qui n'était pas comme on dit piquée des vers.

» — Ça suffit, lui dis-je ; et je m'en allai avec mon lieutenant en second préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote ; car quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fît autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés, — il y a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en sou-

viennent bien. — Ils avaient l'habitude des Russes et savaient comment les prendre.

» Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent ; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible, la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait.

» Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir, que j'avais traversé d'outre en outre : un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en

voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa...

» Je compris alors mon œuvre, et j'y regardais avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête aussi s'était penchée comme s'il n'eut fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de sa nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

» Était-ce là un ennemi ? m'écriai-je. — Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi ; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre, qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges tâches, je sentis la blessure de mon front et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis

qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment le colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

» — Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

» — Regardez cela, dis-je; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

» — Eh ! sacrédié, mon cher que voulez-vous ? c'est le métier.

» — C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donné. Je la pris ; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur. »

CHAPITRE VII

EXAMEN DE CONSCIENCE

Le général Bertet n'avait pas tardé à regretter sa crise de lucidité. Il s'était ressaisi. Le Dr Brévalt, dans un entretien récent, lui avait paru soutenir des théories plus dangereuses que jamais. Comme il arrive souvent aux plus sages, le vieux militaire, par horreur d'un extrême, se réfugia dans l'autre ; ses anciennes convictions s'accentuèrent ; sa sensibilité se déplaça : au lieu de se laisser attendrir par les récits des tueries de jadis, il revécut par la pensée les hauts faits d'armes auxquels il avait pris part, et sa mémoire ne lui rappelait plus que la griserie des marches triomphales, les gaies sonneries de clairon, les fanfares des musiques militaires, les proclamations des généraux, les croix d'honneur...

Il avait, parmi ses livres, donné une place de choix à l'*Histoire militaire contemporaine* du lieutenant-colonel F. Canonge [1]; il en feuilleta les chapitres. Sa jeunesse tout entière refleurit dans l'évocation de la guerre de Crimée ; il y vit, sous cette mention « bataille de l'Alma, 20 septembre 1854 », l'extrait d'une lettre du général Bosquet, écrite dès le lendemain :

« C'est une belle journée, mais incomplète, sans trophées et sans prisonniers, par manque de cavalerie. »

Il ne songea point, cette fois, à critiquer l'esprit militaire qui l'avait dictée, et sa conscience ne se révolta pas à la lecture de la statistique établie par le lieutenant-colonel Canonge d'après les chiffres fournis par les Drs Chenu, Comisetti et Hubbeneth :

— Tués par l'ennemi, assassinés ou massacrés par les habitants des pays ennemis, suicidés, morts de maladie, victimes d'accidents (passages des rivières, insolations, congestions, etc.) : 250.000 hommes, français, anglais, piémontais, turcs ou russes. Hors de combat : même chiffre.

1. Charpentier, édit., 1887.

Nombre total des victimes : 500.000, sur moins de 700.000 belligérants.

Le général ne s'effraya point de ce formidable bilan ; il avait été de la fête !

Un autre livre se trouvait sur la même tablette : il le prit.

C'étaient les *Souvenirs d'un dragon de Crimée* [1]. Il y trouva retracée, étapes par étapes, la marche de l'armée.

On part sans enthousiasme, mais on a une suprême ressource : l'ivrognerie. En route, à Malte notamment, on se grise avec les alliés anglais ; on sort des prodiges de vaillance du fond des verres pleins d'ale, de whisky ou de marsala.

Le choléra vient mettre un terme discordant à cette gaîté bachique. En août 1854 « les hommes tombent comme des mouches. Bientôt les vivants ne suffisent plus à l'enterrement des morts. Les cadavres à peine couverts deviennent la proie des chiens et des oiseaux. Notre régiment perd là (à Varna) cinq hommes sur sept ».

En juin 1855, le scorbut et le choléra augmentent d'intensité : « La statistique officielle porte à plus de 20.000 hommes, soit au sixième de l'effec-

1. Ch. Mismer. Hachette, 1887.

tif présent sous les drapeaux français le chiffre des entrées aux hôpitaux pendant le cours du mois. » Le typhus fait 734 victimes françaises en décembre, 1.523 en janvier 1856, 3.400 en février, 2.500 en mars.

Cela inspire à l'auteur l'appréciation suivante : « La guerre est un retour pur et simple à l'état sauvage... Monter à l'assaut, pousser une charge n'est rien. Tout le monde est brave à un moment donné. Autre chose est de bivouaquer, pendant de longs mois, en butte à toutes les fatigues et à toutes les privations. » Comme il faut une note pittoresque dans son lugubre compte rendu, il explique que lui et ses compagnons avaient perdu l'habitude du mouchoir et des chaussettes et que leurs corps étaient dévorés par les poux.

Puis il dénombre les suicides, constate les ravages du typhus, du scorbut, de la famine, de la gale des chevaux.

En janvier 1855, ajoute-t-il, neuf mille soldats français entrèrent aux ambulances ; parmi ceux qui ne moururent pas, beaucoup restèrent estropiés par suite de congélation.

Les uniformes surchargent inutilement les malheureux : cravates bleues, guêtres, épaulettes,

boutons dont la perte donne l'air négligent et qui servent de point de mire, ainsi que le rouge des pantalons; les combattants qui n'ont pas été enlevés par la fièvre et la maladie servent de cibles vivantes aux ennemis.

A côté de ces appréciations générales, il y a des détails précis, pris sur le vif :

« ... Des cris déchirants m'attirent vers une ambulance de tranchée. Sur une longue table improvisée, des hommes étendus que charcutaient d'autres hommes armés de couteaux et de scies ; à terre, en tas, des bras et des jambes, non loin, des brancards chargés de blessés attendant leur tour; du sang partout; bref tout l'envers de la gloire. Quelques pipes allumées témoignaient du stoïcisme de certaines victimes et de l'impassibilité professionnelle des chirurgiens [1]. »

. . . . . .

« Quand j'arrivai entre le Mamelon-Vert et Malakoff, les cadavres étaient presque tous enlevés. Quelques brancardiers, en manches de chemises, achevaient paresseusement leur besogne, en fumant leurs pipes. Une épaisse couche de boulets, de fragments de bombes, de fusils brisés, de baïonnettes tordues, de gibernes et de toutes sortes de débris rendait difficile le passage de mon cheval. Ses pieds s'enfonçaient dans la terre gorgée de sang. Partout des batteries éventrées, des gabions dispersés, des affûts en pièces, des canons sens dessus dessous. Mais ce spectacle n'était rien en comparaison de celui de Malakoff.

1. Page 146.

Aucune plume ne saurait décrire les horreurs accumulées dans cet ouvrage par la ruine, la destruction et la mort. Alors me revint à la mémoire le « je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue », dont parle Bossuet.

» Les fossés regorgeaient de cadavres ; les embrasures des pièces en étaient bouchées; à l'une d'elles pendaient deux Russes, la tête en bas, les cheveux hérissés, atroces à voir. Après avoir franchi l'entrée, à la suite d'une prolonge d'artillerie, je m'engageai dans un véritable dédale de traverses blindées. Tantôt le hasard me conduisait à des recoins couverts de cadavres absolument nus et déjà tuméfiés, tantôt aux embrasures où Français et Russes s'étaient entre-tués et entre-assommés à coup de baïonnettes, de leviers et d'écouvillons [1]. »

. . . . . .

« En sortant de ce lieu d'enfer je me dirigeai vers le faubourg de Karabalnaïa. En certains endroits, il était impossible de passer sans faire un long détour. Derrière la courtine, qui reliait Malakoff au Petit-Redan, les Russes gisaient alignés comme au cordeau. Il y avait parmi les officiers, beaucoup d'enfants de seize à dix-huit ans dont les visages de jeunes filles endormies, semblant goûter la mort, selon l'expression biblique, contrastaient avec ceux des hommes tués en première ligne où l'on pouvait lire, en caractères effrayants, tout le paroxysme de la guerre, toute la gamme des sentiments compris entre l'héroïsme et la peur [2] ».

La peur? Le courage? En voici des exemples :

1. Pages 213 et 214.
2. Page 204.

« A chaque décharge, je percevais du désordre dans les rangs. C'était toujours le même cavalier (que les balles de l'ennemi effrayaient)... Le coupable était justement un de ces mauvais coucheurs qui sont des fléaux pour leurs camarades, parce que l'habitude de la salle d'armes leur permet d'affronter, à coup sûr, les chances du duel. L'occasion était bonne pour lui rabaisser le caquet : « Je me doutais bien, lui dis-je, que vous n'étiez qu'un poltron. » — J'ai maintes fois observé depuis qu'aucun tranche-montagne ne résiste à une véritable épreuve de courage. »

Et ailleurs :

« Il faut dire avec les Espagnols : « Un tel fut brave tel jour. » ... « Il n'en est pas un qui ne se sauve à un moment donné ou ne se dissimule derrière un nuage. *La moindre diarrhée suffit pour abattre la plus fière vaillance ; tandis que, sous l'empire d'une surexcitation, l'homme le moins belliqueux se bat comme un lion.* » L'habitude est aussi un élément dont il faut tenir compte en pareille matière. Le conscrit qui a respiré deux ou trois fois l'odeur de la poudre n'est plus reconnaissable au feu, et quelques jours de bombardement suffisent pour donner aux femmes et aux enfants l'insouciance des vieux soldats. A l'homme qui prétend n'avoir jamais eu peur, il n'y a point d'autre réponse à faire que celle de Turenne à un rodomont : « On voit bien, monsieur, que vous n'avez jamais mouché la chandelle avec vos doigts. » Au fond l'homme le plus brave est celui qui se domine assez pour paraître ne point avoir peur. »

Cependant, à mesure que le général lisait ces

dépositions, il sentait s'évanouir son enthousiasme ; ses souvenirs s'assombrissaient. Certains détails de ses campagnes d'antan lui apparaissaient plus répugnants ; il avait *vu* toutes les horreurs décrites...

Il se souvint aussi de ce que lui avaient raconté ses camarades présents à Solférino, trois ans après la fin de la guerre de Crimée ; il avait d'ailleurs sous la main la description qu'avait faite de cette bataille un témoin oculaire, Henry Dunant, instigateur de la *Convention de Genève*[1] et il se mit à la relire avec une ferveur attristée :

« Le soleil du 25 juin 1859 éclaira l'un des spectacles les plus affreux qui se puissent présenter à l'imagination. Le champ de bataille est partout couvert de cadavres d'hommes et de chevaux ; les routes, les fossés, les ravins, les buissons, les prés sont parsemés de corps morts, et les abords de Solférino en sont littéralement criblés. Les champs sont ravagés, les blés et les maïs sont couchés, les haies renversées, les vergers saccagés, de loin en loin on rencontre des mares de sang. Les villages sont déserts et portent les traces des ravages de la mousqueterie, des fusées, des bombes, des grenades et des obus ; les murs sont ébranlés et percés de boulets qui ont ouvert de lar-

1. Une brochure in-12, Genève 1863 (aujourd'hui introuvable). Il est à remarquer que M. Dunant n'est pas un littérateur, ni un théoricien d'aucune doctrine ; c'est *un spectateur* qui raconte les horreurs dont il fut témoin.

ges brèches ; les maisons sont trouées, lézardées, détériorées ; leurs habitants qui ont passé près de vingt heures cachés et réfugiés dans leurs caves, sans lumières et sans vivres, commencent à en sortir ; leur air de stupeur témoigne du long effroi qu'ils ont éprouvé. Aux environs de Solférino, surtout dans le cimetière de ce village, le sol est jonché de fusils, de sacs, de gibernes, de gamelles, de makos, de casques, de bonnets de police, de ceinturons, enfin de toutes sortes d'objets d'équipement et même de débris de vêtements souillés de sang, ainsi que de troncons d'armes brisées.

» Les malheureux blessés qu'on relève pendant toute la journée sont pâles, livides, anéantis. Les uns, et plus particulièrement ceux qui ont été profondément mutilés, ont le regard hébété et paraissent ne pas comprendre ce qu'on leur dit. Ils attachent sur vous des yeux hagards ; mais cette prostration apparente ne les empêche pas de sentir leurs souffrances. Les autres sont inquiets et agités par un ébranlement nerveux et un tremblement convulsif ; ceux-là, avec des plaies béantes où l'inflammation a déjà commencé à se développer, sont comme fous de douleur ; ils demandent qu'on les achève, et, le visage contracté, ils se tordent dans les dernières étreintes de l'agonie.

» Ailleurs, ce sont des infortunés qui non seulement ont été frappés par des balles ou des éclats d'obus qui les ont jetés par terre, mais dont les bras ou les jambes ont été brisés par les roues de pièces d'artillerie qui leur ont passé sur le corps. Le choc des balles cylindriques fait éclater les os dans tous les sens, de telle sorte que la blessure qui en résulte est toujours fort grave ; les éclats d'obus, les balles coniques produisent aussi des fractures excessivement douloureuses et des ravages intérieurs souvent ter-

ribles. Des esquilles de toute nature, des fragments d'
des parcelles de vêtements, d'équipement ou de chaussure
de la terre, des morceaux de plomb compliquent et ir
tent les plaies du patient et redoublent ses angoisses... E
plusieurs endroits les morts sont dépouillés par des voleur
qui ne respectent pas des blessés même encore vivants
les paysans lombards sont surtout avides de chaussures
qu'ils arrachent brutalement des pieds enflés des cadavres

» A ces scènes déplorables se mêlent des drames solen
nels ou pathétiques. Ici, c'est le vieux général Le Breton
qui erre à la recherche de son gendre, le général Danay
blessé, et qui a laissé sa fille, l'épouse du général Danay
à quelques lieues de distance, au milieu du tumulte et de
l'inquiétude la plus poignante..... Voilà un pauvre sergent-
major des chasseurs de Vincennes, qui a les deux jambes
traversées par des balles, que je reverrai dans un hôpital
de Brescia, que je retrouverai encore dans un des vagons
du chemin de fer qui me reconduira de Milan à Turin, et
qui doit mourir de ses blessures en passant le Mont-
Cenis... Tout près, et comme au centre d'un abattis de
lanciers et de chasseurs autrichiens, de turcos et de zoua-
ves, et dans son élégant uniforme oriental, gît le cadavre
d'un officier musulman, le lieutenant de tirailleurs algé-
riens Larbi ben Lagdar, dont le visage pâle et bruni repose
sur la poitrine déchirée d'un capitaine illyrien à la casa-
que d'une blancheur éclatante ; ces monceaux de lam-
beaux humains exhalent une vapeur de sang.....

» Le manque d'eau se fait de plus en plus sentir, les
fossés sont desséchés, les soldats n'ont pour la plupart
qu'une boisson malsaine et saumâtre pour apaiser leur
soif, et sur presque tous les points où l'on trouve une fon-
taine, des factionnaires, l'arme chargée, en gardent l'eau

pour les malades. Près de Cavriana, un marécage, devenu infect, abreuve pendant deux jours vingt mille chevaux d'artillerie et de cavalerie...

» Parmi les morts, quelques soldats ont une figure calme, ce sont ceux qui, soudainement frappés, ont été tués sur le coup ; mais un grand nombre sont restés contournés par les tortures de l'agonie, les membres raidis, le corps couvert de taches livides, les mains creusant le sol, les yeux démesurément ouverts, la moustache hérissée, un rire sinistre et convulsif laissant voir leurs dents serrées...

» Pendant les journées du 25, du 26 et du 27, que d'agonies et de souffrances ! Les blessures, envenimées par la chaleur et la poussière et par le manque d'eau et de soins, sont devenues plus douloureuses ; des exhalaisons méphitiques vicient l'air, en dépit des louables efforts de l'intendance pour faire tenir en bon état les locaux transformés en ambulances, et l'insuffisance du nombre des aides, des infirmiers et des servants se fait cruellement sentir, car les convois dirigés sur Castiglione continuent à y verser, de quart d'heure en quart d'heure, de nouveaux contingents de blessés.....

» Sur les dalles des hôpitaux ou des églises de Castiglione ont été déposés, côte à côte, des hommes de toutes nations, Français et Arabes, Allemands et Slaves ; il en est qui, provisoirement enfouis au fond des chapelles, n'ont plus la force de remuer, ou qui ne peuvent bouger de l'espace étroit qu'ils occupent. Des jurements, des blasphèmes et des cris qu'aucune expression ne peut rendre, retentissent sous les voûtes des sanctuaires. « Ah ! Monsieur, que je souffre ! me disaient quelques-uns de ces infortunés ; on nous abandonne, on nous laisse mourir misérablement, et pourtant nous nous sommes bien battus ! »

Malgré les fatigues qu'ils ont endurées, malgré les nuits qu'ils ont passées sans sommeil, le repos s'est éloigné d'eux ; dans leur détresse, ils implorent le secours d'un médecin, ou se roulent de désespoir dans les convulsions qui se termineront par le tétanos et la mort. Quelques soldats, s'imaginant que l'eau froide qu'on verse sur leurs plaies déjà purulentes, produirait des vers, refusent de laisser humecter leurs bandages ; d'autres, après avoir eu le privilège d'être pansés dans les ambulances, ne le furent plus durant leur station forcée à Castiglione, et ces linges excessivement serrés en vue des secousses de la route, n'ayant été ni renouvelés, ni desserrés, étaient pour eux une véritable torture. La figure noire de mouches qui s'attachent à leurs plaies, ceux-ci portent de tous côtés des regards éperdus qui n'obtiennent aucune réponse ; la capote, la chemise, les chairs et le sang ont formé chez ceux-là un horrible et indéfinissable mélange où les vers se sont mis ; plusieurs frémissent à la pensée d'être rongés par ces vers, qu'ils croient voir sortir de leur corps, et qui proviennent des myriades de mouches dont l'air est infesté. Ici est un soldat entièrement défiguré, dont la langue sort démesurément de sa mâchoire déchirée et brisée ; il s'agite et veut se lever ; j'arrose d'eau fraîche ses lèvres desséchées et sa langue durcie ; saisissant une poignée de charpie, je la trempe dans le seau que l'on porte derrière moi, et je presse l'eau de cette éponge dans l'ouverture informe qui remplace sa bouche. Là est un autre malheureux dont une partie de la bouche a été enlevée par un coup de sabre ; le nez, les lèvres, le menton ont été séparés du reste de la figure ; dans l'impossibilité de parler et à moitié aveugle, il fait des signes avec la main, et par cette pantomime navrante, accompagnée de sons

gutturaux, il attire sur lui l'attention. Je lui donne à boire et fais couler sur son visage saignant quelques gouttes d'eau pure. Un troisième, le crâne largement ouvert, expire en répandant sa cervelle sur les dalles de l'Eglise ; ses compagnons d'infortune le repoussent du pied parce qu'il gêne le passage ; je protège ses derniers moments et recouvre d'un mouchoir sa pauvre tête qu'il remue faiblement encore. »

Henri Dunant raconte ensuite comment il a contribué à l'organisation des ambulances de Castiglione avec le concours de femmes du pays, de voyageurs et d'officiers.

« Mais bientôt l'un de ces militaires se sent malade d'émotion et nos autres infirmiers volontaires se retirent successivement incapables de supporter longtemps l'aspect de souffrances qu'ils ne peuvent que si faiblement soulager..... Un jeune touriste français, oppressé par la vue de ces débris vivants, éclate soudainement en sanglots. Un négociant de Neufchâtel se consacre pendant deux jours à panser les plaies et à écrire pour les mourants des lettres d'adieux à leurs familles. On est obligé, par égard pour lui, de ralentir son ardeur, comme aussi de calmer l'exaltation compatissante d'un Belge, qui était montée à un tel degré qu'on craignait qu'il ne fût pris d'un accès de fièvre chaude...« Ne me laissez pas mourir! » s'écriaient quelques-uns de ces malheureux qui, après m'avoir saisi la main avec une vivacité extraordinaire, expiraient dès que cette force factice les abandonnait. Un jeune caporal d'une vingtaine d'années, à la figure douce et expressive, nommé Claudius Maguet, a reçu une balle dans le flanc gauche ; son état ne laisse plus d'espoir, et il le comprend

lui-même ; aussi après que je l'ai aidé à boire, il me remercie et, les larmes aux yeux, il ajoute : « Ah ! monsieur, si vous pouviez écrire à mon père, qu'il console ma mère ! » Je pris l'adresse de ses parents et peu d'instants après il avait cessé de vivre. Un vieux sergent, décoré de plusieurs chevrons, me disait avec une tristesse profonde, d'un air de conviction et avec une froide amertume : « Si l'on m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis que ce soir, je serai mort ! » Le soir, il était mort.

« Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! » vociférait avec une énergie farouche un grenadier de garde, plein de force et de vigueur trois jours auparavant, mais qui, blessé à mort et sentant bien que ses moments étaient irrévocablement comptés, regimbait et se débattait contre cette sombre certitude ; je lui parle, il m'écoute, et cet homme adouci, apaisé, consolé, finit par se résigner à mourir avec la simplicité et la candeur d'un enfant. Voyez là-bas au fond de l'église, dans l'enfoncement d'un autel à gauche, ce chasseur d'Afrique couché sur de la paille ; trois balles l'ont frappé, une au flanc droit, une à l'épaule gauche, et la troisième est restée dans la jambe droite ; nous sommes au dimanche soir, et il affirme n'avoir rien mangé depuis le vendredi matin ; il est dégoûtant de boue séchée et de grumeaux de sang ; ses vêtements sont déchirés, sa chemise est en lambeaux ; après avoir lavé ses plaies, lui avoir fait prendre un peu de bouillon, et après que je l'ai enveloppé dans une couverture, il porte ma main à ses lèvres avec une expression de reconnaissance indéfinissable. A l'entrée de l'église est un Hongrois qui crie sans trêve ni repos, réclamant en italien et avec un accent déchirant un médecin ; ses reins qui ont été labourés par des éclats de mitraille ou comme sillonnés

par des crocs en fer laissent voir ses chairs rouges et palpitantes; le reste de son corps enflé est noir et verdâtre ; il ne sait comment se reposer ni s'asseoir. Je trempe des flots de charpie dans de l'eau fraîche et j'essaie de lui en faire une couche, mais la gangrène ne tardera pas à l'emporter. Un peu plus loin est un zouave qui pleure à chaudes larmes et qu'il faut consoler comme un petit enfant. Les fatigues précédentes, le manque de nourriture et de repos, l'excitation morbide et la crainte de mourir sans secours développaient même chez d'intrépides soldats une sensibilité nerveuse qui se traduisait par des gémissements et des sanglots. Une de leurs pensées dominantes, lorsqu'ils ne sont pas trop cruellement souffrants, c'est le souvenir de leur mère et l'appréhension du chagrin qu'elle éprouvera en apprenant leur sort. »

En relisant ces dernières lignes, le général Bertet pensait que c'était bien là, en effet, la réaction forcée après l'heure d'exaltation qui caractérise le courage militaire. On se bat avec fureur ; la fièvre vous emporte ; et puis, au lendemain de la bataille, l'ardeur ne laisse place qu'au découragement: les vivants contemplent avec stupeur le champ de bataille où croupissent pêle-mêle amis et ennemis, tandis que le souvenir du foyer attise la souffrance des blessés — ces demi-morts qui crèvent le plus souvent comme de pauvres chiens abandonnés...

Et le vieux militaire se rappela, en même temps, le récit que lui avait fait un de ses contemporains, le général Etienne Türr, l'ancien compagnon de Garibaldi[1] :

« C'était en mai 1860, sous le beau ciel bleu de l'Italie. Nous marchâmes avec les *Mille* de Garibaldi vers Palerme. Près de la bourgade de Partenico je remarquai que les hommes de l'avant-garde s'arrêtèrent comme cloués sur place. Ils regardaient une douzaine de soldats bourbons et un tas de chiens qui rongeaient les cadavres. Je m'approchai et, saisi d'épouvante, je constatai que les corps des soldats étaient rôtis.

» Le général Garibaldi éclata et poussa des imprécations. Il excitait la troupe à avancer rapidement. Il lui tardait d'entrer à Partenico. La population le reçut avec des acclamations enthousiastes ; mais le général resta sombre et il s'écria d'une voix frémissante de colère :

» — Je viens de voir une chose barbare. Les champions de la Liberté n'ont jamais combattu contre leurs frères de sang d'une manière si indigne, si anti-humaine.

» Les gens de Partenico écoutaient, silencieux, les violents reproches du général. Enfin l'un d'entre eux avança et rompit le silence.

» — Nous reconnaissons que nous avons mal agi, mais, avant de nous condamner, veuillez apprendre, mon géné-

1. Ces propos ont souvent été rappelés par le général Türr ; il les a consignés notamment dans l'*Echo de la Méditerranée* du 30 mars 1902, quelques jours avant l'ouverture du Congrès Universel de la Paix.

ral, ce qui s'est passé. Ce sera sinon une excuse, du moins une explication.

» Et le peuple nous conduisit vers un groupe de quatre ou cinq maisonnettes et il nous montra là des femmes, des enfants, gisant en tas, brûlés, carbonisés.

» — Voilà ce qu'ils ont fait ces soldats des Bourbons ! Ils ont chassé les femmes et les enfants dans ces maisons, les y ont enfermés et ont mis le feu. Les malheureux poussaient des cris déchirants, mais les soldats gardaient toutes les issues et ne laissaient partir personne. Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, les infortunés étaient brûlés, rôtis, sous les yeux des soldats ; exaspérés par notre juste fureur, nous nous sommes rués sur ces ogres et nous avons vengé les malheureuses et innocentes victimes. Nous avons fait subir à ces monstres le supplice qu'ils avaient infligé à nos femmes et à nos enfants.

» J'eus un haut-le-cœur indicible. Dans ma rage je maudissais ceux qui avaient vicié le peuple et lui avaient inspiré ces instincts de bête fauve.

» Depuis ce jour-là ces cadavres carbonisés n'ont cessé de hanter mon esprit. »

Le général Bertet était angoissé par les souvenirs si précis du général Türr. Il avait pris part, comme lui, à de nombreuses campagnes ; comme lui, il sentait soudain un écœurement l'envahir : il repoussait tout à coup les images qui ne l'offusquaient point, quelques heures auparavant. Des précisions se formaient, qui modifiaient sa mentalité. Pressantes, tenaces, des visions terri-

fiaient son cerveau, et la fièvre s'emparait

Il revit, d'abord, avec une effrayante pré
les jours sombres du Mexique et le com
Borrego, en juin 1862. Le lendemain de la
les premières lueurs du matin éclairent un
cle saisissant d'horreur : à cent mètres au-d
de la plate-forme rocheuse où il se tro
aperçoit un entassement de cadavres, la
broyés dans leur chute ; plus loin, des cor
nimés suspendus à des saillies de roche
trant des figures qui ont conservé dans
l'expression de la plus profonde épouvant
un malheureux blessé fait de vains effor
repousser deux cadavres dont le poids l'é
là, un soldat, arrêté dans sa chute par un
che qui le tient suspendu au-dessus d'
cipice où l'attend une mort certaine, ro
yeux terrifiés et suppliants. Enfin, sur le
même,des rangées de cadavres au milieu d
de sang [1].

Puis, subitement, c'est une autre visi
l'obsède. A-t-il été vraiment témoin de c
velles horreurs ? Il ne saurait l'affirmer ;

1. *Combats et retraite des six mille,* par le princ
Bibesco (Plon Nourrit, 1887).

confond dans sa pensée, les choses vues et le récit des spectacles qui furent subis par d'autres.

Il distingue nettement le défilé des misères humaines : membres broyés, poitrines trouées, plaies hideuses provenant d'éclats d'obus, visages défigurés par des coups de crosse, joues creusées par la faim, rires stridents et désespoir morne ; du sang, partout du sang, sur les pompons, sur les plumets, sur l'or des uniformes ; puis une plainte sourde, un cri aigu ou le silence de la mort, remplaçant les tambours, les clairons et les musiques militaires... Est-ce encore le Mexique ? Est-ce Solférino ? Non ! Il croit pouvoir préciser maintenant : c'est Sadowa [1]...

Mais voici que tout s'obscurcit autour du général Bertet. Il était debout, les bras tendus comme pour repousser ces cauchemars ; il veut s'asseoir ; il trébuche et tombe tout d'une pièce. Sa tête a heurté contre un meuble ; une plaie ensanglante son front. A son appel, Denise accourt, affolée ; elle recueille des mots sans suite : « ... Atroce !... fou !... assassin !... criminel !... Et moi !... moi !... je vous défends !... je ne veux pas ! »

1. *Sadowa et la Campagne de sept jours* (Vilbœr).

CHAPITRE VIII

REMORDS

Le général garda plusieurs jours le lit ; mais Brévalt, cette fois, n'était point près de lui. Le jeune médecin venait d'être victime de son dévouement : à l'hôpital, en soignant des varioleux, il avait contracté leur maladie ; son état était alarmant.

Denise, dont les anxiétés se trouvaient partagées, s'aperçut, pour la première fois, qu'elle aimait Brévalt, non plus à la façon d'une amie d'enfance, comme autrefois... La femme s'était révélée en elle ; son cœur et son cerveau étaient occupés par le souvenir du docteur. Symptôme caractéristique, les visites de son ami de Rosay lui devenaient désagréables : elle établissait entre

les deux jeunes gens des comparaisons qui n'étaient point à l'avantage du lieutenant.

Grâce au fils de la pêcheuse, qui se présentait régulièrement chez le concierge de l'hôpital, elle pouvait avoir de fréquentes nouvelles du malade; et c'était, de jour en jour, une émotion plus violente quand le bossu venait rendre compte de sa mission.

Un matin, il s'était mis en retard. Denise, inquiète, le guettait depuis près d'une heure quand elle l'aperçut courant à perdre haleine vers la villa. Elle alla à sa rencontre ; et lui, avec une inconscience de brute, s'écria :

— Ah ben !... Ah ! ben !... Il est mort, cette fois !

La jeune fille eut un éblouissement; sa face, devenue en un instant exsangue, exprimait une profonde douleur ; mais elle put bégayer :

— Le docteur?... le docteur?... Vous êtes sûr?

L'autre eut l'air étonné :

— Mais non ! je ne parle pas du docteur... Il va bien, le docteur !... C'est le sale prussien qui vient de crever.

Denise avait su dominer sa douleur; dès qu'elle

fut certaine que Brévalt ne courait aucun danger immédiat, elle ne se contint plus : une réaction nerveuse lui fit verser d'abondantes larmes. Elle se réfugia dans sa chambre et y resta, prostrée, jusqu'au déjeuner.

On avait recommandé à son grand-père, maintenant rétabli, de faire de courtes promenades. Elle l'accompagna comme de coutume et le guida instinctivement vers le bord de la mer.

Le soleil n'était pas ardent ; la brise leur apportait, à travers les jardins, une odeur d'héliotrope et de tubéreuses ; quand ils furent près du rivage, ils allèrent s'asseoir là où, quelques mois auparavant, Brévalt et de Rosay les avaient rencontrés. Le vieillard, tout à la joie du convalescent, regardait avec béatitude l'écume blanche que le flot faisait jaillir jusqu'à ses pieds. Denise, d'abord grisée par la vue de cette nature splendide, qui lui était pourtant familière, avait oublié ses chagrins ; elle éprouvait, elle aussi, un bien-être étrange, et le soleil, les fleurs, la mer, mettaient en elle comme une volupté de vivre et un ravissement infini.

Ils restèrent quelque temps à cette place, n'é-

changeant que de rares paroles, quelques mots affectueux dont la banalité trahissait cette quiétude où ils se complaisaient. Mais, tout à coup, Denise tressaillit et laissa échapper un si profond soupir que son aïeul s'inquiéta :

— Es-tu souffrante?

Elle se troubla, et voulut éviter un mensonge :

— Je songeais que nous étions heureux de jouir de ce temps merveilleux, pendant que d'autres...

Elle n'osait préciser : c'était à Brévalt qu'elle pensait.

Mais le général interprétait autrement sa réponse. Il avait lu, la veille, le récit des premières hostilités de la guerre russo-japonaise ; son journal avait donné des détails, établi des pronostics ; on prévoyait le transport de centaines de mille Russes à travers des contrées où sévissait un froid rigoureux ; le vieux militaire avait, toute la nuit, rêvé de mers glacées, de plaines couvertes de neige, et de soldats criant la faim, mourant de froid...

Il reprit, mélancolique :

— Oui ! Ces pauvres gens sont bien à plaindre !...

Denise le regarda avec surprise, mais fut heureuse de n'avoir pas été devinée. Elle s'absorba

de nouveau dans le souvenir de son ami, escomptant sa guérison prochaine, imaginant leur prochaine entrevue, après ces journées d'inquiétude, et les longues causeries où s'établirait la définitive communion de leurs goûts, de leurs pensées, de leur cœur.

Le général Bertet la fit brusquement sortir de ses rêveries ; son esprit chevauchait à la suite des protagonistes de la lutte russo-japonaise :

— As-tu lu, demanda-t-il, dans le journal de ce matin, l'histoire de ce capitaine de vaisseau qui s'est tué après avoir fait sauter son navire ?... Non ?... Eh bien ! Voici brièvement ce qui s'est passé : cet officier russe était cerné par les Japonais ; à côté de lui une canonnière venait de brûler et de couler ; depuis une heure et demie il luttait contre six vaisseaux ennemis qui, sans relâche, lui envoyaient du fer ; il était contraint de se rendre, à moins qu'une torpille ne l'envoyât au fond de la mer. Alors, commandant machine en arrière, il gagna du champ, ordonna à ses hommes de mettre les chaloupes à la mer et de s'y embarquer ; puis, demeuré seul, il descendit dans la soute aux poudres, y enflamma une mèche, et, remontant sur le pont, il se brûla la

cervelle et fut bientôt englouti parmi les débris de son navire... Le journal s'extasie devant cet incomparable sacrifice, devant cette « rage de mourir » qui transforme en héros un officier obscur. J'aurais sans doute été de son avis jadis, quand j'avais vingt ans ; mais je trouve aujourd'hui que ces héroïsmes à l'antique sont tout à faits surannés. La mort d'un soldat est toujours déplorable quand elle ne répond à aucune nécessité ; le suicide d'un chef, dans de telles conditions, est un acte d'exaltation morbide ; ceux qui l'admirent commettent une grave inconséquence. A ces « rages de mourir », je préfère la « rage de sauver » qui a cloué sur un lit d'hôpital notre ami Brévalt...

Le général fit le panégyrique du jeune docteur ; Denise l'écoutait parler avec une religieuse attention.

Puis il conclut :

— Je le croyais exagéré, paradoxal, il y a peu de temps encore. Depuis qu'il a donné la mesure de son courage, j'ai réfléchi, et je reconnais que j'ai eu tort. D'ailleurs j'ai fait un sérieux examen de conscience, et, depuis hier, je me suis livré à un travail de « revision » de mes propres opinions...

Comme Denise le grondait, à ce mot de *travail* :

— Ne te tourmente pas, ajouta-t-il. Je me contente de collectionner des souvenirs, et je rapproche de ce qu'ont écrit les autres ce que j'ai vu moi-même... ce que j'ai honte, parfois, d'avoir vu !

Le soir, pendant que sa petite-fille brodait à côté de lui, le général compulsa plusieurs volumes qu'il avait réunis, et prit des notes.

Il s'arrêtait parfois pour faire une réflexion, lire une page de mémoires ; Denise, alors, s'interrompait et contemplait avec sollicitude la physionomie attristée du vieillard. Elle lui conseillait de se reposer, de ne point s'attarder à ces lectures qui le fatiguaient en le passionnant ; mais il ne l'écoutait pas, et sa plume courait, plus hâtive, sur le papier ; il s'empressait à sa tâche, comme s'il eût craint de ne pouvoir l'achever.

— Les médecins voient mieux et plus juste que nous autres militaires ! s'écria-t-il en s'arrêtant aux premiers feuillets d'un nouveau livre, les *Impressions de campagne* du Dr Beaunis [1].

1. *Impressions de campagne* (*1870-71*) du Dr Beaunis, profes-

Et il griffonna ces mots, simplement mnémotechniques :

La guerre : gigantesque vivisection.

L'espionnage préventif : ouvriers et domestiques étrangers engagés en temps de paix et guidant les troupes en temps de guerre.

Le siège : massacre odieux des femmes, des enfants, des vieillards ; destruction des hôpitaux, musées, cimetières. Les femmes subissent un ébranlement nerveux qui va souvent jusqu'à la folie.

Monstrueux mysticisme : les dames de Stuttgart adressent une bible de luxe au général de Werder pour le féliciter du siège de Strasbourg, au cours duquel il a fait bombarder avec insistance la cathédrale, monument de beauté et de culte ; — et ce même général répond aux donatrices : « ... Vous ne pouviez choisir un plus beau cadeau. Il nous montre le ciel et nous conduit vers Dieu, de qui dépendent toutes choses. »

Sens de la propriété : la notion de la propriété

seur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy, ancien médecin en chef de l'ambulance de la première division du 18e corps. Alcan et Berger-Levrault, 1887.

disparaît; le simple soldat *chaparde*; l'officier, privé de tout, *réquisitionne*, légalement d'abord, illégalement bientôt; les uns et les autres réquisitionnent ou chapardent tout, même l'honnêteté des filles.

Ivresse: au village de Juranville, des soldats prussiens, ivres morts, fusillent des blessés dans la maison Delafoy; l'un d'eux, dans la maison Pierre, assouvit une inexplicable passion sur une femme de 85 ans, malade et alitée.

Mutilations volontaires: des soldats se font sauter un doigt pour échapper aux dangers de la bataille, et entrer à l'ambulance. Le 17 janvier 1871, sur vingt-quatre blessés que le Dr Beaunis panse dans la matinée, neuf sont dans ce cas.

Paniques folles: elles s'emparent des plus courageux, à la suite, souvent, d'une fausse nouvelle.

Complications ordinaires des blessures: érysipèle, gangrène, tétanos, hémorragie.

Au crayon rouge, et d'un large trait dans la marge, le général enveloppa les passages suivants de l'ouvrage de l'ancien médecin en chef:

« ... Ces blessures par obus sont horribles et dans les campagnes de la Loire et de l'Est, je n'ai rien vu de comparable à ce que j'ai vu à Strasbourg. Ces effets sont dus probablement à l'énormité des projectiles et à leur puissance de pénétration ; ajoutez-y les ravages produits dans ces plaies par l'enveloppe de plomb des shrapnels et des grenades : cette enveloppe se tord par l'éclatement de l'obus et présente des angles aigus et des bords déchiquetés qui s'enfoncent dans les chairs et les déchirent dans tous les sens. La main hésite en face de telles blessures ; amputer, amputer toujours ; ce n'est plus de la chirurgie, c'est une vraie boucherie humaine. Le matin à l'hôpital on ne faisait que les opérations urgentes ; tout le reste était réservé pour l'après-midi ; on se donnait rendez-vous dans la salle d'opérations et là on *travaillait* sans désemparer au bruit des obus et des éclats qui tombaient à chaque instant dans l'hôpital. Il y avait des moments où cette salle d'opérations ressemblait à un véritable abattoir. J'ai vu trois et quatre opérations se faire en même temps, pendant que d'autres blessés, râlant et perdant leur sang, attendaient leur tour dans le vestibule.

» Je me rappellerai toujours la matinée du 8 septembre. Il était dix heures : le service était terminé : nous allions partir lorsqu'on apporta coup sur coup une douzaine de blessés. Plus de lits vacants ; il fallut immédiatement ouvrir une salle qu'on finissait à peine de badigeonner ; les lits étaient là ; mais pas de matelas, pas de draps, pas d'infirmiers disponibles ; à chaque minute, arrivait un nouveau brancard ; la moitié de ces blessés râlait déjà ; d'autres étaient dans la stupeur ; quelques-uns avaient toute leur connaissance et demandaient à grands cris qu'on les fit dormir ; leurs camarades qui les avaient apportés étaient

là, pâles, immobiles d'horreur, et se disant sans doute que demain ce serait peut-être leur tour.

» Je soulève la couverture jetée sur le premier blessé : c'est un artilleur ; la jambe droite a été presque détachée par un éclat d'obus ; elle est là, à côté de lui, chaussée encore de la botte d'ordonnance, et ne tenant plus que par un lambeau de chair ; je le fais monter à la salle d'opérations pour achever la section. Le second est un jeune mobile, presque un enfant ; il a le crâne fracassé, la figure en sang, les yeux éteints ; à la tempe une plaie béante au fond de laquelle le cerveau se soulève à chaque mouvement respiratoire ; le projectile est dans la substance cérébrale, il va mourir; l'aumônier, agenouillé à son brancard, l'administre à la hâte. Le troisième est mort; on ne regarde pas même sa blessure ; le temps presse. Celui-là a la poitrine traversée par une balle, il respire à peine, passons: rien à faire. Quel est celui-là qui râle dans un coin? Je regarde: la fesse est broyée ; le projectile a pénétré par derrière jusque dans la profondeur du bassin, ce n'est pas une plaie, c'est quelque chose d'informe et sans nom, un mélange de muscles palpitants, d'anses intestinales grouillant encore, de lambeaux d'étoffe, de morceau de paille et de fumier, d'esquilles osseuses...

» Je m'arrête ; le cœur se soulève. Oh ! si l'on pouvait prendre un de ces grands conquérants qui jouent avec la vie humaine, le placer là en face d'un tel spectacle, le forcer d'assister à l'agonie de ces malheureux, le faire vivre au milieu de ces râles et de ces sanglots, ne serait-ce pas justice ? L'indignation vous saisit au cœur et la gloire d'un Napoléon Ier ou d'un Guillaume est bien peu de chose pour un médecin qui voit souvent de pareilles scènes; ces grands héros ne sont pour lui que des assassins. »

Le général s'était pris le front à deux mains, et il monologuait doucement :

— Tout cela est vrai ! J'ai vu des scènes pareilles ! C'est exact !... Mais on n'en parle pas... On oublie... On veut s'illusionner... Et puis vient le moment où un témoin, un savant, vous donne son sentiment... On ouvre les yeux... C'est vrai !... Voilà ce que font les grands héros !

Il continua à lire distraitement le bilan du siège de Strasbourg : la ville supportant trente jours de tranchée ouverte et quarante-quatre jours de bombardement ; 241 pièces ennemies lançant sur la cité 193.722 projectiles ; 800 maisons entièrement détruites ; des quartiers anéantis ; la bibliothèque, le musée, le théâtre, la préfecture, le palais de justice, l'arsenal incendiés ; la cathédrale mutilée ; les hôpitaux criblés de mitraille ; les femmes et les enfants massacrés par les obus.

Son attention est attirée par ces lignes :

« ... Quels ravages ! Il est impossible de s'en faire une idée ; on croirait voir les ruines des anciennes villes détruites ; dans certains endroits les limites des maisons ne sont plus reconnaisables ; à perte de vue, ce ne sont que des décombres, des murs éventrés ; çà et là un lambeau de fenêtre ou de gouttière, qui pend d'une façade croulante ; des chapiteaux se tenant en l'air par un miracle

d'équilibre, et parmi ces ruines des habitants, fouillant dans les décombres pour retrouver, s'il est possible, quelques débris de leur avoir.

» Sur les remparts, c'est plus affreux encore. Tout est défoncé, effondré ; les arbres abattus par les boulets sont jetés en travers des chemins ; les pièces de canon démontées gisent sur le sol, entaillées et faussées par les obus ; les roues et les affûts brisés sont à moitié enfouis en terre ; les casemates sont inhabitables ; le terrain est fouillé et ravagé comme par un tremblement de terre. »

Et cette description du champ de bataille, après sept jours écoulés :

« Quel changement ! Plus de cadavres ! Ils sont tous enterrés ; çà et là, un monticule de terre fraîchement remuée indique la place où gît un soldat ; à certains endroits, le monticule est plus grand ; une croix de bois est plantée dessus. Les chevaux ne sont pas encore enterrés ; leurs cadavres sont là couchés dans les champs et sur les routes, à moitié gelés par le froid et déjà déchiquetés par les corbeaux. Les armes, les fusils, les sabres ont disparu des champs de bataille, mais on y voit une quantité de sacs à moitié brisés, des bidons défoncés, des gamelles rongées par la rouille ; par ci, par là, un vieux képi déteint, un pantalon déchiré, une chemise ou une veste ensanglantées. Dans les campagnes errent quelques chevaux blessés abandonnés et mourant de faim et de soif. Tous les sacs des soldats sont vides ; tout ce qui avait une valeur quelconque, souliers, linge, vêtements, a disparu ; tout ce qui était bon à quelque chose a été enlevé. Par qui ? Tout le monde s'y est mis, camarades, ennemis, paysans qui

viennent s'abattre le lendemain sur le champ de bataille ; j'en trouvai qui creusaient des cachettes dans leur champ et y jetaient à la hâte et pêle-mêle tout ce qui leur tombait sous la main. C'était hideux, sale et mesquin. »

Et puis la retraite :

« Les hommes marchaient péniblement, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, glissant à chaque pas, se suivant machinalement les uns les autres, l'œil fixe et atone, la tête baissée vers la terre et ne prononçant pas une parole, à moins que ce ne fût un juron ou une plainte ; ils marchaient ainsi jusqu'au moment où, épuisés et à bout de forces, ils tombaient sur le bord du chemin, n'ayant plus le courage de se relever et attendant là, les pieds gelés par l'immobilité et le froid, qu'une des voitures du convoi consentit à les prendre ou qu'un camarade énergique les forçât de se remettre debout et de le suivre.

» Arrivés à l'étape, ils se précipitaient immédiatement dans les premières maisons du village, ayant à peine le courage de faire la soupe ; si vous essayiez d'entrer dans une de ces pièces, une odeur infecte vous repoussait; ils étaient là entassés comme des moutons ; mais il survenait à chaque instant de nouveaux arrivants. Les hommes couchés étaient obligés de se relever pour n'être pas piétinés par leurs camarades; ils se tenaient tous debout pressés les uns contre les autres, se soutenant mutuellement, respirant à peine dans cette atmosphère viciée, mais *ayant chaud*. Le matin tout ce monde dormait d'un sommeil lourd comme l'asphyxie, et quand l'heure de se mettre en marche était arrivée, les officiers ne pouvaient parvenir à réveiller leurs soldats ; les cris, les menaces, les injures,

les coups même restaient sans effet, ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des masses inertes que rien ne pouvait arracher à leur sommeil. »

Bien que l'heure fût avancée, le général s'empara d'un autre livre, et l'ouvrit fiévreusement. Il s'arrêta un moment à ce récit des massacres de Bazeilles [1] :

« ... C'est alors un carnage hideux. On s'attaque avec les armes que fournit la nature ; on se déchire, on s'étrangle.

» Des soldats se jettent l'un sur l'autre, la baïonnette à la main, et s'enferrent réciproquement ; des officiers, sans parer les coups de l'adversaire, se plongent l'un à l'autre l'épée dans le corps ; des mourants s'attaquent aux vainqueurs avec les dents...

» Les défenseurs des maisons qu'on enlève, on les jette par les fenêtres : leur cervelle jaillit au loin. Cernés, étendus à terre, ils continuent à faire feu et sont tués à coups de pierres...

» C'est la rage des forcenés...

» Partout de sauvages malédictions, le cliquetis sinistre des baïonnettes qui se croisent, les cris d'angoisse des femmes qui fuient, les gémissements de douleur des blessés.

» ... C'est une lutte exaspérée et sans merci, où les morts bavarois s'entassent et s'écrasent dans la grande rue. On ne compte plus les cadavres des soldats du roi Louis : les tuniques bleues à collet jaune, ou vertes à collet rouge,

1. Dick de Lonlay, *Français et Allemands* (guerre de 1870-71).

sont là, étendues par milliers. On les voit fauchées par grappes, les cadavres faisant appui aux cadavres, et ces morts demeurent ainsi sans tomber.

» ... Contre le château de Montvillers, un champ rayé de sillons est encombré d'hommes et de chevaux tués, de caissons, de casques, de sacs, d'armes brisées, et bordé d'arbres, derrière lesquels on aperçoit des maisons et des pétillements d'incendie, dont la fumée noire déploie dans le ciel ses ailes sinistres... Rien de plus sinistre et de plus tragique, que ces corps couchés sur le sillon, comme des épis fauchés. »

Le général poursuit avec peine sa lecture; il lui semble qu'il est acteur dans cette épouvantable tragédie : il voit les Bazeillais massacrés chez eux, les malades tués dans leur lit, des femmes et des hommes brûlés vifs, des vieillards fustigés, des filles violentées; c'est bien, comme le dit l'auteur, « *l'ébriété du sang, de la ruine et du carnage, montant jusqu'au délire* ».

« ... Toutes les rues sont en feu ; les flammes brûlent le visage à mesure qu'on avance ; la fumée aveugle ; on marche à travers des ruines fumantes, à travers les maisons qui s'écroulent, à travers des masses de cadavres isolés ou par groupes, mutilés par le fer, noircis par le feu, rougis par le sang et gonflés d'une manière hideuse... Détail horrible : on voit dressés contre un mur en ruines, les corps raidis et à moitié carbonisés de trois bourgeois, auxquels l'ennemi a, par une dérision sacrilège, mis des fleurs dans la bouche et des couronnes sur la tête...

» ... Cependant, il se dégage de ces décombres une odeur affreuse de cadavres en putréfaction... »

Le vieillard veut fermer le volume. Il est trop ému par cette évocation des horreurs qu'il a connues; il suffoque. Mais des mots humiliants, imprimés en italiques, ont frappé ses yeux : *Capitulation... Sedan...* Il continue à lire :

« ... Tous les édifices publics, toutes les églises convertis en ambulances, ne peuvent contenir nos malheureux blessés.

» Dans la plus vaste de toutes ces enceintes, il n'y a plus une seule dalle qui ne soit couverte de sang.

» Sur les marches des églises, nos pauvres troupiers attendent le tour de l'affreux scalpel, et se pansent les uns les autres, avec leur linge ensanglanté.

» ... Au loin, dans la nuit, on aperçoit, sur les collines, les lanternes des ambulanciers qui explorent le champ de bataille. Trente-cinq mille hommes, au moins, couvrent la terre sanglante. »

Et le général songe que de bons Français, aujourd'hui encore, sont assez inconsciemment légers pour parler de revanche par les armes ! Il pense, du moins, que d'autres — et notamment des officiers — sont plus clairvoyants : dans un numéro de la *Revue de Paris* des premiers mois de 1902, un capitaine de chasseurs, en garnison dans l'Est, a publié, sous le pseudonyme de Jean

Saint-Yves, une jolie étude intitulée « Sur les côtes de la Meuse » ; il y raconte qu'une fois, en manœuvres, sa compagnie stationnait dans un petit village près de la frontière; le capitaine cause avec les gens du pays :

« Je parlais du passé, sollicitais les souvenirs. « Ah! monsieur, me dit une femme, allez, c'est pas à souhaiter que ça revienne. Ils étaient là à manœuvrer dernièrement. On les a vu de près. Comme en 1870, il en est passé des quantités. Il y avait des canons, des cavaliers, des tas de soldats... *Ah! non, c'est pas à souhaiter. Ce serait encore comme l'autre fois, peut-être.* » Et ma tristesse accrue me sembla plus lourde à porter... »

C'est plus que de la tristesse qui envahit en ce moment l'âme du général Bertet. Il essaie, lui aussi, de se représenter le passé, tout le passé; il scrute sa conscience, établit des responsabilités auxquelles il n'avait jamais songé, exagère l'énormité des méfaits qu'il a contribué à commettre.

Un remords l'étreint.

Il se met à pleurer comme un enfant, et sa petite-fille vient doucement vers lui, émue elle-même jusqu'aux larmes par cet attendrissement dont elle comprend la cause.

Puis, la fatigue le terrasse : il s'endort sur son

fauteuil ; et des rêves le poursuivent, effrayants.

Pourtant les spectacles de mort s'effacent peu à peu ; il aperçoit maintenant une rue de grande ville, et des gens aux fenêtres, acclamant la troupe qui passe ; il est à la tête des soldats, et les bravos, les fleurs, les sourires, s'adressent à lui, car il vient de remporter une victoire. Dans un carrefour, cependant, au milieu des curieux, entassés pour voir défiler son régiment, deux vieux, un homme et une femme en vêtements de deuil, tendent vers lui leurs poings, silencieusement, avec un sentiment de haine qui le fait frissonner, après tant d'années écoulées. Et il imagine facilement ce qui s'est passé :

Après les angoisses de la journée, la nuit, la nuit lamentable et longue, peuplée de cauchemars. Sous l'abat-jour de la lampe, le père, cassé par l'âge et par le chagrin, les yeux las, regarde une carte ; son doigt tremblant s'immobilise tout à coup sur le nom d'une ville : c'est là qu'on se bat ; c'est là qu'est son fils... peut-être ; une larme, en tombant sur le papier, fait un imperceptible bruit : les nerfs de sa compagne sont si tendus qu'elle devine plus qu'elle n'entend... Elle voudrait parler, le consoler ; son cœur est trop

gonflé ; il déborde en sanglots. Et quand la crise est passée, les deux pauvres vieux, la main dans la main, le regard vide, laissent s'écouler les heures odieuses de l'attente.

Ainsi le lendemain... Ainsi bien des jours encore... Et leur martyre n'a de fin que lorsqu'arrive la foudroyante nouvelle : leur fils est mort !

Alors ils n'ont plus la force de souffrir ; leur cerveau se vide. Avant que la raison ne les abandonne tout à fait, ils ont un dernier accès de révolte :

Nous ! les inutiles ! pourquoi ne nous a-t-on pas pris ?... Tandis que lui !... Et sa femme... Ses enfants...

Car le soldat laisse une veuve, des orphelins. Et c'est, là-bas aussi, l'abominable désespérance, l'agonie des espoirs trop longtemps entretenus : Papa !... papa !...

Ils te l'ont tué, cher enfant ; ils te l'ont tué parce que c'est la loi de la guerre de détruire sans raison, d'assassiner des êtres, et d'endeuiller des cœurs. Si ta mère ne meurt pas de douleur, elle te redira, plus tard, les affres de son calvaire.

Et les vieux, avant de mourir eux-mêmes, ont voulu jouir de cette satisfaction d'aller, dans la rue, maudire anonymement un triomphateur...

CHAPITRE IX

MODERNITÉS

Quand son jeune ami de Rosay vint le voir, le lendemain, le général était encore dans un état inquiétant d'excitation nerveuse.

Ils parlèrent néanmoins des événements récents et de la guerre entre la Russie et le Japon. Tous deux avaient subi, plus ou moins violemment, l'influence de leurs lectures et l'empreinte des théories de Brévalt ; mais le lieutenant essayait de réagir ; il avait, surtout, la conviction que les horreurs des guerres passées ne se renouvelleraient pas, que la civilisation avait fait de notables progrès, que les luttes futures seraient plus humaines...

Et, tristement, le vieillard le détrompait : pour

que la guerre fût moins barbare, il faudrait modifier la nature de l'homme ; on peut empêcher une guerre ; on aura toujours plus de difficulté à réprimer les actes de cruauté des masses : ces masses ont l'instinct mauvais.

Il citait des exemples récents, et notamment ce trait des massacres d'Arménie (1895-96) rapporté dans un document officiel [1] :

« ... Diarbékir est une ville de la plaine du haut Tigre. Musulmans et chrétiens y vivaient en paix depuis longtemps. Tout à coup, le jour de la fête de la Toussaint de l'année 1895, la furreur du massacre y éclata brusquement, et pendant trois jours ce fut une horreur indicible. En ces trois jours, il fut pillé plus de 1 700 maisons, incendié plus de 2.000 boutiques, tué ou mutilé plus de 1.400 hommes, femmes et enfants, et, dans cette curée, dans l'explosion de cette sanglante folie, ce furent parfois des scènes qui dépassent toute imagination : ainsi des enfants hachés sur les genoux de leurs pères ligotés au front des boutiques...

» Dès le premier instant, le vice-consul de France, M. Meyrier, avait ouvert sa maison. Sept cents malheureux — tout ce qu'elle pouvait contenir — y trouvèrent asile à l'abri du pavillon français. Cinq fois le consultat fut assailli par des bandes ; le consul, avec ses serviteurs, les repoussa. Pendant ce temps, sa vaillante femme pansait les mutilés, assistait les mourants, nourrissait les autres...

» ... L'après-midi, une mère se présente, portant un

1. Rapport de M. Liard, à l'Académie française.

enfant sur chaque bras ; elle a eu les deux poignets tranchés à l'étal d'un boucher et les enfants sont tout rouges de son sang...

» ... On mène les femmes à l'abattoir et on les saigne comme des veaux. On fait asseoir les hommes ligotés... et, sur leurs genoux transformés en billot, on coupe leurs enfants en tranches ; le consul de France assure qu'un chrétien eut trois enfants ainsi taillés sur ses genoux, puis on lui dit en riant : « Va-t-en pleurer chez le consul ! »

Moins de cinq ans après, en 1900, c'est l'expédition américaine aux Philippines et les atrocités commises par les soldats des Etats-Unis sur leurs prisonniers : ces malheureux sont soumis à la question de l'eau ; pour eux le moyen âge revit au déclin du XIXe siècle [1] :

On jette le patient à terre, après lui avoir lié les mains derrière le dos, et on lui verse de l'eau dans la bouche, en lui pétrissant l'estomac pour l'en

1. Les faits ci-dessous résumés sont relatés dans les documents suivants : Lettre du sergent Charles S. Riley, du 26e régiment de volontaires ; lettre de Michael Snee, du 9e régiment de l'armée régulière ; dépositions du sergent Edward L. Davis (26e rég. volont.), du caporal John J. Barnett (28e d'infanterie), et du sergent Mercure (35e volont.) ; lettre du soldat John Monahan (35e vol.) ; dépositions du caporal O' Brien (26e vol.), du lieutenant Hagedorn, du major Gardener, du major Waller, du général Chaffee, etc. ; le tout publié dans le journal américain, le *Northampton Hérald* (mars 1901) et dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 1er juillet 1902.

pêcher de succomber immédiatement à l'opération.

Souvent le Philippin absorbe ainsi plusieurs gallons (le gallon vaut un peu plus de 4 litres et demi) ; le corps enfle à mesure, jusqu'à offrir deux ou trois fois la proportion naturelle ; on fait ensuite rouler l'homme pour le faire dégorger et, quand toute l'eau est sortie, on renouvelle la « question ».

Aux résistances du patient, aux contractions qui lui ferment la bouche, on oppose d'ingénieux systèmes d'ingurgitation forcée : tantôt c'est un canon de fusil ou un bambou qui, placé entre les dents, lui tient la bouche ouverte, tantôt c'est un goulot de bouteille cassée, dont on se sert comme d'entonnoir ; le verre brisé déchire les chairs ; le sang répandu colore les lèvres de la victime, mais cela n'a point d'importance : tout à l'heure on fusillera le supplicié et son corps servira de pâture aux chiens.

Pour rendre l'eau plus « efficace » on y jette du sel ; on y mêle, souvent aussi, du savon. Quand il n'y a pas d'eau, on se sert de boue.

Lorsqu'on ne trouve ni eau, ni boue, on attache le prisonnier à un arbre et on lui inflige un châti-

ment « progressif », consistant à lui tirer, une ou deux fois par 24 heures, des coups de fusil dans les pieds ou les mains ; au bout de trois ou quatre jours, l'homme succombe assez généralement à ce régime savant.

Nul n'est privilégié : le « présidente » aussi bien que le membre le plus modeste de la tribu, l'enfant comme l'adulte. Quelquefois, cependant, on paraît s'humaniser ; on donne aux prisonniers les plus affamés des mets extrêmement salés et on leur fait subir, sous un soleil tropical, les horreurs de la soif pendant 48 heures. Ou bien, au contraire, on leur lie poignets et chevilles, et on les immerge dans l'eau ; on surveille les bulles d'air qui montent à la surface : on hisse, de temps en temps, le patient pour le laisser respirer un peu et le replonger ensuite.

Le mot d'ordre arrive souvent, d'ailleurs, de ne point faire de prisonniers : on fusille alors les vieillards, les femmes et les enfants sans distinction ; c'est plus expéditif, et l'ingéniosité des tourmenteurs n'a plus à s'exercer.

Pour être juste, il faut dire que, du côté des Américains, beaucoup de soldats succombent à la fatigue, et que beaucoup d'autres deviennent fous

sous le soleil brûlant — folie avouée, folie constatée par les chefs. — Mais sont-ils plus fous que les misérables assassins dont les bons instincts se sont changés, au souffle de la guerre, en perfidie, en lâcheté, en ignominieuse démence ?

Le général n'a pas fini d'explorer le récent passé. Plus près encore du moment où il parle, la guerre de Chine de 1901 va lui fournir des arguments nouveaux.

Là, ce ne sont plus des actes isolés, des méfaits imputables à tel ou tel peuple, à telle ou telle race ; toutes les nations dites civilisées sont représentées en Chine, et les « exploits » de leurs soldats ont été partout dénoncés.

M. Bertet a pris deux numéros de la *Revue* des 1er et 25 mai 1902, et il analyse le *Journal d'un volontaire*, aveux naïfs et sincères d'un troupier qui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait.

C'est, d'abord, au départ, la joie soutenue par les libations habituelles, les hésitations du commandement, l'emploi des soldats à des besognes bizarres, le manque de discipline, les premiers « carottages » entre nationaux, à la répartition des aliments ou des objets d'habillement.

A Aden, des mercantis viennent, dans de petites barques, offrir d'excellents cigares, et ils ont l'audace de réclamer un paiement. Ce ne sont pas encore des Chinois, et pourtant on leur répond en faisant couler leurs bateaux.

A Singapour, tout le monde débarque ; « on rencontre de grands gaillards vêtus de blanc... Ce sont des soldats russes. On s'accoste, on se comprend tout de suite, et l'on s'embrasse ». (Quelques jours auparavant on avait échangé des baisers avec des troupes allemandes entassées sur un vaisseau passant au large.)

« Les Russes, par gestes, nous indiquent qu'on va s'unir pour taper sur les Chinois qu'on rencontrera dans la ville. L'offre nous séduit, et nous partons bras dessus, bras dessous. La ville est pleine de Chinois ; c'est là que nous les voyons pour la première fois. Ils ont de petites boutiques qui contiennent des marchandises sans valeur ; derrière leur comptoir, ils mangent du riz et des sauterelles grillées ; cette sale nourriture achève de nous exciter contre eux. En voici qui traversent la rue, on court après eux, on les saisit par la natte, et on les bouscule ; les Russes, qui sont des colosses, en prennent par leur tresse de che-

veux et s'amusent à les porter à bras tendu. Le signal des brutalités est donné ; tous les Chinois qu'on croise, on les maltraite ; les Russes nous montrent l'exemple. Ils rient comme des fous et cognent comme des sourds. Jusqu'à l'heure de la soupe, nous avons bouleversé les rues de Singapour. Nous sommes retournés à bord pour manger. Après le repas, les Russes sont venus nous rendre visite et nous ont apporté de l'alcool qu'on a bu ensemble.

» Pendant que nous terrorisions la ville, un chauffeur nègre sur le port assommait et dévalisait un marchand chinois dont les prix de vente lui avaient paru trop élevés. Le nègre embarqua toute la pacotille du marchand et nous la revendit en cours de route pièce par pièce.

» Le soir, à l'appel, on constata pas mal d'absents, il fallut organiser des patrouilles pour les retrouver et les ramener à bord. »

Arrivés à Tong-Ku, les soldats descendent à terre et s'installent près de la gare, dans un cimetière, près d'un marais. Il faut manger : les plus débrouillards volent des œufs au personnel anglais chargé de la gare. Il faut du bois pour faire du feu : on fouille la terre pour en tirer les plan-

ches des cercueils, où les corps entrent en décomposition.

Un regret : les cercueils ne renferment pas de bijoux.

Tout le long de la voie, des marais, d'où émergent des corps de Chinois. Des chiens errants et des troupeaux de cochons affamés se repaissent de ces restes humains, tandis que des corbeaux volent au-dessus, guettant le moment de prendre leur part.

Après Yang-Tsoum, le véritable « travail de conquête » commence. Il y a des « villages encore debout » ; on tue et on pille ; on massacre tout, et, avant de se retirer, on allume l'incendie. « Nous n'avons jamais acheté de vivres ; on les a toujours pris sur l'ennemi ; cela a beaucoup simplifié la comptabilité. »

Ce qui aurait amélioré le bien-être, ç'aurait été de trouver des piastres ; mais il n'y en avait point ; on cherchait tout de même, et si les Chinois gênaient, on ne les ratait pas : vlan ! une balle ; et l'individu, sans un geste, s'abattait dans un coin de sa masure : « Dans une cabane, des camarades et moi nous fûmes assez heureux pour mettre la main sur une belle jeune fille ; on

essaya de la violenter, mais la mère l'arracha à nos brutalités, l'entraîna vers l'extrémité du village qui flambait, et se jeta dans les flammes avec elle. » Mais toutes les indigènes n'étaient pas aussi dégoûtées : « J'ai eu pour amies de très gentilles petites Chinoises, qui semblaient aimer beaucoup les Français. »

Dans la marche vers Tien-Tsin, il fallait des moyens de transport pour les approvisionnements : on réquisitionnait des chevaux et voitures ; on les vendait plus loin pour avoir des piastres, et on en réquisitionnait d'autres, sans interruption. La grande distraction, pendant les étapes, était de tirer sur les oies, sur les canards sauvages, et sur les Chinois errants.

Arrivés à Tien-Tsin, parqués dans les quartiers de la ville suivant les nationalités, les soldats s'amusent comme ils peuvent : les Américains boivent, et vendent leurs armes pour boire encore ; les Allemands, les Russes, les Français sympathisent ; ils ont la haine de l'Anglais et prennent plaisir à éventrer les patrouilles de cipayes, pendant que leurs camarades se distraient en détruisant des maisons chinoises et en coupant les oreilles des habitants.

Des plaisirs d'un autre ordre leur sont d'ailleurs offerts : ils fréquentent ensemble les cafés-concerts et les fumeries d'opium ; leurs officiers, vers la mi-janvier, voient avec plaisir arriver de jolies européennes et des américaines aux toilettes élégantes et au linge parfumé : elles viennent « conquérir les vainqueurs de la Chine » ; il en coûte une cinquantaine de piastres pour « faire leur connaissance ».

Mais toute fête a une fin. Après six mois de Chine, l'auteur de ce récit est rembarqué pour la France ; à bord du vaisseau se trouve un colonel devenu fou parce qu'il n'a pas été promu général : il se bat avec ses infirmiers, mais libelle et distribue aux soldats qui l'approchent des « bons pour aller courtiser des Chinoises ».

Est-on satisfait de rentrer dans son pays ? Oui certes ; mais le contentement n'est pas sans mélange : « On sent qu'on laisse derrière soi un bon temps de jeunesse et d'abondance, et, en France, on va redevenir des prolétaires, tandis que, là-bas, on a été des soldats victorieux et exigeants. »

Le général, en analysant ces documents, n'osait

pas en déduire une morale qui lui semblait d'ailleurs trop claire.

Il se contenta de dire à de Rosay :

— Êtes-vous convaincu ? Faut-il que je vous rappelle en outre toutes les horreurs de la guerre du Transvaal, les camps de concentration, les martyres de femmes et d'enfants... Vous ne voulez pas? vous êtes fixé, n'est-ce pas?... Tenez! ça!... ça encore pour finir !... C'est encore plus récent ; c'est le récit d'un officier français, témoin oculaire, publié par l'*Écho de Chine*[1] : il s'agit de la première attaque des Russes par les Japonais. Après le feu, ce témoin s'est trouvé sur le pont du « Varyag » : « Le spectacle était épouvantable. Jamais aucun des assistants n'avait vu pareille boucherie. Partout du sang, des débris de chair, des troncs sans tête, des mains, une odeur de sang à donner des nausées aux plus aguerris... »

Et un officier russe, M. de Berens, complète ainsi cette description[2] :

« — Pour la première fois, depuis le commencement du combat, nous descendions sur le pont. Le spectacle qui

1. Reproduit par les journaux des 23, 24 et 25 mars 1904.

2. Rapporté par M. Gaston Leroux (Journal *Le Matin*, du 11 avril 1904).

nous apparut dépasse tout ce que l'imagination surexcitée par le délire de l'homme peut créer. Le pont ruisselait de sang et était couvert de débris humains, et notre chemin était encombré de cadavres dans les plus étranges positions. Il y avait des corps tout à fait nus, tout à fait noirs, carbonisés. Quand l'obus n'avait pas volatilisé les corps, comme il est arrivé pour certains, il avait consumé les vêtements et les chairs. Ici on avait empilé un monceau de cinq morts. On en avait traîné quatre dans ce coin. Plus loin, des bras, des têtes dépassaient d'une toile que l'on avait déposée sur ce tas de restes anonymes. Tous les corps n'étaient pas là. On en avait jeté par-dessus bord, parce que, dans le feu du combat, il y avait des morts qui gênaient la circulation.

» ... Et de la cervelle, des morceaux de cervelle sur lesquels on glissait... J'ai vu un cerveau tout entier, un seul, *admirablement conservé*. Où était partie la tête ? La boîte cranienne avait dû éclater comme un obus, et le cerveau était tombé là...

» J'ai vu cela... J'avais été au centre du combat, mais, uniquement occupé par la manœuvre, je n'avais pas eu le temps d'imaginer que, lorsque j'allais descendre sur le pont, tout à l'heure, j'allais voir cela... Autour de nous, il y avait le silence des navires étrangers prêts à prendre la mer. »

Le vieillard se tut quelques instants ; et puis il reprit :

— Voyez-vous, mon cher ami, il ne faut pas nier l'évidence ; il ne faut pas vouloir avoir raison contre la raison. Nous sommes encore des sau-

vages, ou peu s'en faut, et nous le serions aussi bien dans une guerre européenne que nous l'avons été dans les entreprises sur les autres continents... Mais cela ne nous empêche pas de nous créer des vertus de surface. Nous nous leurrons avec des mots... Tactique?... Stratégie?... Termes menteurs ! J'aime mieux : embuscades, surprises ; au moins c'est clair et vrai.

Le temps n'est plus où la vaillance déterminait le sort des combats ; c'est la science qui fera choisir les meilleurs instruments de destruction, la meilleure poudre, les meilleurs explosifs ; ce sont les connaissances géographiques et topographiques qui permettront de les utiliser mieux ; la ruse et la chimie feront le reste, en s'alliant aux vieux moyens jamais périmés, l'espionnage et l'achat des consciences pour déterminer à trahir.

Si vis pacem, para bellum : je le veux bien, tant qu'on ne pourra pas faire autrement. Mais ne craignons pas de déflorer la guerre en lui arrachant ces oripeaux de futile gloire et de faux honneur. Montrons-la telle qu'elle est, c'est-à-dire très laide ; persuadons-nous surtout que s'il faut y recourir, ce sera, pendant le temps qu'elle durera, un retour complet à la barbarie. Nous

CHAPITRE X

L'EMPREINTE

Quelques jours après, les deux militaires se trouvaient de nouveau réunis, tandis que Denise, souffrante, était restée dans sa chambre.

Ils avaient repris la conversation interrompue, et le général molestait amicalement le jeune officier :

— Quand vous aurez un peu plus d'expérience, lui disait-il, vous reconnaîtrez qu'il existe, dans notre langue, des mots n'ayant aucun sens, ou, du moins, ne possédant qu'une signification relative : « impossibilité », « utopie », sont de ceux-là ; ils ne servent qu'à signaler l'impuissante infatuation de celui qui les prononce. Au lieu de dire : « cela est impossible à réaliser ; cela consti-

tue une utopie », on pourrait, tout aussi bien, s'exprimer ainsi : « Je suis trop faible, trop paresseux ou trop découragé pour entreprendre tel travail ; telles personnes, tels groupes de chercheurs veulent sans doute le réaliser, mais ce sont des imprudents, des rêveurs ou des fous : j'en sais quelque chose, moi qui, je le crois du moins, leur suis supérieur... »

Comme de Rosay protestait :

— La remarque n'est pas pour vous, mon cher ami ! Je vous mets simplement en garde contre un travers qui n'est souvent que de l'amour-propre mal placé... Est-ce bien grave aujourd'hui, d'ailleurs ? Je ne le crois pas. Les superstitions, qui exaspéraient cet amour-propre jusqu'à la férocité, se sont à peu près dissipées...

Le général s'était étendu sur sa chaise longue. Il semblait chercher dans la fumée de son cigare des inspirations pour convaincre son interlocuteur ; en réalité, il se plaisait à jouir de l'existence moderne, si douce au prix de celle des temps qu'il allait évoquer :

— Ah ! mon pauve de Rosay ! si, au moyen âge, un divinateur avait prédit que l'homme pourrait, un jour, traverser la France en moins de vingt-

quatre heures, et qu'il lui suffirait de quelques secondes pour transmettre sa pensée vers les terres les plus lointaines, ce prophète aurait été brûlé vif.

Si un rêveur, il y a cent cinquante ans, avait prévu la photographie, la radiographie, l'anesthésie chirurgicale, ou les théories de Pasteur, on l'aurait enfermé comme aliéné.

Au savant qui, vers le début du siècle dernier, aurait entrevu la plupart de ces découvertes, on aurait crié : « Vous êtes un rêveur ! Tout cela est *impossible*[1] ? »

Ainsi s'échelonnent, avec le temps, les manifestations hostiles dont sont victimes les prétendus utopistes.

Ce qui était « impossible » s'est pourtant réalisé : des lois physiques, d'abord insoupçonnées, ensuite pressenties, ont été finalement découvertes : la nature, une fois de plus, a été vaincue,

1. On pourrait citer des exemples plus récents. M. Jules Claretie, dans le *Temps* du 21 août 1885, racontait comment, lorsque A. de Laveleye et A. de Grandsagne proposèrent, en 1831, au gouvernement français d'établir un chemin de fer de Marseille à Anvers, et de réunir ainsi la Méditerranée à la mer du Nord « ce fut une explosion de rires, ou même, chose plus triste, d'objections gravement déduites, d'un sérieux accablant, avec chiffres à l'appui ».

bien que l'annonce de ces victoires de l'homme eût semblé, pendant le cours des siècles, un outrage à la raison.

Même phénomène dans le domaine de la conscience.

L'esclavage, dont Aristote faisait un des principes de l'ordre social, est aujourd'hui regardé comme une des hontes des siècles passés : un petit livre, *La Case de l'oncle Tom*, détermina le mouvement irrésistible qui devait l'emporter ; une femme, Beecher-Stowe, réalisa ainsi ce que ni Franklin, ni Washington n'avaient pu faire.

Un autre livre — simple brochure écrite par un inconnu — donna naissance à la « Croix-Rouge », et le modeste citoyen qui y consigna ses impressions adoucit pour toujours l'horreur des boucheries guerrières.

Les premiers *rêveurs* qui songèrent à l'émancipation de la pensée humaine furent victimes de persécutions, d'embûches, de défiances[1] ; ils n'en

1. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici les paroles de Jules Simon (*Dieu, Patrie, Liberté*) : « ... Les parlements, à la fin du XVI[e] siècle, condamnaient des philosophes au feu, comme l'eût pu faire l'Inquisition ; le roi, le lieutenant de police les bannissaient, les embastillaient, jusque sous le règne de Louis XV ; le bourreau brûlait leurs livres ; des éditions entières étaient broyées sous le

furent débarrassés que lorsque se réalisa leur magnifique rêve : la Révolution, en proclamant les Droits de l'homme, vouait à la réprobation tout un passé de servitudes, et donnait aux persécutés la récompense de leurs durs efforts et de leurs longs espoirs ; là encore, les « utopistes » avaient triomphé... La pensée humaine, enfin libérée, proclamait la victoire de la justice sur le privilège. Vous voyez bien qu'il ne faut jamais prononcer le mot « impossible » ? Ceux qui l'emploient s'exposent à recevoir, tôt ou tard, un démenti...

— Oui ! concéda de Rosay. Mais pourquoi d'autres, entraînés par une aberration contraire, ne manifestent-ils que du dédain pour les idées de patrie, d'honneur ou de courage ?

— Il faut trouver, entre ces deux extrêmes, un terrain d'entente où se presseront, toujours plus nombreux, les fidèles de la vérité.

— Il y aura toujours des exaltés, des sectaires !

pilon. Les protestants se cachaient, Louis XVI régnant, pour exercer leur culte ; leurs mariages étaient nuls, leurs enfants illégitimes. Pour les juifs, il n'y avait pas de patrie. »

Faut-il énumérer les persécutés célèbres, dont les noms sont dans toutes les mémoires ? Companella, Harvey, Galilée, Christophe Colomb, Montaigne, Pascal, Molière, et combien d'autres, dont le seul péché consistait à avoir du génie, du talent, ou simplement des idées !...

— Qu'importe ! si leur nombre décroît chaque jour.

— ... Et il y en aura éternellement d'irréductibles, ne serait-ce que parmi les simples d'esprit, qui se sont laissé endoctriner, de part et d'autre, par des politiciens malins.

Le jeune homme aperçut à ce moment, par la fenêtre ouverte, la silhouette du bossu. Il ajouta aussitôt :

— Regardez, mon général. En voici un beau spécimen... Ce gaillard-là ne craint pas de se mesurer avec les braillards qui parfois, le soir, chantent l'*Internationale* sous les fenêtres du Cercle militaire. Il est toujours rossé, mais toujours satisfait de s'être « battu pour la patrie » — c'est ainsi qu'il qualifie ses aventures.

Le vieillard eut un geste d'impatience :

— La patrie !... voilà comment elle est traitée par tous ces gens-là !... Savent-ils seulement ce que c'est ?... Ce monstre, qui n'est dû qu'à l'accouplement criminel d'une Française et d'un Allemand, a-t-il le sentiment, même approximatif, de la patrie telle que nous la comprenons ?

— Les plus grands esprits disputent à cet égard. Comment supposer qu'un être arriéré com-

me celui-là puisse avoir conscience de ce qu'est la patrie !... Quelle est la sienne exactement ? Issu d'un père allemand, il est pourtant français, par une fiction de notre loi, et il ne s'enorgueillit de cette nationalité que parce qu'il ignore le terrible secret de sa conception.

— Point n'est besoin de citer un cas anormal pour montrer quels angoissants problèmes peut faire naître l'idée de patrie. Ma mère, vous le savez, était d'origine anglaise, et j'avoue, sans fausse honte, que si j'ai toujours aimé passionnément mon pays de France, j'aurais éprouvé une douloureuse émotion en prenant les armes contre la Grande-Bretagne... Combien, d'ailleurs, n'ai-je pas compté de camarades officiers, dont les aïeux avaient appartenu successivement à plusieurs nationalités ! Il suffit de faire un examen de la géographie historique de chaque pays pour comprendre la fatalité de tels phénomènes.

Voyez notre pays, qui pourtant est très favorisé.

Au temps de l'invasion des Cimbres, le territoire de la France actuelle est divisé en deux parties distinctes : l'une, celle du sud-est, est la « provincia romana », l'autre est la Gaule indé-

pendante. Puis, celle-ci est elle-même englobée dans la conquête romaine. Arrive le démembrement de l'Empire au cinquième siècle ; les Wisigoths, les Burgondes, se partagent le territoire.

En l'an 506, le royaume de France s'étend de Quimper à Coblenz, tandis que les habitants de Bourges et ceux de toute l'Espagne restent soumis aux Wisigoths.

En 526, à la mort de Théodoric, Bordeaux et Toulouse rentrent dans le giron du royaume de France, qui comprend, en 741, le duché de Bavière.

La carte de l'empire de Charlemagne est suggestive : la France proprement dite, que le conquérant franc réserve à son fils aîné en 806, comporte Reims et Cambrai, Gand et Anvers, Trèves et Coblentz, à l'exclusion de Rennes et de Poitiers, de Besançon et de Bordeaux.

Au milieu du x^e^ siècle, au contraire, le royaume de France s'étend de la Méditerranée à la Manche, de Narbonne à Bayeux ; mais ni Lyon, ni Marseille n'en font partie.

La France féodale est scindée, morcelée en duchés, comtés, vicomtés, seigneuries. Bordeaux,

Poitiers, Angers, font partie du domaine féodal du roi d'Angleterre.

En 1328, à l'avènement de Philippe de Valois, le territoire se découpe en formes singulières. C'est le domaine du roi de France ; ce sont les seigneuries ecclésiastiques, les fiefs des princes issus de Saint-Louis, les autres fiefs mouvant de la couronne, et ceux, plus réduits que jamais, du roi d'Angleterre. Mais si Angoulême et Parthenay sont devenus français, Besançon, Epinal, Nancy et Metz ne le sont pas encore.

En 1494, un habitant de Quimper ou de Saint-Malo dépend d'Anne de Bretagne, tandis que les habitants de la Franche-Comté et du Charolais ressortissent de la maison d'Autriche.

La France de Louis XIV comporte l'Alsace et la Flandre. Sous Louis XV, la Lorraine est française, comme Bruxelles, Turin et Aix-la-Chapelle le seront sous Napoléon I^{er} ; puis, viennent les défaites de l'Empire, le retour (après une lutte de vingt ans) aux limites de 1792, les traités de 1814-1825, la mutilation de 1870...

Que de changements ! Que de bizarreries dans la destinée des peuples ! Quel est le Belge qui peut

se flatter d'avoir une nationalité reculée? Quel est le Normand dont les ancêtres peuvent s'autoriser d'une longue « possession d'état » de Français? Quel habitant de l'Ouest peut affirmer n'avoir point un peu de sang anglais dans les veines? Quel méridional ne compte de purs romains parmi ses aïeux?

Les familles royales, ou simplement aristocratiques, sont celles qui se targuent le plus de fidélité nationale. Or elles sont issues presque toujours de croisements qui ont paru nécessaires au point de vue politique, mais qui peuvent sembler monstrueux au point de vue simplement patriotique.

Il m'est arrivé, en matière d'art ou de littérature, de faire de singulières constatations: j'ai connu un chauvin qui détestait l'œuvre de Wagner « par haine de l'Allemagne », disait-il. C'était, en réalité, un partisan résolu de la musique italienne ; mais, du jour où je le lui ai fait comprendre, il ne jura plus que par Saint-Saëns, Massenet, Reyer ; encore ce dernier lui semblait-il avoir un nom suspect. La haine de la « triple alliance » était une raison suffisante pour qu'il reniât tous les maîtres italiens.

Avez-vous fait cette remarque d'un autre ordre: nous lisons souvent avec plaisir des livres d'auteurs étrangers écrivant en français — Rodenbach, Novicow, Maeterlinck — tandis que la grande majorité d'entre nous ne peut apprécier le talent d'un auteur français, comme Mistral, dont la langue nous est inconnue ?

Des hommes, de par l'Europe, parlant le même idiome, emprisonnés dans la même nationalité, ne s'en détestent pas moins du fond du cœur ! D'autres, de langue et de religion différentes, forment, comme les Suisses, une population heureuse et cohérente.

Comment démêler, à travers tous ces phénomènes, ce qu'est vraiment la patrie ? Et, pût-on y réussir, comment résoudre les problèmes qui se rattachent à cette idée ? Le bonheur d'une nation, notamment, dépend-il de l'étendue de ses frontières ? Devons-nous, nous militaires, souhaiter l'extension territoriale de la patrie, ou simplement assurer la protection de ses limites actuelles ? Que de questions troublantes !

L'idée de patrie est innée, je pense. Elle existe, même chez ceux qui la nient, au même titre que les idées de famille et d'humanité. Mais est-elle

dépendante de celles-ci ou bien supérieure à l'une ou à l'autre[1] ?

Prenez le patriote le plus convaincu, et imaginez que, dans un cataclysme, se trouvent menacés son fils et un homme dont les services sont indispensables à la patrie. S'il peut sauver l'un des deux, ne choisira-t-il pas son enfant ? Agir autrement serait commettre un acte d'héroïsme ; et l'héroïsme est, par définition, la vertu du plus petit nombre. La foule, quand elle est de sang-froid, restera toujours pour la suprématie de la famille sur la patrie. Comment se fait-il donc que l'odeur de la poudre ou la soif des aventures suffisent à intervertir l'ordre de ces préférences notoires ?

Mais voici des considérations incompatibles avec l'esprit militaire ; j'ai attendu jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans pour les exprimer ; jamais je n'aurais osé en formuler une seule au temps où je portais l'uniforme. L'esprit militaire — le mauvais, celui dont parlait Denise — est l'antithèse de l'esprit d'examen ; il n'admet point que

1. Fénélon disait : « J'aime mieux ma famille que moi, mon pays plus que ma famille, le genre humain plus que mon pays. » C'est la formule altruiste. En pratique, on peut dire qu'elle est radicalement renversée.

la raison discute ses articles de foi. Le patriotisme pourtant n'en souffrirait pas ; il serait plus éclairé, voilà tout !...

Ce qui nous transforme en êtres à part, c'est cette aspiration au commandement qu'on nous a inculquée dès l'Ecole militaire — avant même que nous ne sachions obéir. — L'horreur de l'analyse est le corollaire du besoin de domination. Cela nous porte à l'intransigeance envers les autres et à trop de confiance à notre endroit.

Comme le vieillard achevait de parler, une servante vint lui remettre un pli :

— C'est, lui dit-elle, le bossu qui l'a apporté.

— Pourquoi n'entre-t-il pas comme d'habitude? demanda le général avec un peu de brusquerie.

Et il haussa la voix, de façon à être entendu à travers la porte à demi fermée.

— Eh bien ! bonhomme ! nous te faisons donc peur aujourd'hui? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais il s'interrompit en apercevant, sur l'enveloppe, le cachet de la direction de l'hôpital : il eut aussitôt un affreux pressentiment...

Le directeur de l'établissement lui apprenait la mort de Brévalt.

. . . . . .

La douleur de Denise fut atroce ; elle se compliqua, au premier moment, d'un douloureux remords. La jeune fille se reprocha de n'avoir point bravé les convenances et les règlements administratifs, pour aller près de Brévalt ; elle se représenta ses longues journées de fièvre sans un parent, sans un véritable ami à son chevet. Peut-être les ordres donnés dans l'intérêt de la santé publique eussent-ils fléchi devant ses supplications ; elle aurait pu approcher le malade, le consoler, le soigner, le guérir peut-être... L'assistance d'une femme aimante ne peut-elle point produire des miracles ? Or, elle aimait le jeune médecin avec une ardeur quasi-mystique ; elle le grandissait de toute la hauteur de sa tendresse pour l'élever au-dessus des autres hommes, et elle eût sacrifié avec joie sa vie pour le sauver...

Maintenant, tout était fini ; son amour, son rêve, ses pensées généreuses, tout semblait s'être anéanti dans le trou béant où le cercueil de Brévalt venait de disparaître ; et longtemps elle dut attendre, pâle et morne, le réveil de ses pensées éteintes.

Mais, alors, elle découvrit en elle une source féconde d'enthousiasme, un besoin d'apostolat... Elle revécut les heures si douces passées, autrefois, près de l'ami disparu, et se disposa à mettre en pratique ses enseignements.

CHAPITRE XI

LA LUMIÈRE

Brévalt, dans ses dernières volontés, avait exprimé le désir que tous ses livres fussent remis au général ; un volumineux manuscrit avait été plus spécialement réservé à Denise.

Elle y trouva des objurgations exaltées qui lui semblèrent écrites pour elle, et notamment les notes qui suivent, sorte d'anathème contre la guerre.

Sans doute, y était-il dit, son résultat médiat peut être la dévastation des villages et des villes, et ce n'est pas sa moindre horreur que d'aboutir souvent au carnage des vieillards et des infirmes ; mais sa conséquence normale, directe, inévitable,

« voulue », c'est de mettre en présence, pour la tuerie, tous les hommes sains, vigoureux et jeunes des nations. *Les inutiles ne seront massacrés que par surcroît.* Ce qu'on veut d'abord, c'est tuer la santé, la vigueur, la jeunesse, — l'élément utile des peuples.

Ayez donc des fils, ô mères ! Créez-les dans la douleur ; entourez leurs premières années de vos soins et de vos caresses. Et vous, pères, travaillez, fatiguez vos bras, usez vos yeux pour mieux les nourrir et les instruire ! Si malgré votre tendresse et vos efforts, ils sont malades, chétifs, infirmes de corps ou de raison, ils iront peupler les hôpitaux et les maisons de santé ; ou bien ils resteront à votre foyer, invalides de la nature, mais dispensés de l'impôt du sang.

S'ils sont, au contraire, robustes et pleins de vie, mais si, malgré vos enseignements et vos supplications, ils versent dans la paresse, dans le vice, dans le crime, ce sont les maisons de correction, les prisons, les bagnes, qui les recueilleront. Parias de la société, marqués du sceau d'infamie, ils iront, dans des pays lointains, expier quelque temps, puis renaître à la vie, obtenir des concessions de terrains, se marier, faire souche à leur

tour, et mener, loin du pénitencier, une existence calme et paisible.

Mais les autres ? Mais vos enfants vigoureux et loyaux ? Et ceux aussi qu'à force de sacrifices vous avez ramenés à la santé, ceux qu'à force de patience vous avez ramenés à la raison ou au sentiment de l'honneur ? Ceux qui forment, en somme, la partie saine, généreuse et forte de la nation ? Que fait-on de ceux-là ?

De la chair à canon ; de la pourriture d'ambulance. — Le plus intransigeant patriotisme ne peut le nier : le nombre des victimes l'atteste, le récit des batailles le démontre. Qui donc oserait un démenti devant l'effrayable statistique ?

Chair à canon ! Pourriture d'ambulance ! C'est pour la façonner que les parents se sont exténués, qu'ils se sont privés de tout, et c'est pour être offerts en holocauste au dieu stupide de la guerre que les fils eux-mêmes ont trimé pendant des années — en se préparant à la vie.

O mères, vous souvenez-vous des nuits d'insomnie et des cruelles journées passées au chevet de l'enfant malade ? Vous rappelez-vous ses premiers balbutiements, ses premiers sourires, ses premiers baisers ? L'allégresse que vous éprouviez

à lui faire trébucher ses premiers pas? et, plus tard, votre orgueil à le voir grandir, se gaver de chimères, croire à la vie, croire à l'amour?... Comme vous preniez soin de son jeune corps ! Et comme votre cœur battait à l'unisson du sien quand vous découvriez en lui de généreuses aspirations, des idées de bonté et de justice... Et ce cœur irait s'essayer à la haine ! Ce corps irait s'affaler sous des éclats d'obus et se décomposer sur les champs de bataille !

Pourquoi donc ?...

Pour faire très mal, odieusement, ce qu'un tribunal arbitral pourrait faire très bien, — judicieusement et justement. Pour résoudre par le meurtre et la dévastation un conflit international dont une assemblée de quelques hommes peut trouver la plus pacifique solution !

Mais qui donc affirme que nous rêvons? Qui vient marteler les arguments des époques évanouies, pour s'en faire des armes contre nous, ouvriers du siècle présent?

Allez, sophistes ! Dissertez bruyamment et convertissez les faibles et les sots, vos dévots éternels. Les raisonnements subtils ne prévaudront pas contre l'évidence, contre la vérité ; ils

ne sont déjà plus, comme autrefois, le commode dictame qui guérissait les douleurs des peuples et endormait les scrupules des rois. L'esprit de justice se révolte à la fin ! On vous retire la parole ! Vous l'avez eue trop longtemps ! Elle est à d'autres ? Elle est à *un autre !* Elle est à Jésus !

Homme ou Dieu, prophète sacré ou prêcheur d'amour, il domine votre voix de sa voix puissante ; et lui, l'International par excellence, se dresse enfin devant les yeux des incrédules, si grand, que son front dépasse les plus hautes frontières, si puissant que ses *vrais* disciples se multiplient sur toute la face du globe et que son enseignement draine les consciences jadis égarées par l'ignorance ou par l'orgueil, consciences de puissants, consciences d'ouvriers obscurs.

Il fut méconnu jusque dans sa propre église ; mais ce n'est pas en son nom que moines et prêtres ont fait tomber de la chaire des paroles de haine et de sang. Ses leçons, mal interprétées par des impies, n'ont jamais enseigné qu'amour et charité. L'heure est prochaine où sa gloire resplendira jusque dans le cœur des incroyants et ceux mêmes qui nient sa divinité crieront leur foi en ses préceptes.

Allez, incrédules ! Allez, vous qui nous traitez d'utopistes ! Une grande et victorieuse croisade se prépare et vous ne serez pas longtemps à confesser votre erreur ; vous viendrez jeter sous nos pas triomphants des branches d'olivier ; vous arriverez à nous, transfigurés et convertis : ce sera le miracle social du vingtième siècle. Nous vous accueillerons avec joie, parce que nous ne pouvons avoir ni haine ni ressentiment pour ceux qui nous injurient, et parce que nous savons que, tôt ou tard, vous nous bénirez d'avoir prêché pour le plus fécond amour et pour la plus grande lumière.

. . . . . .

Denise, disciple fervente, retrouvait avec joie, dans ces écrits, l'âme de Brévalt. Mais elle eût voulu pouvoir parler quelquefois de lui ; et ni son grand-père, ni de Rosay ne lui en offraient l'occasion.

Un jour seulement, elle put dire toute l'ardeur de son chagrin et trouver dans autrui l'écho de son infinie tendresse pour le défunt. Un ancien compagnon d'hôpital, en effet, un instituteur que la maladie avait comme lui terrassé, se trouvait avoir recueilli le dernier soupir du docteur ; il

avait été, pendant plus d'un mois, son voisin immédiat, et le confident de ses plus intimes pensées.

Fidèle à sa promesse, l'instituteur était venu, dès sa sortie de l'hôpital, apporter au général Bertet et à sa petite-fille l'adieu de Brévalt.

On devine l'accueil qu'il reçut à la villa ; pendant une semaine entière il en fut l'hôte assidu, et raconta ses moindres entretiens avec le docteur, les dernières recommandations du mourant, sa fin courageuse...

La douleur de Denise s'en raviva. Elle dut, un jour, se réfugier dans sa chambre pour ne pas offrir à cet inconnu le spectacle de ses sanglots. Lui, de son côté, s'était aperçu que ses récits causaient une émotion trop vive au général, dont la santé s'affaiblissait de nouveau ; il voulut profiter de l'arrivée de de Rosay pour prendre congé ; mais le vieux militaire le retint, et les trois hommes, n'osant réveiller leur commune peine en parlant de l'ami défunt, s'entretinrent de ses théories si chères...

— Sa conviction a fortifié la mienne, fit remarquer l'instituteur ; mais, depuis longtemps j'avais là-dessus mon opinion faite.

Et comme le général le poussait à s'expliquer, il continua :

— Les inconséquences m'ont toujours froissé : c'est une des raisons pour lesquelles je combats l'humeur guerrière et tout ce qui s'ensuit.

L'homme, individuellement, est un être sacré, inviolable. Insultez-le : vous serez condamné au moins à une amende. Frappez-le : vous serez privé de liberté pendant des jours et des mois. Tuez-le : on vous condamnera aux travaux forcés, ou bien — première inconséquence — la société, qui déclare l'homme intangible, donnera l'exemple fatal en vous faisant exécuter par son bourreau... Mais écartons cette dernière hypothèse, la plus rare. Vous avez une règle : inviolabilité de la vie humaine.

Voilà pour l'homme isolé.

Si la vie d'un homme est précieuse, on pourrait estimer que la vie de cent mille hommes l'est cent mille fois plus ?...

Erreur !

On ne peut attenter à la vie d'un homme sous des peines dont quelques-unes vont jusqu'à la férocité (en Angleterre notamment) ; les offenses les plus grossières, les griefs les plus légitimes, l'indignation justifiée d'un homme ou d'une mul-

titude, ne parviennent que difficilement à excuser le meurtre d'un seul. Mais qu'une déclaration de guerre surgisse? Tout est bouleversé ! Par la volonté de quelques-uns, ou d'une individualité, les casernes et les foyers se vident aussitôt, et l'unanimité des hommes valides devient corvéable et taillable à merci.

La vie d'un homme unique est donc infiniment plus précieuse que celle de cent mille hommes réunis. Celui-là peut être méchant, malhonnête, diffamateur, fourbe ou voleur: son existence est protégée par la loi nationale. Ceux-ci peuvent être des pères, des fils, des frères, respectés et chéris: leur vie est à la merci des hasards de la bataille.

En face de l'homme dieu, les hommes cibles.

Tu ne tueras pas ton prochain, car, au nom de la loi civile, tu serais tué par la société. Mais tu tueras tes semblables, car, si tu t'y refusais, cette même société te ferait fusiller au nom de la loi militaire.

Voilà l'odieuse inconséquence, voilà la grossière immoralité qu'il faut chasser du cerveau des masses, pour les extirper ensuite des habitudes des peuples.

— Comment? demanda le général.

— Pour y arriver, il ne suffit que de développer ce respect de la vie qui est dans chaque homme.

— Chez l'homme religieux peut-être.

— C'est une erreur! Certaines religions, à leur source, furent protectrices de la vie ; mais on a bien vite faussé leur esprit pour imaginer un ou plusieurs dieux protecteurs de la violence, des « dieux des armées », auxquels on adresse des prières de victoire et des « Te Deum » de reconnaissance.

D'ailleurs, pourquoi faire une distinction entre l'homme religieux et l'homme qui, suivant vous, ne le serait pas? Je pense, pour ma part, qu'aucun être humain n'est complètement dépourvu de religion. Le sentiment religieux a subi l'évolution générale ; en cette matière comme en bien d'autres, les excès et les extrêmes se touchent : le fétichisme du primitif et du sauvage, qui change en dieu l'œuvre grossière de l'homme, s'est transformé, chez le civilisé moderne, en une variété de croyances, toujours plus indépendantes, dont le dernier terme est l'athéisme — la religion de soi-même, qui exclut toute idée de puis-

sance supérieure à l'homme, mais qui n'explique point son impuissance.

Tous, même le primitif, même l'athée, portent en eux l'instinct, le culte de la vie : les uns imaginent les plus savants préservatifs ou les pires ruses pour se dérober à la mort, terme initial d'une existence nouvelle, mais inconnue ; les autres, repoussant le principe de perpétuité supraterrestre, donnent à la vie humaine le prix inestimable d'un bien que la mort doit ravir à jamais.

— Mais, comment voulez-vous développer ce « sentiment de la vie » qui trop souvent s'obscurcit chez les peuples ?

— Ce doit être l'une des branches de l'éducation donnée aux enfants. Il ne suffit pas de leur apprendre à ne pas voler, à ne pas tromper, à ne pas dépouiller le prochain de son or ou de son honneur. Il faut leur enseigner l'évangile de vie, leur dire que l'existence est précieuse dans l'homme et jusque dans l'animal, et qu'ils n'ont droit d'y attenter ni en ce qui les concerne, ni en ce qui touche les autres.

A ceux qui osent objecter que cette morale est déprimante, je répondrai : « Vous voulez faire

preuve d'activité et de courage?... Partout la voie vous est ouverte : vous pouvez perfectionner les sciences et l'industrie, soulager les souffrances et les misères, vous dépenser dans les grandes catastrophes, ou simplement vivre et faire vivre les vôtres si vous êtes pauvre. Voilà, ce me semble, assez d'objets auxquels peut tendre l'énergie humaine... Et si cela ne vous suffit pas, gens qui souffrez d'un excès de vigueur, faites des enfants — il nous en faut — mais ne tuez pas ceux des autres. »

Le général et de Rosay sourirent, en retrouvant les arguments de Brévalt sur les lèvres de l'instituteur.

Ce dernier continua :

— Combattre les mauvais instincts devrait être la mission de la mère, d'abord, et de l'instituteur ensuite.

Or ces instincts, développés dans l'enfant par les imprudentes conversations des parents, par le choix irraisonné des jouets, par la sottise des serviteurs à gage, demeurent chez l'adulte, et se perpétuent jusque chez l'homme.

Parcourez les jardins publics de Paris, et don-

nez une particulière attention à ces fils de commerçants, de professeurs, d'employés, de prolétaires, qui vont, après l'école, jouer sous les beaux ombrages du Luxembourg. Étudiez plus scrupulement encore les fils et les filles de riches, qui préfèrent les plates allées des Tuileries, parce que la morgue enfantine y fréquente plus librement. Vous y verrez des gamins jouer au duel, à la guerre, à l'assassinat parfois, et les parents ou les domestiques les contempler d'un air calme — presque approbatif.

Le même jour, dans le même square, j'ai vu des enfants improviser une guillotine avec des chaises et des cartonnages, tandis que, quelques pas plus loin, deux bébés roses étranglaient un petit chien pour lui voir tirer la langue : la bête criait lamentablement, et cela faisait plaisir à ses bourreaux ; absorbée par la lecture d'un feuilleton, la gouvernante ne songeait pas à intervenir.

Jamais je ne compris si bien que toute recherche de progrès ne devait être qu'utopie, si l'on ne commençait à réformer l'éducation des enfants.

Ma conviction s'affirma davantage lorsque je parcourus les catalogues d'étrennes : à nos filles les grands magasins offraient, il est vrai, des

poupées, des « ménages », des jouets normaux et sains pour de futures mères de famille ; mais à nos fils, que réservaient-ils ? Des uniformes de général ou de capitaine, des panoplies d'armes, des « constructions » militaires, bastions, casernes, places fortes, des « combats de cavalerie ou d'infanterie » avec chevaux et soldats de plomb — comme si la guerre devait être la seule branche d'activité de ces futurs citoyens, comme si leur jeune ambition devait tendre exclusivement à la destruction de l'homme par l'homme.

Et pour compléter leurs « leçons de choses », ces magasins recélaient encore des miniatures de locomotives, des trains de voyageurs « avec déraillement facultatif », et des jeux de « petits chevaux » très perfectionnés, pouvant passer de la main des petits dans le salon des grands.

Dans la rue, c'est autre chose : à chaque fête, à chaque apothéose d'un grand homme — fût-il un artisan de la paix — les exhibitions militaires écrasent sous leurs vifs coloris la couleur terne des habits et des bourgerons ; les broderies et les paillettes scintillent, les panaches ondulent... Aux obsèques de hauts magistrats ou de savants professeurs, on envoie des bataillons d'infanterie, des

caissons et des pièces d'artillerie, dont le défunt n'a fait qu'entrevoir la silhouette abhorrée, au temps lointain de la guerre. Et puis, ce sont les revues gigantesques : on oublie le bilan des morts par fatigue excessive ou par insolation. Enfin — en dehors des manœuvres utiles — les déploiements de forces à travers les rues, les promenades militaires, et la musique surtout ! la musique dont les accents grisent comme l'alcool...

Est-il bon que les enfants et que la foule, enfant, elle-même, applaudissent, prennent de la fièvre à ces défilés ? Est-il bon qu'en l'absence de tout danger immédiat les idées guerrières soient ainsi entretenues ? Est-il décent même d'attiser le souffle patriotique, comme si le sentiment de l'honneur national ne se réveillait pas de lui-même, chaque fois qu'il le faut ?

Ou bien doit-on enregistrer l'aveu échappé de quelques lèvres militaires, et dire que si l'armée est de toutes les fêtes, si le soldat y est amené en corvée, c'est simplement pour la *parade*, pour le plaisir des yeux, et parce qu'une liesse ne peut se concevoir sans toilettes féminines et sans uniformes militaires !

Ah ! la parade !... Méditez ce mot !... Faites,

dans votre course parmi les arguments sévères, une halte devant cette bouffonnerie d'opéra-comique[1].

Pour détruire, chez les citoyens, ce goût dangereux pour le superficiel, il faudrait répandre à profusion certaines publications qui ne quittent point la poussière des bibliothèques savantes.

Ce serait *l'autre côté de la médaille*, dont l'avers est si séduisant.

On montrerait au peuple les enseignements du passé, non plus dans des livres d'histoire truquée — panégyriques de conquérants et récits de batailles — mais dans les écrits de témoins sincères. On lui exposerait les découvertes des savants — marquant les progrès de la science, et parallèlement, les progrès des moyens de destruction. On lui dirait quelles ont été les conséquences heu-

1. N'est-ce pas le lieu de rappeler ici que l'habitude de la parade finit par donner aux militaires le culte du costume : rien ne remplit d'aise un caporal comme d'être habillé avec du « drap d'officier » ; un maréchal des logis n'est heureux que lorsque son uniforme, grâce à quelque adjonction « de fantaisie », peut être confondu avec celui de ses supérieurs ; il n'est pas impossible enfin de voir (dans la cavalerie légère surtout) des officiers modifier complètement la tenue réglementaire ou s'amincir la taille en portant un corset. Ajoutons, par souci d'être juste, que la très grande majorité de nos officiers ne tombent pas dans ces travers ridicules.

reuses de toutes les inventions utiles, et, par contre, quels sont les effets de la mélinite, de la roburite, de la panclastite, et des balles les plus perfectionnées [1]. On lui expliquerait comment les

1. Extraits de l'ouvrage de MM. Nimier et Laval, médecins militaires, *les Projectiles des armes de guerre* (Paris, Félix Alcan, 1899) :

« A 300 mètres, une balle Lebel perfore 4 cadavres et traverse le bras d'un cinquième. A 500 mètres, elle perfore 3 cadavres et reste dans le quatrième ; à 1000 mètres, deux cadavres sont perforés et la clavicule du troisième est brisée. A 1700 mètres, un seul cadavre est traversé et la balle s'arrête dans le second.

» La balle Mosin russe, à 600 mètres, a pu perforer 7 cadavres.

» Aux diverses distances entre 100 et 1200 mètres, le projectile italien de 6 mm 5 traverse de 5 à 2 cadavres.

» Enfin la balle du fusil de 6 millimètres des États-Unis, à 4.570 mètres, traverse 2 ou 3 hommes. A 5.490 mètres, elle en perfore un. »

— « A 1200 mètres un obus allongé de 90 coupe un chêne de 30 centimètres, déracine un arbre de 10 centimètres de diamètre et le projette à 3 mètres.

» Plusieurs obus éclatant en l'air, à la rencontre de troncs ou de grosses branches, rasent un bois dans une certaine étendue à hauteur d'éclatement.

» Il n'est pas sans intérêt de signaler encore que, au moment où l'obus allongé éclate, les gaz de l'explosion produisent un ébranlement considérable de l'air : c'est *le souffle du projectile,* qui, d'après les expériences sur les animaux, provoque des effets dangereux dans une zone de 3 à 4 mètres autour du point d'éclatement.

» Cette action du souffle de l'obus tiré à l'air libre est, en réalité, bien peu de chose, si on la compare à ce qu'elle devient, lorsque le projectile éclate en espace clos. Il faut alors, pour donner issue

projectiles modernes, en frappant les organes du

à la formidable quantité de gaz dégagée, que les parois sautent ; c'est ainsi que dans les expériences de tir faites par la marine, on voit les cloisons et les ponts arrachés, les silhouettes en bois (qui figurent les hommes) déchiquetées. *Pas un être vivant n'échapperait* dans la zone d'action, d'autant plus que l'explosion produit un dégagement de vapeurs nitreuses qui interdit absolument, sous peine d'asphyxie, l'approche du local où elle a eu lieu : c'est à peine si on peut y entrer vingt minutes plus tard. Ajoutez à cela que les obus de marine peuvent allumer des incendies.

« L'esprit reste hésitant devant la puissance explosive de certains obus qui, utilisés par la marine, peuvent être employés dans la guerre de siège. Elle rappelle celle qui a été décelée par certains accidents ou certains attentats anarchistes. D'ailleurs il est impossible de prévoir où l'artillerie s'arrêtera. Maxim aurait étudié un canon lance-torpille de 60 centimètres de calibre, pouvant tirer des obus-torpilles chargés d'une tonne ou d'une demi-tonne de fulmicoton humide, ou bien encore des projectiles contenant 500, 600, 1000 kilogrammes d'acide picrique. Ce dernier obus pourrait être lancé à 9 kilomètres. Telle est la puissance destructive de ces engins que, faisant explosion à 25 mètres d'un cuirassé, l'obus-torpille chargé de 500 kilogrammes d'acide picrique le fait couler, et celui de 1000 kilogrammes peut, avec succès, n'éclater qu'à 50 mètres. N'en arrivera-t-on pas à se demander si, un jour, négligeant l'action mécanique des éclats et des balles, l'artillerie ne cherchera pas à arrêter l'ennemi par l'ébranlement gazeux ? A la pluie de fer actuelle succèderait alors la tempête véritable. »

Ces lignes ont été écrites cinq ans avant l'ouverture des hostilités entre Russes et Japonais : on doit les considérer aujourd'hui comme très optimistes.

Une dernière remarque, oubliée par messieurs les médecins militaires Nimier et Laval : les 30 millions que coûtent certains cuirassés — *qu'une torpille suffit à faire sauter* — auraient pu procurer douze mois de bien-être à 30.000 indigents.

corps humain, transforment ces organes émiettés en autant de projectiles secondaires, qui peuvent tuer à leur tour [1]. En l'initiant aux détails de la boucherie, on le dégoûterait du métier de boucher...

Mais d'ailleurs ce dégoût existe à l'état latent. Il se prépare sourdement une révolution qui modifiera la face du monde. Elle sera pacifique... si on ne l'entrave pas.

Le général interrompit :

— Le peuple est toujours excessif dans l'expression de ses sentiments. J'ai peur qu'il n'aille trop loin...

— Je n'ai point cette crainte pour la France, répondit l'instituteur. Mais je pense que les gouvernements étrangers ont raison d'entrer dans la

1. « L'expérience démontre qu'un projectile peut non seulement détériorer sur une plus ou moins grande étendue l'organe qu'il a traversé, mais encore que les débris en sont parfois projetés à grande distance, et ceux-ci peuvent être animés d'une telle force vive qu'eux aussi agissent à la manière des projectiles secondaires. » (*Les projectiles des armes de guerre : loc. cit.*)

Les mêmes auteurs fournissent ces renseignements : certains obus se décomposent en plus de 245 éclats ou projectiles secondaires ; les schrapnels allemands de 75 à 78 millimètres possèdent 300 balles en moyenne; d'autres en ont jusqu'à 541. Il faut ajouter à ce nombre les éclats des balles, les éclats de pierre et de terre durcie, et les *éclats de blessés.*

voie des arrangements et des arbitrages avec les pays qui entourent les leurs, car ils ne seraient pas longtemps sans voir la révolte gronder chez eux. S'ils ne prenaient le soin de prévoir et de diriger le mouvement irrésistible qui se prépare, ils seraient submergés...

Le peuple, à peu près partout, commence à voir, à comprendre. Il se doute qu'il a été trompé et qu'il continue à l'être, *par la presse* surtout.

Les journaux, sauf quelques honorables exceptions, inventent des fausses nouvelles, entretiennent les discordes, sont à l'affût des complications diplomatiques [1].

Les plus honnêtes d'entre eux sont à la remorque des « idées courantes », et commettent des iniquités, dont la plus simple morale, dont la plus élémentaire logique devraient les détourner.

1. Un très curieux ouvrage de M. Vuttke, professeur à l'Université de Leipzig (*Les journaux allemands, et comment se forme l'opinion publique*) est plein d'intéressantes révélations sur ce qui se passe en Allemagne. Il relate l'existence d'un Comité central qui falsifie, supprime ou invente les nouvelles, selon que cela est nécessaire, et qui les fait publier ensuite par des journaux aussi largement subventionnés que possible.

Ces procédés ont cours dans tous les pays ; les goûts de décentralisation, cependant, semblent devoir faire abandonner le système du Comité central : les fausses nouvelles y gagnent en originalité.

Dans le même numéro d'un grand journal, j'ai vu récemment deux appels à la charité publique, l'un vibrant, entraînant, copieux, avec des « têtes de listes » aristocratiques et nationalistes, en faveur des blessés russes et japonais, l'autre, très humble et de peu d'étendue, au profit des œuvres françaises contre la tuberculose. Le premier a produit des sommes considérables ; l'autre n'a été que peu écouté : le journal a récolté suivant qu'il a semé... Et des milliers de tuberculeux français ont crevé patiemment pendant que l'argent des « généreux souscripteurs » allait, en Orient, attendre que des soldats étrangers se fissent blesser pour justifier la légitimité des aumônes ostentatoires[1] !

La presse, en agissant ainsi, est peut-être conséquente avec elle-même ? Elle s'estime indirectement responsable des conflagrations des peuples, et prie les lecteurs de ses feuilles d'en atténuer les horreurs.

Les gouvernements ne sont pas, sans doute,

1. Lire, dans *l'Européen* des 14 et 21 mai 1904, deux lettres de Russie intitulées « les malversations à la Croix-Rouge » ; les naïfs y verront — avec un peu de stupeur sans doute — à quoi servent parfois les fonds destinés aux blessés militaires.

moins coupables que la presse ; ne s'associent-ils pas à des fêtes et à des galas, au bénéfice des veuves et orphelins des soldats qu'ils ont envoyés tuer ?

. . . . . .

Tandis que l'instituteur achevait de parler, un cri de souffrance se fit entendre, bientôt suivi de lamentations aiguës ; les trois hommes se précipitèrent à une fenêtre et virent la pêcheuse à genoux devant le corps de son fils : le bossu, en essayant de dénicher des oiseaux dans un arbre voisin, venait de faire une chute douloureuse ; ses jambes, ramassées sous son corps difforme, paraissaient disloquées.

On le transporta dans une des chambres de la villa, et sa mère lui retira ses vêtements : il étouffait.

De la poche intérieure de la veste, l'instituteur vit tomber un livret militaire — c'était comme un talisman que le bossu portait toujours à l'endroit du cœur. — Il le ramassa, et l'entr'ouvrit sous les yeux du général, pendant que de Rosay prodiguait ses soins au pauvre blessé.

Successivement, il lui indiqua du doigt les lignes suivantes :

« Abandon du poste en présence de l'ennemi : *mort.*

» Abandon étant en faction ou en vedette : *mort.*

» Attaque sans ordre contre les troupes d'une puissance alliée ou neutre : *mort.*

» Commandement pris sans ordre : *mort.*

» Destruction de matériel en présence de l'ennemi : *mort.*

» Embauchage, espionnage pour l'ennemi : *mort.*

» Hostilités prolongées, après l'avis de la paix : *mort.*

» Incendie d'ouvrages militaires : *mort.*

» Pillage commis en bande : *mort.*

» Rébellion par militaires armés : *mort.*

» Refus d'obéissance pour marcher contre des rebelles armés : *mort.*

» Révolte : *mort.*

» Violences envers une sentinelle à main armée : *mort.*

» Voies de fait envers un supérieur pendant le service ou à l'occasion du service : *mort.*

» ... etc. »

L'instituteur ajouta :

— Puisqu'il nous faut une armée, ne pourrait-on pas concilier cette obligation avec un peu plus d'humanité ? Pourquoi terroriser les recrues avec ce mot de « mort » qui s'étale à chaque ligne ? Sans vouloir prédire la fin prochaine des guerres, sans par conséquent prévoir la disparition de la paix-armée, ne peut-on pas rêver des modifications raisonnables, des adoucissements au régime actuel, et même — qui sait ? — la transformation des armées guerrières-destructives en armées pacifiques-productives, auxquelles incomberait la masse des travaux laissés en souffrance faute de bras et d'argent...

Et alors tous ces épouvantails du Code militaire paraîtront aussi vieillis, aussi vains, que nous semblent odieux et inutiles la mutilation du poignet, la marque et le carcan, qui étaient pourtant les ornements du Code civil de 1830...

— Il s'agit là d'une question de discipline, objecta le général.

— Il y a discipline et discipline : celle dont on confie le maintien à l'officier ne doit pas se confondre avec celle du garde-chiourme !

— C'est vrai...

*
* *

Quelques jours après, le général Bertet était, de nouveau, obligé de s'aliter.

La maladie qui, sourdement, le minait depuis des années, s'aggrava, un soir, au point que le médecin redouta une mort immédiate.

Denise suivait avec une émotion poignante les progrès du mal.

Vers le matin, le général secoua la torpeur qui l'envahissait ; il demanda une écritoire et se fit apporter le cahier sur lequel il notait, depuis longtemps déjà, ses impressions.

Jusque vers la fin, les feuillets étaient déjà noircis ; il fit un grand effort pour achever la page commencée, et sa petite-fille, angoissée, suivit des yeux les mots que traçait sa main tremblante :

« Vieillards ou hommes mûrs, élevez la voix ! Dites au monde égaré les horreurs dont vous avez été les témoins atterrés ; dites-lui les pleurs de ceux et de celles à qui la guerre et les sanglantes tueries ravissent brutalement la joie de vivre et la douceur d'aimer.

» Et vous, jeunes gens dont l'adolescence s'épanouit avec ce commencement de siècle, unissez-vous dans un même désir de progrès, et que votre chant d'espoir s'élève — mâles strophes de poète ou vibrants appels d'apôtre — dominant le bruit des mitrailles et les éclatantes sonneries du clairon. »

L'écriture devenait plus lasse, plus irrégulière.

Il poursuivit, avec peine :

« Quant à vous, femmes, réservez vos trésors de tendresse pour ceux qui prêchent l'éternel et fécond amour ; méprisez les fauteurs de massacres, les destructeurs d'existences. Créatures de charme, nées pour donner la vie, maudissez — comme je le fais au seuil du tombeau — ceux qui n'ont su que préparer ou donner la mort...

» J'ai subi la griserie des combats. J'en discerne maintenant l'horreur. J'ai vu des hommes martyrisés, des filles souillées, des enfants massacrés, des récoltes détruites, des villages incendiés. J'ai vu... »

Il s'était arrêté, épuisé, la face plus pâle ; il dit à Denise :

— Je te laisse, mon enfant, une grande tâche à accomplir !

Et, levant vers le ciel des yeux presque éteints, il murmura une prière, dont les assistants purent lire la ferveur sur ses lèvres décolorées.

Puis il expira.

Avec le dernier souffle de ce brave soldat des luttes passées, l'esprit militaire sembla s'évanouir. Dans la blancheur d'une splendide aurore, Denise se dressait, transfigurée, plus blonde et plus grande, icone de la paix, image de l'éblouissante vérité, de la justice recouvrée et de la vie meilleure.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. Isolement	1
II. Paradoxes	14
III. Initiation	24
IV. Choses vues	35
V. Pour les calomniateurs et les apostats de la gloire militaire	45
VI. L'esprit militaire	67
VII. Examen de conscience	89
VIII. Remords	108
IX. Modernités	128
X. L'empreinte	144
XI. La lumière	159

Châteauroux. — Typ. et Ster. A. Mellottée.